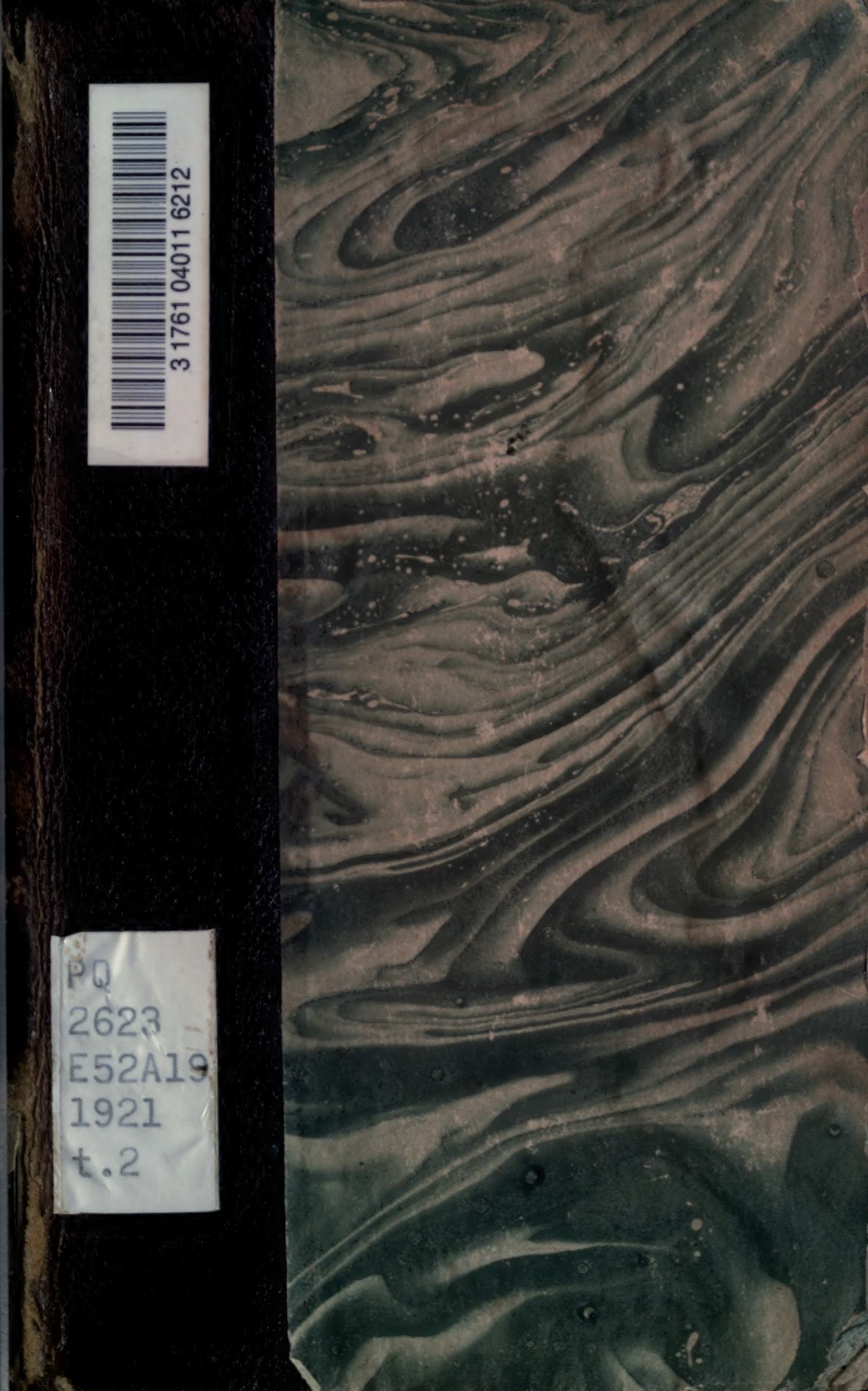


3 1761 04011 6212
PQ
2623
E52A19
1921
t.2





THÉATRE COMPLET

II

LE SIMOUN

LE MANGEUR DE RÊVES

DU MÊME AUTEUR :

TROIS DRAMES : **Les Possédés, Terres chaudes, Les Ratés**. Éditions G. Crès et Cie. 1 vol. (*Épuisé.*)

THÉÂTRE COMPLET. — Tome I : **Les Ratés, Le Temps est un Songe**. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

PIÈCES DÉTACHÉES :

Les Ratés, pièce en quatorze tableaux. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Le Simoun, pièce en treize tableaux. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Au Désert, drame en deux actes. 1 vol. G. Ondet, éditeur.

Le Temps est un Songe (1 plaquette). Éditions G. Crès et Cie.

Le Mangeur de Rêves, tragédie en neuf scènes et un prologue. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Le Penseur et la Crétine, récits. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

H.-R. LENORMAND

Théâtre complet

II

LE SIMOUN
LE MANGEUR DE RÊVES

ÉDITION DÉFINITIVE



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DU PRÉSENT OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 34 ET DE 35 A 40.

LE SIMOUN

Pièce en treize tableaux
représentée pour la première fois, à Paris, sur la scène de la Comédie Montaigne-Gémier, le 21 décembre 1920.

A FIRMIN GÉMIER

PERSONNAGES

LAURENCY	MM. F. GÉMIER.
L'AGHA DES LAARBA	HENRY ROGER.
GIAOUR, son fils	HENRI ROLLAN.
LE VÉRIFICATEUR DES POIDS ET MESURES.	JEAN FLEUR.
LE PERCEPTEUR	JEAN MAX.
LE RECEVEUR	PIZANI.
LE PROPHÈTE	DULLIN.
ALI, domestique arabe de Laurency.	GABRIO.
AZIZ, nomade chambi	GASTHONS.
LE NÉGRO, chanteur ambulant . .	BENGLIA.
LE VIEILLARD	PIZANI.
AÏESCHA, métisse d'Arabe et d'Espagnol.	Mmes MADELEINE CÉLIAT.
CLOTILDE LAURENCY	FALCONETTI.
LE JEUNE ARABE.	M. GEOFFROY.
LA GAMINE	Petite BAGOTTIER.

Mozabites, enfants arabes, joyeux, prostituées, musiciens.

La scène se passe de nos jours, à Ghardaïa, dans le M'Zab. (Sahara Algérien.)

LE SIMOUN

PREMIER TABLEAU (1)

Sur la route, près d'une des portes de la ville, à l'ombre maigre du rempart, un petit groupe d'Arabes est accroupi dans la poussière.

Un négro, vêtu d'une djellaba mauve, se tient debout devant eux. Il leur fredonne une complainte monotone aux paroles indiscernables, sorte de gémissement guttural, qu'il accompagne d'une ritournelle de son petit violon nègre. Il se tait subitement et tend la main avec indifférence. Les Arabes lui donnent quelques piécettes.

PREMIER ARABE, *d'un ton somnolent.*

D'où viens-tu, négro ?

LE NÉGRO

Laghouat.

PREMIER ARABE

Et où vas-tu ?

(1) A la représentation, les tableaux I, VI, VIII et XI se jouent devant un rideau ocre qui s'ouvre et se ferme par le milieu.

LE NÉGRO

El Goléah, *Inch' Allah.*

DEUXIÈME ARABE, *lentement.*

Laghouat, bonne ville... Belle casbah... Gros magasins...

LE NÉGRO, *même jeu.*

Et ici, à Ghardaïa... pas di magasins ? Pas di casbah ?

DEUXIÈME ARABE

Eh, à quoi bon ?... C'est bien à Laghouat.

LE NÉGRO

Pas di commerce ? Pas di cafés, à Ghardaïa ?

DEUXIÈME ARABE

Eh... pas beaucoup... Ghardaïa trop petit... Trop loin. (*Un silence.*)

LE NÉGRO, *pour être aimable.*

Li Mozabites, bonnes gens... Plus bonnes gens qu'à Laghouat.

PREMIER ARABE, *hochant la tête.*

Laghouat est bien.

LE NÉGRO

Lis Arabes, à Laghouat... y font des choses... qué li Mozabites y font pas ici...

PREMIER ARABE

Non... Laghouat est bien... Laghouat est meil-eur...

DEUXIÈME ARABE

Ici, nous ne valons rien. (*Un silence.*)

LE NÉGRO, *désignant la maison de Laurency.*

A qui c'est, la maison ?

PREMIER ARABE

Sidi Laurency... Français commerçant... Bien riche.

LE NÉGRO, *prenant congé.*

Salam.

LES ARABES

Salam. Salam.

(*Ils s'étendent dans la poussière et retournent à la torpeur de leur sieste. Le négro sort à droite et recommence sa complainte.*)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Le patio de la maison de Laurency. Une sorte de cour rectangulaire, ouvrant par une arche sur les platitudes jaunâtres, désertiques, de la chebka. A droite, la muraille est percée d'une autre ouverture, à hauteur d'homme. Des portières algériennes indiquent, à droite et à gauche, l'entrée des appartements d'Aïescha et de Laurency.

Sur le sol de terre battue, quelques tapis arabes, une table, une chaise longue, des sièges de bambou, un ballot de marchandises.

La toile se lève sur une après-midi de grande chaleur et de torpeur silencieuse.

Ali s'est endormi en desservant la table. Il est assis sur une chaise et sa grosse tête enturbannée repose sur la nappe.

Le négro paraît dans l'entrée et commence sa complainte.

ALI, *se réveillant, d'une voix énorme.*

Veux-tu te sauver ! Sale négro ! Bête à poux ! Eh, cul noir !

LE NÉGRO, *tournant philosophiquement les talons.*

Salam.

(Il entre en ville. Ali reprend son somme, la tête sur la nappe. On entend, dans la ville, la complainte du négro, monotone, interminable. Aïescha soulève la portière de droite et avance la tête. C'est une métisse d'Arabe et d'Espagnol, admirable créature de trente-deux ans, à la peau couleur de noix, au regard instable et brûlant. Elle est drapée dans une étoffe à raies noires et jaunes ; elle porte de lourds bijoux kabyles.

Ayant surpris Ali en faute, elle s'approche de lui sur la pointe du pied et, de son mince éventail, lui cingle deux fois la face.)

ALI, *sans se retourner, à tue-tête.*

Quoi ?

AÏESCHA, *glapissant.*

Je t'apprendrai à dormir sur la nappe, tête graisseuse ! As-tu fini de desservir ?

ALI, *à pleine voix, se levant.*

Non, maîtresse.

AÏESCHA

Veux-tu ne pas crier comme ça ?

ALI, *même jeu.*

Bon !

AÏESCHA, *trépignant de colère.*

Oh, cette voix !... Cette voix !... Tu te crois au *fondouk ?* Dis, où te crois-tu ? (*Ali ouvre la bouche toute grande, mais, cette fois, aucun son n'en sort.)*

Un jour, moi, je te ferai crier pour quelque chose ! Oui, quand tu sentiras mon fouet à mule sur les reins, tu auras des raisons pour ouvrir ta grande gueule!

ALI, *à tue-tête.*

Bon !

(*Il dessert et sort à droite.*)

(*Laurency a soulevé la tenture de gauche : voyant qu'Aïescha est en colère, il va se retirer, mais elle a conscience de sa présence et l'interpelle.*)

AÏESCHA

Alfred ! (*Il la regarde sans répondre.*) Qu'est-ce que tu as ? Tu dors ? Viens, j'ai à te parler. (*Il s'approche d'un pas résigné. C'est un homme de quarante-cinq ans, usé, alourdi par l'existence subtropicale. Ses manières hésitantes, sa voix sans timbre, révèlent une volonté brisée. Il s'arrête parfois au milieu d'une phrase, pour respirer. On le devine conscient de sa propre faiblesse ; il y a dans son regard une grande réserve de bonté inemployée, de passion incomprise. Il est vêtu de coutil blanc.*) Ce télégramme que tu as reçu tout à l'heure ?

LAURENCY

Oui. C'est d'elle.

AÏESCHA

Où est-elle ?

LAURENCY

A Laghouat.

AÏESCHA

Ha, elle ne perd pas de temps en route, celle-là ! Et quand sera-t-elle ici ?

LAURENCY

Demain soir.

AÏESCHA

Demain ? Et pourquoi ne me l'avoir dit qu'au dernier moment ? Qu'est-ce que tu craignais ? Que je ne crie ? *Caramba !* Dans ce cas, tu as parlé trop tôt, car j'ai encore trente heures pour crier, si ça me plait !.. (*Se calmant.*) Mais je ne veux pas crier : je veux savoir. Pourquoi fais-tu venir ta fille ? Tu ne t'es jamais occupé d'elle. Tu ne la connais même pas.

LAURENCY

Je t'ai déjà dit qu'elle vient de perdre sa mère. Elle ne pouvait pas rester seule en France.

AÏESCHA

Seule ? Mais elle l'est depuis sa naissance ! Voilà toute une vie qu'elle moisit dans un pensionnat ! Tu crois peut-être que ta femme se souciait d'elle ?

LAURENCY

Elle la voyait.

AÏESCHA

Innocent ! Je suis sûre qu'elle ne l'a pas vue dix-huit fois en dix-huit ans. Une *puta* n'est pas une mère !

LAURENCY

Aïescha, je te prie de modérer ton langage, en parlant de ma femme.

AÏESCHA, *riant.*

Respect à sa mémoire ! Puisqu'il suffit de mourir pour devenir une sainte ! *Hombre!* Tu n'en pensais pas tant, quand elle vivait.

LAURENCY

Je ne t'ai jamais dit ce que je pensais d'elle.

AÏESCHA

Pour que je ne sache pas qu'elle t'a rendu ridicule ! (*Se moquant de lui.*) *Ay que tonto!* C'est maintenant qu'il s'aperçoit que son enfant est abandonnée ! Ce n'est pas aujourd'hui, c'est il y a dix ans qu'il fallait la faire venir !

LAURENCY

J'y ai pensé plus d'une fois.

AÏESCHA, *violemment.*

Ce n'est pas vrai !... Dans ce temps-là, tu ne pensais qu'à moi ! Tu ne vivais que pour moi. Tu étais mon esclave !

LAURENCY

Eh bien, je ne le suis plus.

AÏESCHA, *furieuse.*

Voilà ! Tu as sali ma jeunesse ! Tu m'as volée à ma famille ! Enlevée, achetée, comme une petite fille de Kabylie ! Et maintenant, tu te détaches de moi ! *Madre!* J'ai rencontré le malheur, quand je t'ai rencontré ! Sans toi, je serais retournée dans

le pays de mon père ! Je serais la femme d'un *caballero !* J'aurais ma voiture à Madrid !

LAURENCY, *très calme.*

Sans moi, tu serais dans une maison publique d'Alger ou d'Oran.

AÏESCHA

Et tu crois que je me serais laissée enfermer ? Parce que le diable m'a donné pour mère une garce arabe, tu crois que je ne me serais pas relevée ? Ma mère, je ne la connais pas ! Je ne lui ressemble pas ! Je crache sur elle !... Je suis tout entière Espagnole, tu entends ? Et je te défends de me traiter comme une femme d'ici !

LAURENCY

Ma pauvre Aïescha...

AÏESCHA

Je te défends de m'appeler Aïescha ! Mon père m'appelait Luceña. C'est pour m'humilier que tu me donnes mon nom arabe, n'est-ce pas ? Pour me montrer que tu me méprises ?

LAURENCY

Je te plains.

AÏESCHA

Ah oui, plains-moi de vivre avec une tête d'âne ! Dans le trou le plus suffocant, le plus misérable de toute la province ! A huit jours de la côte ! Avec des Bicots pour toute société !... Ah ! j'étais pourtant assez disgraciée. Mais toi, tu as trouvé que ça

ne suffisait pas ! Tu as inventé quelque chose de mieux : ta fille ! Une poupée de France, qui se figure m'étonner avec ses robes et ses manières ! Une demoiselle qui voudra commander ! Ah ! qu'elle ne croie pas qu'elle sera la maîtresse : elle ne la sera jamais !... Si elle veut m'humilier, je la battrai, toute blanche qu'elle est ! Je la cinglerai comme Ali ! Je me moque de son museau français ! Je veux qu'elle me respecte ! Qu'elle me jalouse ! Qu'elle me déteste ! C'est moi qui l'humilierai... Et si tu as le malheur de la défendre... je te... je te... (*Dans un paroxysme d'exaspération maladive, elle va le cingler de son éventail, mais il lui prend les bras avec une force tranquille et les abaisse. Elle pousse un cri et se laisse tomber à genoux.*) *Ay, maldito!* (*Elle s'allonge la face contre terre et sanglote, dans une grande détente nerveuse.*) *Ay desdichada! Ay desdichada!*

(*Laurency la regarde un instant sans émotion, comme un médecin observe chez sa malade une phase de la crise habituelle. Les sanglots d'Aïescha diminuant, il va la quitter, mais il se ravise, prend une chaise et s'assied devant elle. Elle est toujours étendue sur le sol.*)

LAURENCY

Il faut que tu tâches de comprendre... Tu écoutes, n'est-ce pas ? (*Elle cesse de sangloter.*) Je ne t'en veux pas... Je sais ce que c'est... Vous autres métisses... vous êtes comme ça... Il n'y a rien à faire... Si on ne peut pas vous supporter... on n'a

qu'à se garer de vous... Moi, je t'ai supportée... Je te supporterai encore... Seulement, je ne suis plus tout jeune... J'ai passé près de vingt ans dans de mauvais pays... Je suis un homme fatigué, tu comprends ?... J'ai besoin de paix, et d'une paix que tu ne pourrais pas me donner, même si tu étais moins violente... La paix que donne la vie de famille, l'affection paternelle... Je ne connais pas ma fille... Je ne sais pas grand'chose de son caractère... Mais c'est mon enfant... C'est assez... Comprends-tu ?

AÏESCHA, *qui, peu à peu s'est retournée sur le côté et regarde attentivement Laurency ; d'une voix calme, avec tristesse.*

C'est vrai : je suis violente... et mauvaise, parfois... Mais je t'ai pourtant donné de l'affection...

LAURENCY

Je ne le nie pas.

AÏESCHA

Je t'ai suivi partout, dans des endroits perdus, atroces...

LAURENCY

Oui.

AÏESCHA

Je t'ai soigné, là-bas, en Asie Mineure, quand tu es tombé malade.

LAURENCY

Je ne l'oublie pas.

AÏESCHA, *souriant.*

Et si je ne t'ai pas donné cette paix dont tu as besoin maintenant, je crois t'avoir donné mieux... (*Elle se soulève, s'accoude et le regarde longuement, d'une manière provocante.*) Je t'ai donné le bonheur.

LAURENCY

Non... Pas le bonheur, Aïescha... Une espèce d'ivresse... de sommeil empoisonné... Je me suis réveillé.

AÏESCHA, *s'étirant vers lui et posant sa tête sur ses genoux.*

Pourquoi ne me désires-tu plus ? Suis-je moins belle ? Ai-je vieilli ?

LAURENCY, *haletant imperceptiblement.*

Tu es comme un animal... L'homme ne peut pas toujours vivre... avec un animal.

(*Silence. On entend très loin, dans les quartiers hauts de la ville, la complainte du négro.*)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Même lieu, quatre heures de l'après-midi, le lendemain. Ali s'occupe autour de la table.

LAURENCY, *entrant de gauche.*

Tu mettras le phonographe sur la table et tu apporteras les rafraîchissements.

ALI

Bon.

LAURENCY, *consultant sa montre.*

Sauf accident, la patache arrivera vers six heures. Tu surveilleras de la terrasse, et dès que tu l'apercevras sur le col, tu me préviendras.

ALI

Bon... Sidi ?

LAURENCY

Hein ?

ALI

Ta fille... Comment qu'elle s'appelle ?

LAURENCY

Elle s'appelle Clotilde. Pourquoi ?

ALI

Alors, moi faut lui dire : Kalothilde ?

LAURENCY

Mais non.

ALI

Si je lui dis : maîtresse, maîtresse pas contente... Cogner sur ma gueule.

LAURENCY

Appelle-la : mademoiselle.

ALI, *essayant.*

Ma-de-zelle... Ma-ma-zelle... Je pourrai jamais dire ça. (*Il sort à gauche.*)

LAURENCY, *au Vérificateur qui entre par le fond.*

Tiens, vous êtes de retour ?

LE VÉRIFICATEUR, *un quinquagénaire de haute charpente, osseux, hâlé, le poil rare, le nez fort. La tristesse et la bonté se lisent dans son regard, la résignation sur sa bouche. Accent et manières légèrement provinciales.*

Je tenais à fêter le Quatorze Juillet avec vous. Votre fille n'est pas arrivée ?

LAURENCY

Je l'attends par la patache d'aujourd'hui.

LE VÉRIFICATEUR

Elle doit souffrir : la *chebka* est une fournaise, en ce moment.

LAURENCY

Vous venez de faire une grande tournée ?

LE VÉRIFICATEUR

Non, Metlili et les oasis voisines.

LAURENCY

Pas trop pénible ?

LE VÉRIFICATEUR

Pas trop. J'avais ma petite caravane, mon mulet chargé de vivres, mes deux chameaux portant les poids étalons et mon *chaouch* sur un âne... Nous avons dormi à la belle étoile, près des puits.

LAURENCY

Et vos Bicots ?

LE VÉRIFICATEUR

Toujours les mêmes... La moitié de leurs balances sont truquées... Je leur colle des amendes : ils ne les paient pas... je les mets en prison : ils en sortent... Quant aux Juifs, ils ferment boutique et se cachent dans leurs caves dès que j'arrive ; je les en sors par la peau du cou... C'est salissant, mais il faut bien faire son devoir.

LAURENCY

Je ne sais pas comment vous résistez.

LE VÉRIFICATEUR

Si l'estomac tenait bon, je tiendrais bon. Seulement, voilà : c'est le diable de se nourrir. Mon

cuisinier est un porc... Je suis trop fatigué pour cuisiner moi-même... Alors, je ne sors pas des conserves et des pâtes. Il y a même des jours où je vis comme les nomades : une lampée d'eau et de la bouillie de dattes.

LAURENCY, *l'observant.*

Vous avez le moral solide, vous.

LE VÉRIFICATEUR

Il faut bien lutter. Faites comme moi : abonnez-vous au journal *La Volonté*. Dans les moments d'énervement, pour rester maître de moi, je répète mentalement des préceptes... Ça me calme. Je vous apporterai le dernier numéro.

(*Ali entre et dépose un phonographe sur la table. Le Percepteur entre par le fond. C'est un petit homme actif et surexcité.*)

LE PERCEPTEUR

Bonjour !

LE VÉRIFICATEUR

Vous avez l'air bien gaillard, Deltour.

LE PERCEPTEUR

Tiens, mais je compte finir mon temps sans avoir flanché une seule fois.

LAURENCY

Attendez le mois d'août. Cinquante tous les jours ; vous verrez.

LE PERCEPTEUR

Eh bien, quoi? On travaille à poil et on ne remue que pour cogner sur les Bicots.

LAURENCY

On n'en a même pas le courage.

LE PERCEPTEUR

Moi, c'est ma santé, de les boxer! C'est vrai, ça me détend mieux que la douche... D'ailleurs, c'est le seul moyen de faire rentrer l'impôt.

LE VÉRIFICATEUR, *à regret.*

Un coup de matraque de temps en temps... On est bien obligé.

LE PERCEPTEUR

Oh! la matraque, ce n'est pas du sport. C'est le coup de poing qu'il leur faut! Vlan! Derrière l'oreille!... Ah les bandits! Ce qu'ils m'ont charrié, avant-hier! Mon cher, quand un de ces haricots-là me doit quatorze sous, il les sort un à un... Ça dure dix minutes. Il attend entre chaque sou, pour voir si par hasard je ne claboterai pas avant la fin!... Et après, ça demande des quittances! Des quittances? Moi, je les reboxe, quand c'est fini... Sommes-nous les maîtres, oui ou non? Enfin, dans quatre mois, je ne les verrai plus.

LE VÉRIFICATEUR

Vous en verrez d'autres.

LAURENCY

Où croyez-vous être nommé?

LE PERCEPTEUR

J'ai fait ma demande pour El Goléah. Je voudrais connaître ce patelin-là.

LE VÉRIFICATEUR

Aussi chaud que celui-ci... Et de plus, une espèce de typhus à l'état endémique : vous ne gagnez pas au change.

LE PERCEPTEUR

J'y gagne d'abord d'être à cinq journées de chameau dans le sud... Cet horizon-là commence à m'aguicher, depuis quelque temps... J'ai envie de savoir ce qu'il y a derrière ces échines violettes.

LE VÉRIFICATEUR

Il y a d'autres échines violettes, toutes pareilles.

LE PERCEPTEUR

Et plus au sud, le pays ne change pas ?

LE VÉRIFICATEUR

Si... Il redevient analogue à ce qu'il est plus au nord.

LE PERCEPTEUR

Oh ! pour vous, tout se ressemble ! Ça vous serait égal de moisir vingt ans dans le même poste.

LE VÉRIFICATEUR

Avoir mal au ventre ici ou ailleurs.

LE PERCEPTEUR

Mais sacrebleu, moi, je n'ai pas mal au ventre ! Je

circule... Je regarde... Je compare... Je désire... D'El Goléah, je tâcherai de pousser une pointe jusqu'au Gourara.

LE VÉRIFICATEUR

Vous serez bien avancé ! Derrière le Gourara, il y a le Touat... Derrière le Touat, le Tidi-Kelt... et ainsi de suite, jusqu'au Soudan...

LE PERCEPTEUR

Tout de même, le Gourara, ça doit être mieux qu'ici.

LE VÉRIFICATEUR

Vous êtes un maniaque : vous avez toujours envie de savoir ce qu'il y a derrière les bords de la cuvette.

LE PERCEPTEUR

Ma foi, c'est intéressant.

LE VÉRIFICATEUR

Le malheur est qu'on ne le sait jamais. Parce qu'on est toujours au milieu d'une cuvette. Alors, pas la peine d'en changer.

(*Ali apporte des rafraîchissements.*)

LE PERCEPTEUR

Est-ce que le petit Receveur ne devait pas venir ?

LAURENCY

Je l'attends.

LE PERCEPTEUR

Il n'est pas bien, vous savez ?

LAURENCY

Qu'est-ce qu'il a ?

LE PERCEPTEUR

La fièvre, probablement. Il se traînait hier à la poste, en claquant des dents sous le gros soleil.

LE VÉRIFICATEUR

Il fait trop la noce.

LE PERCEPTEUR

C'est vrai. Ben Slimane lui amène tous les jours des petites filles. De dix sous en dix sous, on finit par boulotter son traitement. (*A Laurency.*) Dites donc, on peut boire ?

LAURENCY

Servez-vous.

LE PERCEPTEUR, *se servant.*

Eh bien, et Aïescha, comment prend-elle l'arrivée de votre fille ? Elle doit vous faire la vie dure ?

LAURENCY

Ça ne me change pas... Ce qui me tracasse, c'est que la petite ne sait rien.

LE VÉRIFICATEUR

Vous ne l'avez pas prévenue ?

LAURENCY

Mon cher... c'est difficile... Je ne sais que faire...

LE PERCEPTEUR

Voulez-vous un bon conseil ? Profitez donc de la circonstance pour rompre avec Aïescha. Elle est encore assez jeune pour se tirer d'affaire.

LAURENCY

Là n'est pas la question...

LE PERCEPTEUR

Vous ne pouvez pas vous passer d'elle, hein ?

LAURENCY

Oh, à présent, je peux très bien vivre sans femme.

LE PERCEPTEUR

Alors ?

LAURENCY

J'ai des devoirs envers elle. Elle m'est, en somme, dévouée...

LE PERCEPTEUR

Elle n'y perd rien.

LAURENCY

Elle n'aime pas l'argent... Ça vous étonne... C'est pourtant vrai.

LE PERCEPTEUR

Qu'est-ce qu'elle aime ?

LAURENCY

Je n'en sais rien.

LE PERCEPTEUR

Ce n'est toujours pas vous !

LAURENCY

Elle me trompe, c'est évident. Mais elle n'est tout de même pas contente. Il y a en elle une espèce de démon que je ne comprends pas.

LE VÉRIFICATEUR

C'est probablement ce qui vous attache à elle.

LAURENCY

Peut-être !

LE PERCEPTEUR

Ah, elle vous a bien maté, la coquine !

(Entre le Receveur des Postes, un jeune homme fiévreux, minable. Il porte des lunettes fumées.)

LE RECEVEUR

Bonjour, messieurs.

LAURENCY

Bonjour.

LE PERCEPTEUR

Comment va, mon petit ?

LE RECEVEUR

Mal. Je ne peux pas couper cette fièvre. (*Poignées de mains.*) M. Laurency, je vais vous surprendre désagréablement : l'Agha des Laarba vient d'arriver, avec son fils Giaour et sa suite.

LAURENCY

Ah, déjà ?

LE RECEVEUR

Ils sont campés à la porte du Midi.

LE PERCEPTEUR

Vous saviez qu'il devait venir ?

LAURENCY

Je m'en doutais. Il va chercher à se venger.

LE PERCEPTEUR

L'affaire d'In-Salah ?

LAURENCY

Oui. Il a fait marcher le bureau arabe pendant cinq ans et c'est moi qui l'ai dénoncé. Il est en complète disgrâce.

LE RECEVEUR

Vous savez qu'il a la croix ?

LAURENCY

C'est à elle qu'il doit de ne pas être en prison. (*Au Receveur.*) Buvez, Fauvel, servez-vous.

LE RECEVEUR, *se servant.*

Rien que de l'eau ; j'ai une soif !

LE PERCEPTEUR

Votre whisky est excellent. Vous permettez ?

LAURENCY, *remontant le phonographe.*

Faites donc.

LE VÉRIFICATEUR

Bonne idée ! Très bonne idée !

(Les hommes prennent place, Laurency et le Receveur près de la table, les autres au fond et à droite. Le phonographe nasille une chanson de café-concert. Des enfants arabes sortent de la ville et écoutent.)

LE PERCEPTEUR, *au refrain.*

Hein ? Ça vous transporte !

LE VÉRIFICATEUR

Oui. Trois mille kilomètres.

(Deuxième couplet, écouté avec des sourires presque émus. Le Percepteur fredonne le refrain. Le phonographe se tait.)

LE VÉRIFICATEUR

Il me semble que j'ai entendu chanter ça par Paulus.

LE PERCEPTEUR

Paulus ? Mais c'est de l'histoire romaine, mon bon !

LE VÉRIFICATEUR

Vingt-cinq ans... Je n'ai pas été à Paris depuis.

LE RECEVEUR

Ah, Paris ! Paris !

LE PERCEPTEUR

Eh bien, quoi ? Paris ! Nous le reverrons.

LE RECEVEUR

Pas tous !

LE PERCEPTEUR

Vous êtes gai, vous, pour un Quatorze Juillet !

LE RECEVEUR

Oh, je ne pensais qu'à moi.

LE VÉRIFICATEUR

Toujours la même histoire : les jeunes qui lâchent pied et les vieux qui tiennent bon.

LE RECEVEUR

Je ne peux pas couper cette fièvre.

LE VÉRIFICATEUR

Mais mon petit, elle tombera, votre fièvre. Nous en avons vu bien d'autres. Seulement, pas d'idées noires ! Je vous passerai demain un numéro du journal que je reçois : il vous fera du bien.

LE PERCEPTEUR, *qui a changé le disque du phonographe.*

Messieurs, *La chanson des prés verts.*

(Au phonographe, une romance sentimentale où bocages *rime avec* ramages, parfumée *avec* bien-aimée, *etc. Les hommes écoutent, recueillis, étreints, sans savoir pourquoi, par une émotion subite. A la fin de la romance, ils se taisent, les lèvres serrées. Les enfants arabes se sont rapprochés. Ils se tiennent maintenant tout contre la claire-voie.)*

LE RECEVEUR

Ça existe, pourtant... les pays où tout est vert... les bois, les prés, les haies... Ça existe !

LE VÉRIFICATEUR

Oui, mais il ne faut pas en parler.

LE RECEVEUR, *la tête dans ses mains.*

Connaissez-vous un coin de la vallée de Chevreuse ? Il y a un restaurant au bord d'un lac... Et des prairies !... Quand on marche là-dedans, nom d'un chien, on a de l'herbe jusqu'aux genoux... jusqu'au ventre ! Voyez-vous ce que je veux dire ?

LE VÉRIFICATEUR

Ne pensez pas à tout ça, mon petit... Vous vous faites du mal !

LE PERCEPTEUR, *avec une gaîté forcée.*

D'autant plus que ça ne vaut sûrement pas notre jardin public ! Il est épatant, notre jardin public ! Les frondaisons y atteignent quarante centimètres d'altitude ! Et ce n'est pas de notre faute si la pelouse a flambé comme de la paille, le mois dernier !... Non, je comprends qu'on sèche de désir pour des pays qu'on ne connaît pas encore, mais pas pour la vallée de Chevreuse, sacrebleu !

LAURENCY, *qui a changé le disque.*

Allons, la *Marseillaise*, pour remonter notre jeune ami !

LE VÉRIFICATEUR

Nécessairement. Un Quatorze Juillet !

(Première strophe de la Marseillaise. *Les hommes sont debout, écoutant avec gravité. A la fin, les gamins arabes poussent des cris de* vive la France ! *et font le salut militaire. Ils passent aussitôt leurs petites mains avides à travers la claire-voie et réclament à tue-tête:* Sourdi ! Sourdi ! Sourdi !*)*

LAURENCY

Allons, puisqu'ils ont crié : vive la France !

(Le Percepteur et Laurency leur distribuent des sous.)

LE PERCEPTEUR

Tenez, la marmaille !

LAURENCY, *les chassant du geste.*

Voilà !... Mais maintenant, oust ! *Balek !*

LE PERCEPTEUR, *même jeu.*

C'est fini ! *Macache sourdi !*

(*Les gamins se sauvent en criant :* vive la France ! *à l'exception d'une petite fille, qui entre délibérément et se pose devant Laurency. Elle est d'une grande beauté, drapée dans un pagne orange, des tatouages bleus sur le front et les mains, de grandes agrafes d'argent sur l'épaule, des anneaux aux pieds.*)

LE RECEVEUR, *au Vérificateur.*

Voyez donc comme elle est belle !

LAURENCY

Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ?

LA GAMINE, *avec un aplomb naïf.*

Sidi Laurency, la France, c'est-y une grande ville, ou une petite ville ?

LAURENCY, *sérieux.*

C'est une grande, une très grande ville, ma petite bonne femme.

LA GAMINE

Plis grande que Ghardaïa ?

LAURENCY

Bien plus grande.

LA GAMINE

Plis grande que Laghouat ?

LAURENCY

Encore plus grande.

LA GAMINE

Plis grande qu'Alger ?

LAURENCY

Plus grande.

LA GAMINE, *réfléchissant.*

Il est p't'être grande... et pi... pas jolie ?

LAURENCY

Elle est très grande et très belle.

LA GAMINE

Alors... s'il est si grande et si jolie que ça... pourquoi vous y restez pas ?

(*Les hommes se regardent en souriant.*)

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Même lieu, le soir du même jour. Un violent crépuscule de pourpre teint le ciel et la chebka. On a enlevé le phonographe et les rafraîchissements. Trois couverts sont dressés. Au lever du rideau, Aïescha cause, à travers l'ouverture de droite, avec Giaour. C'est un jeune Arabe somptueusement vêtu, à l'expression fière et raffinée.

AÏESCHA

Daignez donc entrer, Giaour.

GIAOUR

Non, Aïescha.

AÏESCHA

Vous accepterez bien un fruit, un verre d'eau ?

GIAOUR

Cela déplairait à ton maître.

AÏESCHA

Dios ! Je n'ai pas de maître... D'ailleurs, Laurency est absent.

GIAOUR

Il va rentrer avec celle qu'il attend. La voiture

est arrivée... J'étais venu te saluer de la part de mon père, l'Agha... Il a des nouvelles importantes à communiquer au maître... et il m'a dit de m'adresser à toi pour arranger l'entrevue. Il faut décider Laurency à venir nous voir sous nos tentes, à la porte du Sud. Veux-tu t'en charger ?

AÏESCHA

Volontiers, Sidi.

GIAOUR

Mon père te remercie et te fait ce présent.

(*Il sort de sa manche un éventail qu'il lui remet.*)

AÏESCHA

Oh ! le bel éventail !

GIAOUR

C'est un travail de Mauritanie.

AÏESCHA, *cherchant à l'ouvrir.*

Mais...

GIAOUR, *souriant.*

Pas ainsi.

(*Il prend l'éventail et, d'un coup sec, le sépare en deux : c'est un poignard.*)

AÏESCHA, *surprise.*

C'est une arme ?

GIAOUR

Tu vois ces traces verdâtres ? C'est un venin foudroyant.

(*Il remet le poignard dans sa gaine et le rend à Aïescha.*)

AÏESCHA

Remerciez votre père, Giaour. (*Riant.*) J'essayerai le venin sur mes oiseaux !... J'espère vous revoir... Par ces chaleurs, je passe quelquefois mes soirées dans notre jardin de la palmeraie. Venez. Vous me réciterez des vers.

GIAOUR, *regardant à gauche.*

Voici le maître.

AÏESCHA

Vous viendrez, n'est-ce pas ?

GIAOUR

Peut-être. (*Bas.*) Ah, j'oubliais : qu'il amène sa fille, demain.

AÏESCHA

Pourquoi, sa fille ?

GIAOUR

Ce sont les paroles de l'Agha. Bonsoir, Aïescha.

AÏESCHA, *déçue.*

Bonsoir, Sidi.

(*Il s'éloigne vers la droite. La nuit tombe rapidement. Aïescha regarde curieusement sur la route, à gauche, puis, ne voulant pas être surprise, rentre vivement dans la maison. Mais de temps à autre, un frémissement de la tenture, à droite, témoigne qu'elle est aux écoutes.*

Laurency entre par le fond. Il donne le bras à Clotilde qu'on distingue mal sous son voile de crêpe.)

LAURENCY

Comment te sens-tu ?

CLOTILDE

La tête me tourne un peu : il faisait si chaud dans la diligence !

LAURENCY

Je n'aurais pas dû te laisser venir en cette saison.

CLOTILDE

Ne regrettez rien : je suis heureuse d'être auprès de vous.

LAURENCY

Assieds-toi. Qu'est-ce que tu veux boire ?

CLOTILDE

Rien qu'un verre d'eau, s'il vous plaît.

LAURENCY, *la servant avec timidité.*

Celle-ci n'est pas dangereuse... Mais, en général, l'eau est dangereuse ici. J'espère qu'en route, tu as suivi mes recommandations ?

CLOTILDE

Oui, père.

(*Elle boit.*)

LAURENCY

Enlève donc ton chapeau... Je ne t'ai pas encore vue. (*Elle obéit, et enlève également son cache-poussière. C'est une jeune fille de dix-huit ans, une petite face encore tranquille, où dorment les*

passions et les chimères prochaines. Le premier regard que lui jette Laurency révèle une épouvante et une stupeur subites. Il recule, pose la main sur ses yeux, s'adosse à la table et la contemple sans pouvoir parler. Après un temps.) Oh !... C'est... C'est inouï !... Si nous n'étions pas venus ensemble depuis la voiture... Si tu étais entrée tout d'un coup, comme ça... Ma foi... je crois que j'aurais eu... une grande frayeur, mon enfant...

CLOTILDE

Qu'y a-t-il donc, père ?

LAURENCY

On ne peut pas dire que tu ressembles à ta mère... *Tu es* ta mère... Tes yeux... Ton front... C'est elle, n'est-ce pas, qui t'a appris à te coiffer ainsi ?

CLOTILDE

Oui.

LAURENCY

Et jusqu'à ta robe... Où as-tu fait faire cette espèce de tunique avec du crêpe ?

CLOTILDE

A la pension... sur un modèle qu'elle m'avait donné autrefois.

LAURENCY

Je n'avais jamais vu de revenants... Mais je pourrai dire maintenant...

CLOTILDE, *timidement.*

Peut-être que cette ressemblance vous déplaît ?... Si vous voulez que je change ma coiffure ?

LAURENCY *la contemplant, puis souriant.*

Non, non... Reste comme tu es... C'est une sensation que tu ne peux pas comprendre... Un peu effrayante, mais presque douce en même temps. Reste comme tu es. (*Il s'assied. Après un silence, parlant avec difficulté.*) Mon enfant, je ne sais pas quelle idée mes lettres ont pu te donner de moi... Je n'ai jamais été bien fort pour écrire... Et ici, on devient paresseux... on écrit de moins en moins. Tu dois me croire un homme sévère... ou indifférent...

CLOTILDE

Vous avez été très généreux pour moi.

LAURENCY, *faible et tourmenté.*

Oui, mais pas bon !... Et j'aurais voulu être bon... J'aurais voulu m'occuper de toi... Je n'ai même pas été te voir une seule fois... J'aurais voulu t'aimer... et je t'envoyais de l'argent. C'est absurde, contradictoire... Mais quand tu auras vécu un peu de temps ici, tu comprendras.

CLOTILDE

Je n'ai rien à vous reprocher, père. Je ne comptais pas sur votre affection... Ni sur celle de maman.

LAURENCY

Pourquoi ?

CLOTILDE

Je savais que vous vous étiez rendus malheureux, alors, il me semblait que vous deviez vous détester en moi.

LAURENCY, *avec émotion.*

Je ne sais si elle pouvait t'aimer... Mais moi, je te jure que j'en étais capable ! Et si j'étais resté en Europe, si je ne m'étais pas laissé manger par ce traître de pays, ah... tu aurais eu une autre enfance, ma pauvre petite... une autre jeunesse !

CLOTILDE

Ne vous tourmentez pas.

LAURENCY

Mon enfant, tu peux me tutoyer... Ça me ferait plaisir.

CLOTILDE

Je veux bien, père.

LAURENCY

Dis-moi, tu te sentais bien abandonnée, à Vire... dans cette pension ?

CLOTILDE

Un peu. Maman venait rarement me voir. Toujours entre deux trains. Et j'étais sûre qu'elle ne me prendrait jamais avec elle.

LAURENCY

Pourquoi ?

CLOTILDE

A cause de mon âge, tu comprends ? Je grandissais trop !... Ah ! les derniers hivers n'ont pas été gais. (*Sur un mouvement de Laurency.*) C'est oublié ! Depuis deux jours, il me semble que je suis dans un conte de fées... Cette nuit, la voiture s'est arrêtée dans le désert... Il y avait un feu qui brûlait dans une fosse... des Arabes tout autour, qui ne parlaient pas... une fumée qui embaumait... un silence absolu... Je m'écoutais respirer... Je me sentais ivre...

LAURENCY

Oui... Au début, la lumière et le silence vous grisent... A la longue, ils vous ennuient... Et à la fin, ils vous font peur. (*Un silence.*) Allons, je vais demander une lampe. Je ne te vois plus.

(*Il frappe deux fois dans ses mains.*)

CLOTILDE

Tu vas me montrer la maison, n'est-ce pas ? La grande terrasse est-elle à nous ?

LAURENCY

Certainement.

CLOTILDE

Pourquoi n'y dîne-t-on pas ? Il doit y faire si bon !

LAURENCY

Ça dérange les habitudes d'Ali.

CLOTILDE

Ali ? Qui est-ce ?

LAURENCY

Mon cuisinier. Tiens, le voici.

(*Ali entre de gauche, apportant un photophore allumé qu'il pose sur la table.*)

ALI, *criant.*

Bonsoir, Kalothilde !

(*Il lui tend une large main.*)

CLOTILDE, *riant.*

Bonsoir.

ALI, *toujours criant et lui secouant la main.*

Comment tu vas ?

CLOTILDE

Très bien, merci.

ALI, *même jeu.*

Bon !

(*Il sort.*)

CLOTILDE, *riant.*

Pourquoi crie-t-il comme cela ?

LAURENCY, *résigné.*

C'est sa voix.

CLOTILDE

Est-ce que je peux voir ma chambre, père ?

LAURENCY, *subitement embarrassé.*

Tu ne veux pas... te reposer encore un moment ?

CLOTILDE

Oh, je me sens beaucoup mieux.

LAURENCY

C'est que... Écoute... J'ai à te parler, mon enfant... J'aurais dû te prévenir... je voulais le faire... Seulement, par écrit... c'est difficile... Et je m'aperçois que de vive voix, ce n'est pas facile non plus...

CLOTILDE

Qu'est-ce donc, père ?

LAURENCY

Ma petite fille, tu vas avoir le droit de me juger... Je te demande seulement de ne pas le faire avec trop de sévérité... Voilà... Tu sais que je me suis séparé de ta mère au bout de trois mois de mariage... J'ai d'abord vécu seul, terriblement seul, pendant quelques années... Et puis, j'ai eu la faiblesse de...

CLOTILDE

Tu t'es remarié ?

LAURENCY

Non... Ce n'était pas une femme qu'on épouse... C'est une métisse d'Arabe et d'Espagnol... Et dans ce temps-là, j'avais encore des idées d'Europe... Bref, nous avons vécu ensemble, comme cela...

CLOTILDE

Mais tu ne dois compte de ta vie à personne.

LAURENCY

Si, parce que... cette femme est toujours ma femme... et elle est ici... (*Montrant les trois couverts.*) Tu vas la voir d'un instant à l'autre... Est-ce que ce ne te sera pas trop pénible ?

CLOTILDE

Pénible ou non... je ne peux pas te demander de bouleverser ton existence à cause de moi.

LAURENCY

Ah ! je sens bien maintenant que j'aurais dû avoir ce courage !

CLOTILDE

Ne te reproche rien, père. Pourquoi m'aurais-tu sacrifié une ancienne affection ?

LAURENCY

Il n'y a guère d'affection entre cette femme et moi... Il n'y a qu'un lourd devoir, une cruelle habitude.

CLOTILDE

Alors, elle ne me fera pas tort de ma part de tendresse ?

LAURENCY

Ah ! Dieu non, ma chère petite !... Cela, tu ne dois pas le craindre.

CLOTILDE

C'est tout ce que je demande !

LAURENCY, *l'embrassant.*

Je te remercie, mon enfant, de ne pas te révolter... d'être raisonnable. Par exemple, je ne veux pas qu'elle profite de ta générosité pour te tourmenter.

CLOTILDE

Elle en est donc capable ?

LAURENCY, *réfléchissant.*

Elle est capable de beaucoup de choses...

CLOTILDE

Père, ce n'est pas une méchante femme ?

LAURENCY, *avec accablement.*

Je ne sais pas... C'est une sang-mêlé... une violente... une déséquilibrée... Il y a en elle comme du feu... une force sauvage qui ne s'apaise jamais...

AÏESCHA, *écartant violemment la tenture de droite et bondissant entre le père et la fille.*

Eh bien, *chica !* Je n'ai pas besoin de me présenter ! Votre père s'en est chargé ! Je crois que vous me connaissez, à présent ? Une femme qu'on n'épouse pas ! Une *puta*, capable de tout ! Une folle ! Un monstre ! *Dios !* N'as-tu rien oublié ? *Puñeta !* Il n'a oublié qu'une chose, c'est de se présenter lui-même, car vous ne le connaissez pas plus que moi ! Eh bien, je vais le faire à sa place. *Chica*, je vous présente votre père : un fourbe qui m'a séduite et achetée comme on achète un cabri !

LAURENCY, *essayant de la calmer.*

Aïescha ! Aïescha !

AÏESCHA

Un débauché, qui a fréquenté les maquereaux arabes et leur marchandise !

LAURENCY

Aïescha !

AÏESCHA, *éclatant de rire.*

Ha ! Ha ! Un lâche qui a peur de moi ! Une chiffe ! Un abruti !... Voilà, *chica*, voilà ce que c'est que votre père ! Maintenant, dînez seuls. Moi, je ne pourrais pas manger avec cette figure blême et ces mains grasses devant moi !

(*D'un mouvement brusque, elle attire la nappe. La vaisselle tombe et se brise. Aïescha sort vivement à gauche.*)

CLOTILDE, *en larmes, entourant son père de ses bras.*

Père ! Comme elle te traite ! Comme elle te traite !

LAURENCY, *secoué par une colère impuissante.*

Ho ! je la materai ! Et s'il faut la cravache, eh bien, la cravache ! Oui, comme avec les Bicots !

CLOTILDE

Je ne peux pas te voir insulter par cette femme !

LAURENCY

Oh moi, ça ne m'atteint plus... C'est à cause de

toi que cette scène m'indigne ! Devant toi ! Au moment où tu arrives !... Elle a osé !

CLOTILDE

Je suis sûre que tu es trop bon, avec elle ! Tu la laisses parler ; tu ne dis rien...

LAURENCY

Oh, quand on lui répond !... (*Un silence. Clotilde est encore tremblante d'émotion.*) Allons, calme-toi.

CLOTILDE

Père, tu vas te débarrasser d'elle, n'est-ce pas ?

LAURENCY

C'est facile à dire.

CLOTILDE

Pourquoi reste-t-elle ici, puisqu'elle te méprise, puisqu'elle te hait ?

LAURENCY

C'est une malade ; il ne faut pas prendre tout ce qu'elle dit au sérieux... Mais si vraiment elle me détestait, ce lui serait une raison de plus pour rester auprès de moi.

CLOTILDE

C'en serait une aussi pour la chasser, il me semble.

LAURENCY

Ah, si je n'avais pas de devoirs envers elle... Si elle avait toujours été ce qu'elle est aujourd'hui...

CLOTILDE

Tu l'excuses?

LAURENCY

Non, mais je voudrais te faire comprendre pourquoi je la supporte... Ce n'est pas seulement par faiblesse... Quand j'ai failli mourir, en Asie Mineure, elle m'a sauvé la vie... J'étais tombé près d'un marais, foudroyé par la fièvre pernicieuse... Je suis resté cinq jours sans connaissance... Mon chien hurlait parce qu'il me croyait mort... Les gens du pays voulaient m'enterrer... Eh bien, c'est elle qui m'a transporté à Constantinople... Elle a dressé un lit, sur un fourgon qu'elle a fait accrocher à un train de marchandises, la nuit... Elle s'est installée près de moi, avec une lanterne, et elle ne m'a pas quitté jusqu'à l'hôpital.

CLOTILDE

C'est tout naturel!

LAURENCY

Pour toi, mon enfant... Mais ces femmes-là, tu sais... il y en a beaucoup qui m'auraient laissé enterrer... Quand on n'a pas été gâté sous le rapport de l'affection... on devient reconnaissant de peu... et pour longtemps.

CLOTILDE

Et moi qui t'imaginais si heureux, menant une belle vie insouciante, en liberté, dans la lumière! Je ne me doutais pas que tu...

LAURENCY

Bon, bon... ne parlons pas de ça... L'essentiel, c'est que tu sois là... car si j'ai un peu de bonheur à ramasser dans ce désert, c'est de toi qu'il me viendra, de toi seule !

CLOTILDE

Mon cher papa !

LAURENCY

Il faut dîner maintenant. Regarde si elle a tout cassé.

CLOTILDE, *se penchant sur les débris de la vaisselle.*

Non... Il reste un verre et deux assiettes.

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Dans la palmeraie. Un jardin carré, limité au fond par un mur de terre sèche et, sur les côtés, par des fourrés de verdure. Le sol est tapissé d'une avoine drue et verte d'où s'élancent quelques citronniers. Les palmiers forment une hautaine toiture protégeant tout contre le soleil et la poussière, maintenant une miraculeuse fraîcheur au-dessous d'eux. Il y en a dans le jardin même, au fond, à droite, et aussi au premier plan gauche. Mais la plupart sont dans les jardins voisins. Des vignes courent d'un arbre à l'autre, sur des cordes, à la mode du M'Zab. On entre dans le jardin par une porte en clayonnage, au fond gauche. Un chemin longe extérieurement le mur. Au pied des palmiers de droite, un tapis est étendu. Il y a des coussins, un petit guéridon arabe.

Au lever du rideau, Clotilde et Laurency disposent des fruits et des gâteaux sur le guéridon. Ali installe dans l'orge un réchaud sur lequel il pose une cafetière.

ALI, *criant.*

Voilà... Il va chauffer.

CLOTILDE

Mais ne crie donc pas si fort.

ALI, *même jeu.*

Bon !

LAURENCY

Va-t'en, maintenant ; mais ne t'éloigne pas. Si tu m'entends siffler, tu viendras.

ALI

Bon !

(Il sort du jardin et disparaît à gauche.)

CLOTILDE

Tu ne préfères pas qu'il reste ?

LAURENCY

Non, ce serait blessant pour l'Agha. J'ai refusé d'aller lui rendre visite sous sa tente, parce que j'ai plus de confiance dans mon café que dans le sien. Mais ici, dans mon jardin, à un quart d'heure de la ville... Non, c'est un homme incapable d'un crime maladroit.

CLOTILDE

Pourquoi ne pas l'avoir reçu à la maison ?

LAURENCY

Je n'ai aucune idée de ce qu'il veut me dire. Et si la conversation s'envenime, il vaut mieux qu'Aïescha ne puisse pas s'y mêler.

CLOTILDE

Tu crains donc ...

LAURENCY, *hochant la tête.*

Nous sommes de si vieux ennemis !

CLOTILDE

Le voici.

(On voit passer derrière le mur l'Agha et son fils. Ils s'arrêtent à la porte. Laurency va leur ouvrir.)

LAURENCY

Entre, Sidi.

L'AGHA, *entrant, la main sur son cœur. C'est un vieillard ricaneur et édenté. Il porte la croix de la Légion d'honneur.*

La bénédiction de Dieu sur toi, sur les tiens, sur ta maison et sur ce jardin !

LAURENCY

Merci.

L'AGHA, *à Clotilde.*

Jeune fille, je sais ne pas manquer aux usages en te saluant... Je bénis la coutume des chrétiens qui te permet de te montrer à nous dévoilée... En vérité, jeune fille, tu es belle comme la lumière. Il faut que mon fils, qui est poète, te célèbre dans ses vers.

GIAOUR, *s'avançant.*

Je le ferai, certes... Avec la permission de la jeune fille.

CLOTILDE, *souriant.*

Oh, je permets.

LAURENCY

Prenez place.

(Les Arabes s'accroupissent sur le tapis ; Clo-

tilde et son père s'assoient sur les coussins.)

L'AGHA

Quelle fraîcheur dans cette palmeraie, Sidi ! Dieu est singulier ! Vous êtes bien loin dans le sud, au milieu du désert... Nous autres, nous campons en cette saison dans la mer d'alfa, à cinq journées au nord-ouest... Et pourtant, l'ombre, l'eau courante, les feuilles vertes, tout ce qui nous manque vous est donné.

LAURENCY

Tu as fait bon voyage ?

L'AGHA

En juillet, il n'y a pas de bon voyage à travers la *chebka :* toujours les tables de pierre, le ciel blanc et le vent de feu... En galopant, mon fils a fait un quatrain sur la *chebka.* (*A Giaour.*) Traduis-le.

GIAOUR, *récitant.*

« Au matin, le soleil jaillit, convive sanglant,
Derrière les tables de l'Orient ;
Il tombe, le soir, convive lourd d'or et de vin,
Derrière les tables du Couchant. »

CLOTILDE

C'est bien cela.

L'AGHA

C'est mieux en arabe.

LAURENCY, *désignant le goûter.*

Sers-toi, Sidi. Ma fille nous offrira le café.

(Clotilde emplit les tasses que lui tend Giaour.)

GIAOUR

La jeune fille est-elle venue à cheval ?

CLOTILDE

Oh, non, en diligence.

GIAOUR

Mauvais. Tout à l'heure, tu verras ma jument. C'est le fils du Chérif de La Mecque qui me l'a donnée. Elle est blanche comme le ventre de la brebis... Et quand elle galope au loin, on dirait un de ces oiseaux qu'on voit au bord de la mer.

(Ils boivent leur café.)

LAURENCY

Tu m'as fait dire que tu avais à me parler : parle.

L'AGHA

Ainsi ferai-je, Sidi. Mais une vieille bouche ne saurait charmer de jeunes oreilles... Permets donc à nos enfants de s'éloigner. Ils visiteront quelques jardins, pendant que nous causerons.

(Les jeunes gens se lèvent.)

LAURENCY, *hésitant.*

Je crains pour ma fille... le soleil... la grande chaleur.

L'AGHA

Dieu a versé l'ombre sur toute cette vallée.

CLOTILDE

Si tu préfères que je reste, père ?

LAURENCY

Non, fais comme tu voudras.

CLOTILDE

En ce cas, j'irai.

LAURENCY

Prenez Ali avec vous. Il vous servira de guide.

CLOTILDE

Oh, c'est inutile.

GIAOUR

Je connais les chemins.

L'AGHA, *souriant avec complaisance.*

Il connaît.

GIAOUR, *sortant avec Clotilde.*

J'ai composé dernièrement des vers pour une des femmes de mon père. La jeune fille veut-elle les entendre ?

CLOTILDE

Oui.

(On les voit longer le mur du jardin.)

L'AGHA, *les suit du regard, puis, avec bienveillance.*

Heureux les jeunes cœurs ! Ils sont purs comme

le ciel au printemps. La haine est un nuage d'automne... qui parfois se dissipe en hiver.

LAURENCY

C'est-à-dire ?

L'AGHA

Je suis âgé, Sidi... Et l'âge est oublieux. Tu m'as fait beaucoup de mal, on ne peut le nier... Jadis, j'étais le maître de vingt marchés... Et tu as ruiné mon commerce. Dernièrement encore, tu m'as occasionné de grands ennuis avec le Gouvernement... Eh bien, j'étais venu te dire que (*se touchant la poitrine*) ce vieux cœur t'a pardonné.

LAURENCY, *sur ses gardes.*

Tu n'as rien à me pardonner : les Arabes m'ont donné leur clientèle parce que je ne les vole pas, et tu es en disgrâce parce que tu as trompé le Gouvernement, voilà tout.

L'AGHA

Sidi ! Sidi ! Comme tu connais peu les hommes ! Les Arabes sont faits pour être volés, parce qu'ils sont eux-mêmes de grands voleurs. Quant aux Gouvernements, ils sont faits pour être trompés, parce qu'ils sont eux-mêmes de grands trompeurs. Bien plus : *ils demandent* à être trompés, car ils sont autoritaires et crédules, comme beaucoup de grands trompeurs ! Le commandant du cercle me donne l'ordre de nouer des relations avec In-Salah. Que pouvais-je répondre ? (*S'inclinant avec déférence.*) *Aïwa, Sidi, Inch' Allah !* Il me remet

des présents pour les notables. Je prends les présents. Il veut savoir si les notables ont remercié. *Aïwa, Sidi, Inch' Allah !* Il demande à voir la lettre : il a vu la lettre. Il était content. Ses chefs étaient contents... Tout le monde était content... Et c'est alors que tu m'as dénoncé !

LAURENCY

Je n'ai fait que mon devoir.

L'AGHA

Il m'a questionné. J'ai répondu : « Que veux-tu, Sidi ? Moi, je n'ai jamais eu de relations avec In-Salah, sauf une seule fois, dans ma jeunesse, quand nous y sommes allés pour piller. Et nous y avons coupé pas mal de têtes ! »

LAURENCY

Il fallait lui faire cette réponse avant d'intercepter ses présents.

L'AGHA

Peuh ! La vérité est une chienne qu'il faut museler durement. (*Touchant sa croix.*) Sans toi, j'étais grand-croix de cet ordre et le commandant de cercle passait colonel !

LAURENCY

Je sais tout cela.

L'AGHA

Aussi ne t'ai-je rappelé mes griefs que pour te faire mieux apprécier ma proposition.

LAURENCY

De quoi s'agit-il ?

L'AGHA

Sidi, c'est un fait que tu te fatigues... Tu as tenu longtemps, mais le climat est mauvais et ton activité diminue. Moi, je me sens fort comme un vieux cèdre. Sais-tu que je pourrais te rendre bien des services ? Entre mes mains, ta maison de commerce triplerait ses profits ! Tu es trop doux avec les Arabes... Ils te volent ! Tes entrepôts sont au pillage ! Tes caravaniers te rançonnent. Ah, comme je ferais craquer cette vermine !

LAURENCY, *stupéfait.*

Alors... c'est une association que tu me proposes ?

L'AGHA

Mieux que cela, Sidi... Je voudrais qu'il y ait entre nous une entente inaltérable. Tu as vu quel noble cavalier est mon fils ? Et ce n'est pas un de ces coureurs de steppes qui ne savent que brider et panser leurs chevaux. Il a étudié dans plusieurs *medersas*, voyagé du Maroc aux Indes... Il connaît l'ancienne musique et plus de dix mille vers des poètes... Sidi, donne-lui ta fille en mariage.

LAURENCY, *se lève, étouffant de colère contenue.*

Tu dis... Tu... Ma fille ?... Ma Clotilde ?

L'AGHA, *impassible.*

Pourquoi pas ? Ce serait un beau couple.

LAURENCY, *se remettant.*

Sidi... Je te remercie de l'honneur que tu me fais... Mais renonce à ce projet.

L'AGHA

Pourquoi donc ?

LAURENCY, *péniblement.*

Votre existence... est trop différente de la sienne. Elle ne s'y ferait pas.

L'AGHA

Si tu savais comme on vit bien, sous la tente ! J'ai six épaisseurs de tapis, des coussins de Paris, des tentures, des glaces, un phonographe. Qu'est-ce qu'une jeune mariée peut désirer de plus ?

LAURENCY

Il y a de grands obstacles. Ton fils a déjà plusieurs épouses. On m'a dit qu'il avait acheté cette année jusqu'à cinq jeunes filles entre dix et quinze ans.

L'AGHA

C'est vrai. Il les a épousées. Mais ta Clotilde aurait le rang de première épouse... Ces mignonnes seraient comme ses esclaves. Je réponds qu'elle sera mieux obéie et respectée sous nos tentes que dans ta propre maison... où ce n'est pas elle qui commande.

LAURENCY

N'insiste pas, Sidi.

L'AGHA

Je ne regarderai pas à l'argent. Je donnerai volontiers deux mille douros. Et ce n'est pas trop payé ! (*Grivois.*) Sa démarche est fluctueuse... et son baiser doit être d'une saveur !

LAURENCY, *profondément offensé.*

Ma fille n'est pas à vendre, Sidi... Son mariage ne sera pas un marché, mais un choix.

L'AGHA

Et s'il arrive qu'elle prenne feu pour lui ?

LAURENCY

Cela n'arrivera pas.

L'AGHA

Qu'en sais-tu ? Il est beau. Ses reins sont pesants. Hé ! Hé ! Voilà ce qui plaît aux femmes. (*On entend rire les jeunes gens qui approchent du jardin.*) Que feras-tu, si Giaour est aimé ?

LAURENCY, *dans une colère désordonnée.*

Ha ! Ha ! Mon enfant ? Aimer un nomade !... Le fils d'un bandit ! d'un ancien détrousseur ! d'une canaille qui me persécute depuis vingt ans !... Alors, tu t'imagines que je suis ta dupe ? Mais si les Arabes osaient porter un témoignage, je t'aurais fait coffrer depuis longtemps ! A Moudrik, c'était toi ! Au puits de Settat, c'était toi ! Tu as voulu m'empoisonner, cette fois-là !... Et maintenant, tu viens chez moi, m'insulter, m'humilier ! (*Étouffant.*) Ah !... Sors d'ici ! *Balek ! Balek !* (*On voit

passer les jeunes gens derrière le mur. L'Agha les désigne à Laurency d'un geste impérieux, pour lui imposer silence.) Que de crimes manqués! (*Entre ses dents, ricanant.*) Je ne me savais pas si maladroit !

(*Les jeunes gens entrent. Giaour porte une rose à son oreille. Il en tient d'autres à la main. L'Agha va au-devant d'eux. Laurency les regarde avec accablement.*)

L'AGHA, *aux jeunes gens.*

Je vous attendais pour partir... Eh bien, le poète a-t-il su divertir la jeune fille ?

GIAOUR

La jeune fille m'a écouté avec indulgence.

L'AGHA, *à Clotilde.*

Il se vante, peut-être ?

CLOTILDE, *vivement.*

Non pas.

GIAOUR, *lui donnant ses roses.*

Si la jeune fille a pris quelque intérêt à mes récits, c'est qu'elle les entendait à l'ombre des palmiers et dans le parfum des roses... Partout ailleurs, le conte et le conteur lui eussent paru maussades...

L'AGHA, *riant, à Clotilde.*

Fort bien ! Fort bien ! La modestie est aussi rare chez l'Arabe que la neige au désert. Apprécie-la, jeune fille.

LAURENCY, *appelant brièvement.*

Clotilde !

CLOTILDE

Père ?

L'AGHA

Nous vous laissons. (*De loin.*) Adieu, Sidi. Tu entendras bientôt parler de moi.

(*Giaour et son père saluent.*)

GIAOUR, *à Clotilde, près de la porte.*

La jeune fille sera toujours la bienvenue sous nos tentes.

CLOTILDE

Merci. (*Saluts. Les Arabes sortent. Clotilde va à son père.*) Qu'as-tu, père ?

LAURENCY

Sais-tu ce qu'il voulait ? T'acheter ! Avec de l'argent !... Pour son fils ! Toi ! Toi ! Comme une brebis ! Comme une jument sur le marché !

CLOTILDE, *très calme, réfléchissant.*

Qu'as-tu répondu ?

LAURENCY

J'ai... Je n'ai pas pu me maîtriser... Il faut se méfier, maintenant, ma chérie. L'Agha n'est pas homme à oublier une offense.

CLOTILDE

Aussi, pourquoi l'as-tu offensé ? Il fallait dire... que tu réfléchirais.

LAURENCY, *haussant les épaules.*

Réfléchir !...

(*Ils sortent.*)

RIDEAU

SIXIÈME TABLEAU

La chebka. Une immense platitude de pierres. Une sorte de néant jaunâtre, sous un ciel sulfureux. Une piste traverse la scène. Le Prophète est assis sur une pierre. Il est aux limites de l'âge. On dirait une momie parlante, aux yeux vides, aux joues desséchées, aux mains recroquevillées. Son burnous n'est plus qu'une dentelle sur des haillons. Il apostrophe les passants sans les regarder.

Deux jardiniers mozabites et un négrillon de quatorze ans paraissent à gauche. Ils portent des fleurs de grenadier à l'oreille et devisent gaîment en cheminant.

LE NÉGRILLON

Elle s'appelle Aziza.

1er JARDINIER

C'est la sœur de la danseuse ?

LE NÉGRILLON

Oui. Elle a quatorze ans. Elle m'a donné rendez-vous cette nuit dans son jardin.

LE PROPHÈTE, *étendant son bâton.*

Arrière, chiens errants ! Où votre désir vous mène-t-il ?

1ᵉʳ JARDINIER

Hé! père vénérable, nous montons à la ville. N'est-il plus permis de se divertir honnêtement ?

LE PROPHÈTE

Je vous connais, mordus ! Vous courez à vos débauches, poussés par des feux invisibles ! Vous vous emplissez de vin de palmes et de mouton rôti. Vous vous pressez à la porte des prostituées, comme les mouches à l'étal des boucheries... Je vous entends ramper la nuit dans l'oasis... J'entends le froissement des corps sur la terre et le chuchotement des maquerelles noires, près des puits ; j'entends craquer les poitrines adultères ; j'entends vos soupirs et vos râles !

2ᵉ JARDINIER

Mais, père vénérable, si l'homme ne suivait pas son désir, de temps en temps, il serait trop malheureux.

LE PROPHÈTE

Hypocrites ! Ne me dites pas que vous échappez à la douleur ! Je sais qu'à l'heure de midi, derrière vos murs en toub, vous relevez vos burnous et vous montrez secrètement vos ulcères.

1ᵉʳ JARDINIER

Père vénérable, les ulcères se dessèchent et les joies passent.

2ᵉ JARDINIER

Le temps de la jeunesse est fait pour se réjouir et pour pleurer.

1er JARDINIER

Quand nous serons vieux, nous n'aurons plus ni plaisirs, ni peines.

2e JARDINIER

L'homme doit se désaltérer pendant qu'il a soif.

LE NÉGRILLON

Tu ne peux rien dire là contre, père vénérable !

LE PROPHÈTE

Je dis que vous ne serez pas désaltérés parce que vous buvez !... Vous ne serez pas rassasiés parce que vous mangez !... Mais vos faims et vos soifs grandiront sans cesse... Vos désirs et vos plaies s'aviveront jusqu'à la tombe. *(Désignant le négrillon.)* Le jeune garçon chaussé de vase, qui recherche les fillettes aux bras minces, les recherchera dans son vieil âge : il deviendra le sarment noirci qui se tord longuement dans les flammes, sans pouvoir se consumer !

LE NÉGRILLON, *avec insouciance.*

Et qu'y faire, si c'est écrit ?

1er JARDINIER, *soupirant.*

Enfin, comment veux-tu que nous vivions ?

LE PROPHÈTE

Étouffez votre démon, bêtes insatiables ! Couchez-vous dans la poussière et attendez l'accomplissement !

1er JARDINIER

Tu n'es pas raisonnable, Sidi. Autant dire au palmier de ne pas donner ses fruits, aux scorpions de ne pas s'accoupler.

2e JARDINIER

Nous ne sommes pas des carcasses de moutons qu'on retrouve sous les sables... Nous sommes des corps vivants : nous voulons vivre !

LE PROPHÈTE

C'est de là que vient le mal. Vous désirez parce que vous voulez vivre, et vous souffrez parce que vous désirez !... Allez, bouches voraces ! Buveurs de mirages ! Mêlez vos substances ! Poursuivez les formes ! Vous ne trouverez en elles ni paix ni possession, *car elles n'existent pas !* L'assouvissement, le repos, l'être, c'est le néant !

(Il se couche en travers de la piste, marmottant des imprécations. Les jardiniers l'enjambent.)

LE NÉGRILLON, *sautant par-dessus le Prophète.*

Crève, eh mâchoire d'âne !

(Ils disparaissent. Le Prophète les suit en les menaçant de son bâton.)

RIDEAU

SEPTIÈME TABLEAU

A l'étage supérieur de la maison de Laurency. Une petite pièce à coupole, badigeonnée de bleu, sommairement meublée. Un guéridon arabe, un sofa recouvert de tapis. Une porte ovale ouvre sur une terrasse également badigeonnée de bleu. Nuit étoilée. Une autre porte, à droite, ouvre sur un escalier. Un photophore éclaire la pièce.

Au lever du rideau, Laurency boit son café, étendu sur le sofa.

ALI, *de la terrasse, injuriant quelqu'un, sur la route.*

Balek ! Chien nomade ! *Balek!*

VOIX D'AZIZ, *le narguant.*

Aboie, dogue sans crocs ! Bête à l'attache ! Aboie !

LAURENCY, *tournant la tête.*

Qu'est-ce que c'est ?

ALI

Une vermine de tente ! Un Chambi !

VOIX D'AZIZ, *glapissant.*

C'est moi, Aziz ! Aziz de Metlili !... Le maître

me connaît bien. Je lui ai parlé hier sur le marché !

LAURENCY, *à Ali.*

C'est vrai. Laisse-le monter.

ALI, *à Aziz, avec un cri rauque.*

Y' Allah !... Le maître ne craint pas les poux !

VOIX D'AZIZ

La fiente non plus, puisqu'il te supporte auprès de lui !

ALI

Fiente sèche toi-même !

AZIZ, *débouchant sur la terrasse.*

Lécheur de détritus !

ALI

Chacal galeux !

AZIZ

Entrailles puantes !

(Cris et menaces platoniques. Aziz entre. C'est un nomade en loques, au profil pointu. Soudain très calme.)

Salam, Sidi Laurency.

(Ali disparaît.)

LAURENCY

Qu'est-ce que tu veux ?

AZIZ, *bas.*

Ton ennemi est mon ennemi... L'Agha m'a fait mettre en prison.

LAURENCY

Pourquoi ?

AZIZ

Il y avait des chameaux qui disparaissaient sur son territoire... Alors, il est allé trouver le juge. Et le juge lui a dit : « Prends des gardiens pour tes chameaux. » Et l'Agha m'a pris pour gardien de ses chameaux, moi et deux autres Chambaa... Et après quelque temps, il m'a dit : « Aziz, quand tu n'étais pas gardien, mes chameaux disparaissaient. Maintenant que tu es gardien, mes chameaux ne disparaissent plus : c'est donc toi qui volais mes chameaux. » Et il m'a fait mettre en prison, le chien !

LAURENCY

Comment en es-tu sorti ?

AZIZ

J'ai payé la caution... Cent cinquante pesetas...

LAURENCY

Tu n'as pas d'argent... Tu me racontes des histoires.

AZIZ

J'ai payé !

LAURENCY

Comment ?

AZIZ

Le Chambi est un frère pour le Chambi. Les deux Chambaa, qui étaient gardiens avec moi, sont

restés en liberté... Alors, ils ont recommencé à voler les chameaux... Ils ont vendu les chameaux... et j'ai payé la caution, avec l'argent des chameaux.

LAURENCY, *souriant.*

Ah, bien!

AZIZ

Mais mon cœur n'est pas apaisé... L'Agha m'a fait rouer de coups, dans la prison... Et une nuit, il est venu avec une de ses femmes... Et elle était ivre, la vieille truie!... Et elle m'a empli la bouche de sable, pour s'amuser! (*Se rapprochant.*) Père du commerce... toi aussi, tu as à te plaindre de l'Agha... Si tu veux que je le tue... je suis ton homme. Tous les soirs, il va faire sa prière dans la *chebka.* Je me cacherai au fond d'un trou et je l'abattrai comme un pigeon... *Inch' Allah!* (*Laurency se tait, cachant son trouble.*) Je ne te demanderai pas grand'chose... Une pièce de laine pour habiller ma petite famille. (*Laurency respire plus fort dans le silence.*) Penses-y bien, père du négoce... L'Agha ne manque pas d'ennemis... On en accusera plus d'un. Si je suis pris, tu porteras témoignage que tu m'as vu ici, le jour même. Le juge te croira, puisque tu es riche... Et tu seras délivré de ce scorpion! Décide-toi, sinon c'est toi qui périras sous son venin!

LAURENCY, *bas, entendant monter l'escalier.*

Va-t'en.

AZIZ, *même jeu.*

Je reviendrai demain matin, *Inch' Allah !*

(Il sort par la terrasse pendant que Clotilde entre par la porte intérieure.)

CLOTILDE, *entrant.*

Avec qui causais-tu, père ?

LAURENCY

Un nomade.

CLOTILDE

Il a une vilaine figure.

LAURENCY

Je n'ai pas remarqué... C'est possible.

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il te voulait ?

LAURENCY

Il venait me proposer... une affaire.

CLOTILDE

Mais il a l'air d'un mendiant.

LAURENCY

Oh, dans son commerce, l'argent n'est pas toujours nécessaire.

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il vend ?

LAURENCY

La marchandise la plus méprisable... et la plus

précieuse qui soit... C'est un trafiquant en vies humaines.

CLOTILDE

Un marchand d'esclaves?

LAURENCY

Un assassin. Il m'offrait de tuer l'Agha... *Inch' Allah.*

CLOTILDE, *stupéfaite.*

Et tu ne l'as pas fait arrêter ?... Tu le laisses partir ?

LAURENCY

Oh, ces marchés-là sont si fréquents, ici... Les autorités ne s'en mêlent guère.

CLOTILDE

Mais comment a-t-il osé te faire une offre pareille?

LAURENCY

Il espérait que je serais preneur.

CLOTILDE

Et toi, pourquoi l'as-tu laissé parler? Il y a déjà un moment que je l'ai vu entrer! Pourquoi ne l'as-tu pas chassé?

LAURENCY, *lentement.*

Je voulais... considérer l'affaire... C'est, je crois, un honnête commerçant... Bien au courant de sa spécialité... Son offre n'était pas à dédaigner... L'Agha a dû en recevoir d'analogues, à mon su-

jet... Mon... négociant a sûrement des concurrents... Il y aurait donc eu pour moi de grands avantages à devancer la concurrence.

CLOTILDE, *effrayée.*

Père!... Je te comprends mal, n'est-ce pas? Tu n'as pas eu cette pensée?

LAURENCY

Je ne veux pas te mentir, mon enfant... Pendant que cet homme parlait, je pensais ce que pensent la plupart des gens qui ont quinze ans d'Afrique: « Un Bicot de plus ou de moins! Qu'est-ce que ça peut faire? »

CLOTILDE, *bouleversée.*

Une vie humaine!... Une vie humaine!

LAURENCY

Oui... Depuis que ta petite figure anxieuse m'interroge et s'épouvante, je me dis, moi aussi: « Une vie humaine!... Elle a raison. On ne peut pas... » Ah, cette vieille canaille d'Agha ne saura jamais ce qu'il te doit! (*Lui serrant convulsivement la main.*) Et moi aussi, je te dois quelque chose! (*Devant l'émotion silencieuse de Clotilde.*) Eh bien, quoi?... C'est fini... C'est fini... Va me chercher un verre d'eau, veux-tu?

(Elle sort vivement par la terrasse.)

ALI, *entrant par la porte intérieure.*

Sidi.

LAURENCY

Qu'est-ce que c'est ?

ALI

Sidi Vérificateur est en bas.

LAURENCY

Fais-le monter. *(Ali descend. Laurency va respirer sur la terrasse, avec une visible satisfaction de lui-même. Il allume une cigarette. Le Vérificateur entre par la porte intérieure. Laurency vient à lui et lui serre la main.)* Bonsoir, mon ami. Quelle fraîcheur, ce soir ! C'est délicieux.

LE VÉRIFICATEUR

Je n'ai pas remarqué.

LAURENCY

C'est pourtant re...mar...quable !

LE VÉRIFICATEUR

Vous supportez mieux cet été que les précédents, il me semble.

LAURENCY, *arpentant la pièce.*

Oui. Depuis quelques semaines, je sens que je reprends le dessus.

LE VÉRIFICATEUR, *l'observant.*

Et le moral ?

LAURENCY

Oh, excellent ! Il y a longtemps qu'il n'a été aussi bon. (*Il s'arrête.*) Mon cher, quand je pense

à tout le bonheur que cette petite Clotilde aurait pu me donner, je me trouve d'une sottise de l'avoir laissée moisir en France!... Je ne savais pas ce que c'était, moi, que d'avoir une enfant! C'est une conscience délicieuse... d'une sûreté, d'une finesse! Hein, il y a longtemps que nous n'avions rencontré ça : une jolie âme européenne?... C'est encore plus précieux ici qu'ailleurs.

LE VÉRIFICATEUR

Oui... Je vous comprends.

LAURENCY

Nous nous connaissons depuis longtemps, vous et moi... Je crois que nous sommes tous les deux d'assez braves gens... Et tout de même!... A force de ne voir que des Bicots et de s'acoquiner avec leurs femelles, comme on se laisse entamer!... Comme l'être moral devient incertain!...

LE VÉRIFICATEUR

Oui... Oui...

LAURENCY

Cette enfant a réveillé en moi une espèce de force spirituelle... qui s'engourdissait... Je me sens redevenir ce que j'étais autrefois... Si le mot n'était pas si pompeux, appliqué à un prosaïque négociant, je dirais qu'elle m'a régénéré... Qu'elle m'a rendu mon âme d'Européen.

LE VÉRIFICATEUR

Ne vous faites pas d'illusions : on ne retrouve

son âme d'Européen qu'en Europe. Et encore, pas toujours.

LAURENCY

Écoutez. Tout à l'heure, j'ai été sur le point de commettre, de laisser commettre une action qui, dans ce pays, n'aurait indigné personne, mais qui, en Europe, serait jugée criminelle... J'avais le plus grand intérêt à ce qu'elle fût commise. Eh bien, il a suffi d'un mot, d'une larme de ma fille pour m'éclairer subitement!... C'est délicieux ... de redevenir un homme tout à fait propre!... C'est presque enivrant, voyez-vous.

(Clotilde entre par la terrasse, portant sur un plateau une carafe et deux verres. Elle a revêtu une tunique arabe en soie transparente, très décolletée.)

LE VÉRIFICATEUR

Bonsoir, mademoiselle Clotilde.

CLOTILDE, *déposant son plateau.*

Tiens, bonsoir, Monsieur.

LAURENCY

Qu'est-ce que tu nous apportes-là ?

CLOTILDE

De l'orangeade, père.

LAURENCY

Très bonne idée, mais il faut encore un verre, mon enfant.

CLOTILDE

Je vais le chercher. (*Au Vérificateur.*) Nous ne vous avions pas vu monter.

LE VÉRIFICATEUR, *jovial.*

Je vous donne du mal, hein? C'est de votre faute! Si vous étiez habillée en jeune Française, je serais allé chercher mon verre moi-même. Mais comme vous êtes à la mode du pays, je vous traite en jeune Arabe : et je me laisse servir!

CLOTILDE, *même jeu.*

C'est Aïescha qui vient de me donner cette tunique.

LE VÉRIFICATEUR, *surpris.*

Aïescha?

CLOTILDE

Oui. Nous sommes amies, à présent.

LE VÉRIFICATEUR

C'est surprenant.

LAURENCY, *riant.*

La panthère s'apprivoise!

CLOTILDE, *désignant sa tunique.*

Elle est jolie, n'est-ce pas?

LAURENCY, *hésitant.*

Oui... Un peu...

CLOTILDE

Elle ne te plaît pas, père?

LAURENCY, *même jeu.*

Si... mais...

CLOTILDE, *sortant vivement par la porte intérieure.*

Oh, tant pis !... Je reviens tout de suite !

LAURENCY, *avec une complaisance attendrie.*

Elle est ravissante, là-dedans ! Seulement, je ne veux pas encourager les défauts maternels : et la coquetterie en était !

LE VÉRIFICATEUR, *à brûle-pourpoint, le regardant fixement.*

Dites donc, Laurency ?

LAURENCY

Hein ?

LE VÉRIFICATEUR

Vous ne voudriez pas m'accompagner, dans ma prochaine tournée ?

LAURENCY, *surpris.*

Moi ? En voilà, une idée !

LE VÉRIFICATEUR

Je fais la région de Guerrara... J'en ai pour une dizaine de jours.

LAURENCY

Mais... pourquoi cette proposition ?

LE VÉRIFICATEUR, *après un silence, avec contrainte.*

Je pensais que le voyage vous intéresserait. Vous n'êtes jamais allé par là.

LAURENCY

Je vous remercie... Je n'ai aucune envie de m'absenter en ce moment. A moins...

LE VÉRIFICATEUR

A moins...

LAURENCY

... que cette petite expédition ne tente Clotilde.

LE VÉRIFICATEUR, *brusquement.*

Vous n'y pensez pas !

LAURENCY

Pourquoi ?

LE VÉRIFICATEUR

Voyager au milieu des chaleurs... en caravane... C'est beaucoup trop pénible pour une jeune fille.

LAURENCY

En effet. Ce serait peut-être un peu dur.

LE VÉRIFICATEUR, *insistant.*

Beaucoup trop pénible !

LAURENCY

En ce cas, n'en parlons plus.

LE VÉRIFICATEUR, *soupirant.*

Y' Allah !

CLOTILDE, *rentrant, un verre à la main.*

Voilà.

RIDEAU

HUITIÈME TABLEAU

Une piste près de la ville. On entend chanter un muezzin. Des Arabes passent, égrenant leur chapelet. Le Prophète les suit. Un vieillard débonnaire paraît à gauche. Il porte un tackshabit noir.

LE PROPHÈTE, *se retournant.*

Où vas-tu, chien errant ? Où ton désir te mène-t-il ?

LE VIEILLARD

Je vais au cimetière, Sidi. L'heure du *moghreb* approche.

LE PROPHÈTE

Couche-toi dans la poussière et attends l'accomplissement.

LE VIEILLARD

Certes, il n'y aurait pas de péché à t'obéir. Il n'y en a pas non plus à prier, suivant la coutume.

LE PROPHÈTE

Je vous vois, vertueux, quand le soleil penche, je vous vois, prosternés parmi les pierres funèbres et les poteries en miettes. Que chuchotez-vous à votre Dieu ? Que lui demandez-vous ?

LE VIEILLARD

D'être gardés humblement purs et rendus dignes de la vie éternelle. Ne le sais-tu pas ?

LE PROPHÈTE

Vous voulez donc peiner toujours ? Vous voulez donc durer toujours ? Vous n'êtes donc pas rassasiés de vous-mêmes ? O maniaques altérés de souffrance, ne tourmentez plus votre Allah !

LE VIEILLARD

Que veux-tu que nous lui demandions ?

LE PROPHÈTE

Rien. N'ayez pas de désirs.

LE VIEILLARD

Et si je ne puis m'empêcher de prier ?

LE PROPHÈTE

Alors, priez pour la mort éternelle, qui seule engloutira la douleur. Priez pour la fin de l'homme, qui seule apaisera le désir.

LE VIEILLARD

Vois-tu, Sidi, je suis un bon croyant. Mais j'aime aussi réfléchir. Eh bien, je me dis parfois que la prière est sans effet : demande à Dieu ceci ou cela, ce qui arrivera... c'est ce qui est écrit.

LE PROPHÈTE

N'est-il pas écrit dans ton intelligence que l'homme doive disparaître un jour, et la vie s'arrêter ?

LE VIEILLARD, *soupirant.*

Sans doute, on ne peut penser autrement.

LE PROPHÈTE

Eh bien, prie pour ce jour, puisqu'il te faut prier. Assez d'yeux malades, de faces tannées de variole et de plaies au milieu du corps! Assez d'adultères et d'incestes! Assez de chimères et d'espoirs! Que ces mouches vertes de l'âme soient écrasées! Plus vite! Voilà ce qu'il faut dire à ton Dieu. Que cette terre aille au néant nettoyée de sa vermine! Que les orages de sable la purifient du souffle et de la chair! Qu'il n'y ait plus de conscience pour souiller sa vieillesse! Et quand elle ira, se dissolvant en poussière d'astres, qu'aucune bête pensante ne soit là, pour geindre, se glorifier ou poser des questions!

LE VIEILLARD, *hochant la tête.*

Non, Sidi, je ne prierai pas pour la fin de l'homme.

LE PROPHÈTE

Elle viendra cependant. Et le songe épouvantable des univers s'effacera. Réjouis-toi! Je prédis la dernière spirale du tourbillon! J'annonce le grand sommeil libre de l'incréé!

LE VIEILLARD

Je ne me réjouirai pas d'une telle nouvelle, si elle est vraie...

LE PROPHÈTE, *avec ironie.*

Alors, va demander à Dieu l'éternité pour cha-

cun de tes cheveux... et toutes les sinuosités de tes entrailles. Va prier, c'est l'heure. (*Il ferme les yeux.*) Moi, ce soir, j'en ai assez de la création et de son Roi.

(Le Prophète est entré en méditation. Ses traits se sont figés dans un repos extatique.)

LE VIEILLARD, *le regardant.*

Bien... Bien... Tu veux que la vie s'éteigne... Mais tu as près de cent ans et tu es encore vivant. Tu dis : « couchez-vous dans la poussière... » mais tu es assis, prophétisant, maudissant... Tu dis que l'univers est un songe... mais tu es malade de lui, comme d'une fièvre. Tu te moques des croyants... mais tu crois au néant... Es-tu certain d'y croire? Tu n'es peut-être pas plus sûr de lui que nous du paradis... Tu cherches... Tu ne sais pas... Tu es avec nous... dans l'angoisse. *(Il s'en va.)*

Certes, il y a beaucoup à dire contre cette vie : en cela, tu n'as pas tort !... Et pourtant... *(Égrenant son chapelet.)* Dieu veuille me la conserver aussi longtemps que possible... Comme elle est, Seigneur, ni meilleure, ni pire... Comme elle est.

(Il sort.)

RIDEAU

NEUVIÈME TABLEAU

Le patio. Quatre heures de l'après-midi. Laurency vérifie un livre de comptes, étendu sur une chaise longue en rotin. Aïescha et Clotilde jouent aux cartes. Aïescha fume et s'évente fréquemment.

AÏESCHA, *battant les cartes.*

Mon père était un gentilhomme, *chica*, un vrai! Il avait une grande maison jaune à Burgos, avec une grille de fer forgé... et ses armes, tout en argent, au milieu de la grille... Et l'été, il m'emmenait au bord de la mer, à Saint-Sébastien... *Ay*, c'était une bonne vie...

CLOTILDE

Pourquoi n'êtes-vous pas restée là-bas?

AÏESCHA

Parce que ma mère voulait me ravoir. Elle a tellement ennuyé mon père qu'il a fini par me renvoyer en Algérie... Et depuis ce jour, *Ay!* quelle pauvre vie!

CLOTILDE, *coupant.*

Votre mère n'était pas bonne pour vous?

AÏESCHA, *riant et donnant les cartes.*

Elle voulait me vendre à tous les Juifs qui venaient chez elle!

CLOTILDE

Et vous ne pouviez pas vous plaindre à votre père?

AÏESCHA

A quoi bon? Il ne m'aimait pas assez!

CLOTILDE

Pourquoi ne vous aimait-il pas?

AÏESCHA, *amèrement.*

Hombre! Qui donc aime l'enfant d'une prostituée? Une fille sans race? Une sang-mêlé? *Ay!*... Jouez, *alma mia!* Jouez! *(La partie continue quelques instants en silence, entrecoupée de battements d'éventail et de bouffées de cigarettes; Aïescha regarde Clotilde, puis Laurency à la dérobée. Tout à coup :)* Alfred, as-tu remarqué comme ta fille embellit?

LAURENCY, *sans lever les yeux.*

Oui, oui.

AÏESCHA

Les chaleurs la pâlissent et le soleil la dore. Quelle beauté!

CLOTILDE, *riant.*

Comme vous êtes flatteuse!

(*Elles jouent.*)

AÏESCHA, *soupirant et s'éventant.*

Dios! Quelle fournaise!

CLOTILDE

Je ne souffre pas.

AÏESCHA

Avouez, *chica*, que j'y suis pour quelque chose. Sans moi, vous porteriez vos robes de France et vous sueriez comme une outre! (*Elle rit.*) Il faut être ici comme l'eau dans la cruche poreuse... Sentir le moindre souffle à travers la mousseline.

CLOTILDE

C'est vrai.

AÏESCHA

Tant pis, si le transparent scandalise papa!

CLOTILDE, *ramassant les cartes.*

Je fais la dernière levée.

AÏESCHA

Hombre! Vous gagnez la partie.

CLOTILDE

Cela ne vous fâche pas, Madame?

AÏESCHA

Voulez-vous bien ne pas m'appeler madame!

CLOTILDE

Mais...

AÏESCHA

Appelez-moi Aïescha... ou donnez-moi mon nom espagnol : Luceña.

CLOTILDE

Soit.

AÏESCHA, *lui caressant la joue du bout de son éventail.*

Ma revanche ?

CLOTILDE, *se levant.*

Ce soir, si vous voulez bien. Je dois aller voir des colliers d'argent chez un artisan.

AÏESCHA

Par ce soleil ?

CLOTILDE, *prenant son ombrelle.*

Oh, je ne le crains pas... Tu viens, père ?

LAURENCY, *avec une nuance d'embarras.*

Non, je ne peux pas.

CLOTILDE

Tu avais promis de me montrer le chemin.

LAURENCY

J'ai des comptes à terminer.

AÏESCHA

Elle se perdra, cette petite.

LAURENCY

Elle demandera. C'est à côté.

CLOTILDE

Oh, je trouverai bien. A tout à l'heure.
(*Elle sort par le fond.*)

AÏESCHA, *observant sournoisement Laurency.*

Chico, tu n'es pas malade ?

LAURENCY

Mais non.

AÏESCHA

Tu es si absorbé !

LAURENCY

J'ai une très grosse échéance : plus de cent vingt mille... Et je veux en profiter pour me débarrasser de presque tout mon encaisse métallique; alors, j'ai des virements, des comptes à revoir...

AÏESCHA

Tu as changé, depuis quelques jours.

LAURENCY, *relevant la tête.*

Changé ?

AÏESCHA

Tu étais si gai, la semaine dernière ! Tu as très mauvaise mine... Tu es blême... Tu n'as pas de fièvre ?

LAURENCY, *haussant les épaules.*

Mais non, je n'ai pas de fièvre.

AÏESCHA, *près de lui, ironique.*

Tu as changé... de toutes façons. Avec moi, par exemple, tu es devenu d'une discrétion... héroïque. (*Riant.*) *Dios !* Quel drôle d'amant j'ai là !

LAURENCY

Oh, n'essaye pas de me faire croire que tu regrettes notre ancienne vie ! Je sais de quelle corvée je te délivre.

AÏESCHA

Je ne suis ni triste ni offensée de ce changement. J'y pense presque avec indifférence... mais curieusement... Toi-même, ne le trouves-tu pas étrange? Quelle cause lui donner? Je crois que tu as cessé de me désirer parce que tu aimes ta fille.

LAURENCY, *inquiet.*

Que veux-tu dire?

AÏESCHA, *avec innocence.*

Ton amour pour Clotilde a remplacé celui que tu avais pour moi. Il n'y a plus de place en toi pour la passion... pour la folie. L'affection paternelle t'emplit tout entier.

LAURENCY

C'est possible.

AÏESCHA

Mais alors, pourquoi n'es-tu pas tranquille et gai?

LAURENCY

Qui te dit que je ne le sois pas?

AÏESCHA

Je le vois, *mi querido*. Tout le monde voit que tu n'es pas heureux! Clotilde elle-même doit s'en apercevoir.

LAURENCY, *instinctivement.*

Tu crois?

AÏESCHA

Sûrement! Tu lui fais grise mine. C'est moi qui

suis obligée de l'occuper, de la distraire... Tu ne peux pas dire que je sois méchante avec elle ?

LAURENCY

Je ne te reproche rien.

AÏESCHA

Oh, je n'ai pas de mérite à la cajoler. Nous nous entendons très bien. Je suis son amie... *Hombre !* Pourquoi es-tu triste ? Est-ce que nous ne pourrions pas vivre gentiment tous les trois ? Est-ce que tu ne devrais pas être content ? C'est une enfant délicieuse, et douce, et jolie ! *Dios !* Quelle beauté ! Je ne peux pas croire qu'elle t'ait déçu !

(*Elle rit sourdement.*)

LAURENCY

Pourquoi ris-tu ?

AÏESCHA

Il faut que je sois gaie pour deux, *chico.* (*Désignant Clotilde qu'elle aperçoit au dehors.*) Tiens, la voici, la *querida.* Tâche d'être un peu moins sombre avec elle, ou elle pensera que tu ne l'aimes pas !... Pourquoi dissimuler ta tendresse ? Cela doit être si bon, d'avoir une fille à chérir ! (*Clotilde entre.*) Eh bien, *chica*, vous avez trouvé ces bracelets ?

CLOTILDE, *montrant les bracelets.*

Oui. J'en ai acheté deux.

AÏESCHA

Ils ne sont pas mal.

CLOTILDE

Ils sont trop larges.

AÏESCHA

Mais, petite, cela ne se porte pas au poignet. Cela se porte au coude, ou plus haut, près de l'épaule. Vous allez voir. (*Elle relève les manches de Clotilde et lui passe les bracelets.*) Quel joli bras !... Vous savez, *chica*, ce n'est pas très prudent, ce que vous venez de faire.

CLOTILDE

Quoi donc ?

AÏESCHA

Vous promener dans la ville, habillée de la sorte. N'est-ce pas, Alfred ?

LAURENCY

Non. Certainement.

AÏESCHA

Vous ne connaissez pas les Arabes... Vous vous croyez seule, dans les petites rues... Mais derrière chaque porte, chaque *moucharabieh*, il y a des faces brunes qui vous guettent. Il y a partout des yeux qui vous suivent et qui vous désirent... L'Arabe est ainsi fait... Il est pauvre, il est malheureux, et il désire... il désire éternellement. Quand je dis l'Arabe, je pourrais aussi bien dire le Noir... ou même le Blanc... (*Elle rit.*) L'homme! L'homme ! L'homme!

CLOTILDE

Bah, je n'ai pas peur.

AÏESCHA

Il faut avoir peur, *chica*.

LAURENCY

Oui, je l'ai déjà avertie.

AÏESCHA

Mais aussi, pourquoi ne l'accompagnes-tu pas, comme tu le faisais les premiers jours ?

CLOTILDE

C'est vrai.

LAURENCY

Je suis très occupé... (*Désignant le registre.*) Tu vois bien...

AÏESCHA

Le père travaille trop, *chica*... Voyez comme il a mauvaise mine. (*Prenant le registre et le posant sur la table.*) Il ne faut pas qu'il se replonge dans ce vilain registre. Là ! C'est fini pour aujourd'hui.

LAURENCY, *se levant et reprenant le registre.*

Laisse-moi donc tranquille. J'ai un relevé à terminer.

(*Il sort à gauche, emportant le registre.*)

AÏESCHA, *pendant qu'il sort.*

Il ira jusqu'à ce qu'il tombe malade ! (*Bas, à*

Clotilde.) *Chica*, vous savez qu'il n'est pas bien, en ce moment. Ce n'est pas seulement son travail qui le surmène.

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il a ?

AÏESCHA

Ces grandes chaleurs lui fatiguent la tête.

CLOTILDE, *inquiète.*

Vous croyez ?

AÏESCHA

Je l'ai remarqué. Mais ne vous effrayez pas. Il n'y a guère d'Européens qui résistent à de pareils étés. Je l'ai déjà vu beaucoup plus déprimé. Ce ne sera rien. Il ira mieux dans quelques semaines.

CLOTILDE

Que peut-on faire pour le soulager ?

AÏESCHA

Il faut le distraire... l'empêcher de penser... être toujours avec lui.

CLOTILDE

Mais s'il préfère être seul ?

AÏESCHA

Justement : il ne faut pas qu'il soit seul. Il s'absorbe, il somnole : c'est très mauvais. Suivez-le à son bureau ; promenez-vous avec lui. Et surtout, témoignez-lui de l'affection. Soyez tendre : vous lui ferez du bien. Il m'a semblé que vous étiez parfois

un peu froide. Ainsi, vous ne l'embrassez presque jamais. Pourquoi? Soyez aimante, caressante... enfin, comme une fille doit être avec son père... Et il changera peu à peu. Il deviendra moins triste.

CLOTILDE, *bas.*

Le voici.

(*Laurency paraît à gauche, tenant à la main son casque blanc.*)

AÏESCHA

A la bonne heure ! Le registre a disparu.

(*Elle va pour sortir.*)

LAURENCY, *avec une nuance d'angoisse.*

Tu t'en vas ?

AÏESCHA

Oui, cher.

LAURENCY

Mais... tu peux rester...

AÏESCHA

Non, je vous laisse. Je sais que vous aimez mieux bavarder seuls...

(*Elle rit sourdement en rentrant chez elle.*)

LAURENCY, *posant son casque sur la table.*

Pourquoi rit-elle ?

CLOTILDE

Je ne sais pas. Elle est très enjouée, maintenant, avec moi. Elle a compris que je ne lui voulais pas de mal. Elle ne se défie plus. Elle s'abandonne.

LAURENCY

Toi, ne t'abandonne pas trop. Ne te confie pas à elle.

CLOTILDE

Qu'ai-je à craindre ?

LAURENCY

Je la connais.

CLOTILDE

Père, je crois que tu exagères parfois un peu ta méfiance. Tu crois difficilement à la sincérité des gens.

LAURENCY

De quelles gens, mon enfant ?

CLOTILDE

De tous. L'Agha, par exemple...

LAURENCY, *stupéfait.*

L'Agha ?

CLOTILDE

Oui, je sais. C'est un homme perfide. Mais dans la demande qu'il t'a faite l'autre jour, il n'y avait peut-être pas d'intention blessante. Il a voulu, — par intérêt, j'en suis sûre, mais sincèrement, — se réconcilier avec toi... Et, cherchant le moyen le plus efficace, il aura trouvé ce projet d'alliance.

LAURENCY, *haussant les épaules.*

Ma pauvre enfant !

CLOTILDE

Son fils, en tout cas, n'a pas voulu nous offenser, j'en répondrais.

LAURENCY

Tel père...

CLOTILDE, *l'interrompant vivement.*

Non, justement. On voit bien que ce n'est pas un fourbe. Il est sauvage peut-être, mais capable de noblesse.

LAURENCY

Tu as de ces illusions !

CLOTILDE

Toi, père, tu as des préventions. Tu ne le connais pas, ce jeune homme !

LAURENCY

Toi non plus.

CLOTILDE

J'ai causé avec lui.

LAURENCY

Cinq minutes.

CLOTILDE

Oh, bien plus longtemps !

LAURENCY

Comment ?

CLOTILDE

Je l'ai rencontré, avant-hier, sur le marché.

LAURENCY

Et il a osé t'aborder ?

CLOTILDE

Pourquoi pas ?

LAURENCY, *avec une colère subite.*

Mais tu ignores donc tout des mœurs d'ici ? C'est la grossièreté la plus humiliante ! C'est un soufflet! C'est une menace !... Aussi comment as-tu pu lui répondre ?

CLOTILDE, *timidement.*

Je ne savais pas... Ce n'est pas de ma faute, s'il m'a parlé.

LAURENCY

Enfin, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

CLOTILDE

Il m'a fait des excuses, des compliments...

LAURENCY

Qu'a-t-il dit ? Quels termes ? Quels mots ?

CLOTILDE

Il a regretté que la démarche de son père t'ait déplu...

LAURENCY

Déplu !

CLOTILDE

Il comprend maintenant tout ce qui nous sépare... Il va bientôt repartir pour le nord... Et sa tristesse le suivra... comme un sombre manteau flottant... »

LAURENCY, *haussant les épaules.*

Ha, le poète!... C'est tout ?

CLOTILDE, *prête à pleurer.*

Oui, père.

LAURENCY, *se calmant.*

Bien... Je n'aurais pas dû m'emporter... Mais sache à l'avenir que s'il ose encore te poursuivre, tu peux le gifler ou le cravacher comme le dernier des mendiants... D'ailleurs, Aïescha a raison... Tu ne devrais pas sortir seule... Quand je ne pourrai pas t'accompagner, je te donnerai quelqu'un.

CLOTILDE

Père...

LAURENCY

Quoi, mon enfant ?

CLOTILDE

Pourquoi ne m'accompagnes-tu plus jamais ?

LAURENCY, *sans la regarder.*

Je te l'ai dit... Je n'ai pas le temps.

CLOTILDE

Tu le prenais, au début... Rappelle-toi nos promenades dans l'oasis... aux sables rouges... aux vieux cimetières... au puits des nomades.

LAURENCY

Tu as fait toutes les excursions.

CLOTILDE

Père...

LAURENCY

Quoi ?

CLOTILDE

Sais-tu ce que je pense, de temps en temps ? C'est que tu ne veux plus sortir avec moi... Je t'ennuie.

LAURENCY, *vivement, mais en évitant de la regarder.*

Toi ? M'ennuyer ? Mais, ma chérie, c'est une idée absurde.

CLOTILDE

Bien vrai ?

LAURENCY

Absurde !

CLOTILDE

J'ai parfois pensé autre chose...

LAURENCY

Quoi donc ?

CLOTILDE

C'est que tu étais fâché contre moi...

LAURENCY

Encore plus absurde. Comment as-tu pu croire...

CLOTILDE

Il m'avait semblé... que tu étais moins affectueux avec moi que les premiers jours. Alors j'ai cru... que je t'avais chagriné sans le savoir... que

tu m'en voulais de je ne sais quoi... C'est bien vrai ? Tu n'as rien contre moi ?

LAURENCY

Absolument rien, ma chérie.

CLOTILDE *court l'embrasser et s'assied sur la chaise longue.*

Ah, je suis contente !... Il y a des moments où tu as l'air de t'en vouloir à toi-même.

LAURENCY, *souriant faiblement.*

Hé, qui n'a de griefs contre lui-même ?

CLOTILDE

Moi, je ne me reproche jamais rien.

LAURENCY

Tu es pure comme la lumière.

CLOTILDE

Oh, j'ai mes secrets, comme toutes les jeunes filles.

LAURENCY

Ils doivent être bien innocents !

CLOTILDE, *avec une volubilité enjouée.*

Je suis sûre que les tiens ne sont pas très coupables non plus... Tu es si bon !... Tu es souvent triste, parce que tu as beaucoup souffert. Mais tu es certainement l'homme le meilleur que j'aie rencontré. Tu te crois faible : tu es bon, tout simplement !... J'ai encore de la chance, tu sais, d'être

tombée sur un père comme toi ! Enfin, j'aurais très bien pu trouver un homme brutal, ou autoritaire, ou borné, ou indifférent !... Oh, indifférent, c'est ce qui m'aurait fait le plus de chagrin... Tu me promets que tu ne m'aimeras jamais par devoir, par sentiment familial? Mais seulement parce que je te plais ?

LAURENCY

Je te le promets.

CLOTILDE

Il faut m'aimer comme si tu m'avais choisie !

LAURENCY, *lui serrant convulsivement la main.*

Oui, ma petite Yvonne.

CLOTILDE, *surprise.*

Pourquoi m'appelles-tu Yvonne ?

LAURENCY, *se levant, en proie à une vive émotion.*

Je t'ai appelée... Oui... oui... c'est possible... Une distraction... Il y a des moments, vois-tu, où tu ressembles si étrangement à ta mère... J'oublie ces dix-huit ans... J'embrouille... Dix-huit ans, ce n'est pas grand'chose, pour un homme de mon âge...

(*Il se rassied.*)

CLOTILDE, *soudain.*

Père !

LAURENCY

Hein ?

CLOTILDE

J'ai compris, maintenant!

LAURENCY

Qu'est-ce que tu as compris?

CLOTILDE

Pourquoi, par instants, tu as l'air de m'en vouloir... C'est qu'à ces instants-là, je te rappelle maman. Tu penses à elle... et tu ne m'aimes plus!

LAURENCY

Détrompe-toi. Tu ne dois pas croire que ta mère...

CLOTILDE

Elle m'a dit elle-même qu'elle n'avait pas été bonne pour toi.

LAURENCY

C'est vrai.

CLOTILDE

Et que vous vous étiez séparés tout de suite.

LAURENCY

C'est encore vrai... Mais elle ne t'a jamais parlé... des sentiments que j'avais pour elle?

CLOTILDE

Non, père, jamais.

LAURENCY, *avec gêne.*

Oh, ce n'était pas nécessaire... Crois-moi, cependant? ces sentiments... n'étaient pas tels que je puisse t'en vouloir... de me la rappeler.

CLOTILDE, *spontanément.*

Est-ce que maman était une méchante femme ?

LAURENCY, *avec des réticences.*

Non... Un peu coquette... un peu sèche... Je crois qu'elle n'a pas assez aimé dans sa vie.

CLOTILDE

Elle t'a fait beaucoup souffrir ?

LAURENCY, *malgré lui.*

Horriblement !

CLOTILDE, *avec exaltation, se serrant contre lui.*

Mon pauvre, mon cher papa ! Il faut que je répare le mal qu'elle t'a fait.

LAURENCY

Toi ?

CLOTILDE

Oui, moi ! L'amour qu'elle t'a volé, il faut que je te le rende !... Ne dis pas que c'est impossible ! Car cet amour dont elle nous a privés tous les deux, il est en moi, tout neuf, prêt à être donné ! Tu dis que je lui ressemble, à elle qui n'a jamais aimé ?... Non ! Non ! Je te dis, moi, que je me sens lourde de tendresse !... lourde à pleurer ! Il n'y a pas un être au monde que je ne puisse aimer !

LAURENCY

Tu t'exaltes ! Tu t'exaltes !

CLOTILDE

J'ai pitié de toi, père, de ta grande souffrance passée!... Je veux te la faire oublier!

(*Elle l'embrasse.*)

LAURENCY, *se levant et chancelant légèrement.*

Parlons plus de ça... Parlons plus de ça... Il faut que je te quitte, mon enfant.

CLOTILDE, *désappointée.*

Déjà ?

LAURENCY, *péniblement.*

Un rendez-vous... à la maison de commerce... Mes représentants... Ils m'attendent.

CLOTILDE

Que fais-tu, après?

LAURENCY, *les mains sur les yeux.*

Après... Après ?

CLOTILDE

Veux-tu que j'aille te chercher ? Nous irions nous promener dans la palmeraie.

LAURENCY, *balbutiant.*

Non... Ne viens pas... J'ai... je ne serai pas libre...

CLOTILDE

Qu'y a-t-il, père ? Tu as l'air de souffrir...

LAURENCY, *se dirigeant vers le fond.*

Ce n'est rien. C'est cette chaleur... On étouffe,

aujourd'hui. (*Il coiffe son casque blanc sur le seuil.*) A ce soir, petite...

(*Il sort.*)

CLOTILDE, *sur le seuil.*

Ton ombrelle, père... tu as oublié ton ombrelle !

(*Il ne se retourne pas. Il fait un geste incertain de la main et s'en va d'un pas lourd, par la droite. Clotilde le regarde s'éloigner.*)

RIDEAU

DIXIÈME TABLEAU

Le jardin dans la palmeraie, la nuit. Clair de lune. On entend au loin le gazouillement indécis et intermittent d'une petite flûte arabe.
Aïescha est étendue sur le tapis.
Giaour passe sur le chemin.

AÏESCHA

C'est vous, Giaour ?

GIAOUR

Qui m'appelle ?

AÏESCHA, *allant à lui.*

Vous ne me reconnaissez pas ? Où allez-vous ?

GIAOUR, *sur le chemin.*

Nulle part.... Je passais.

AÏESCHA

Entrez donc, Sidi !

GIAOUR, *évasivement.*

Je n'ai pas le temps.

AÏESCHA

Mais j'ai à vous parler.

GIAOUR

Viens sous nos tentes.

AÏESCHA

Parmi le caquet des femmes ? Non, Sidi. Ce que j'ai à vous dire, je ne puis le dire qu'ici.

GIAOUR

Crois-moi, nul endroit n'est plus secret que la tente de l'Agha... D'ailleurs, il désire te voir.

AÏESCHA

Votre père m'intimide, Sidi. Parlez-moi donc en son nom, puisqu'une fois, déjà, vous avez été son ambassadeur.

GIAOUR, *se décidant brusquement à entrer.*

Soit.

AÏESCHA

Vous êtes le bienvenu, Giaour.

GIAOUR, *l'arrêtant du geste.*

Pas de paroles inutiles... Aïescha, mon père a un ennemi... et tu le connais.

AÏESCHA

Je croyais l'Agha réconcilié avec Laurency.

GIAOUR

Il voulait faire la paix avec lui. Il mûrissait de grands projets : un pacte, un développement de puissance en commun... Et pour rendre l'entente

plus solide, il voulait que la jeune fille devînt mon épouse. Ton maître a refusé !

AÏESCHA, *souriant.*

Je ne le crois pas disposé à se séparer d'elle en ce moment.

GIAOUR

Il a, de nouveau, gravement offensé mon père, qui, cette fois, est décidé à la vengeance... Connaissant tes sentiments envers Laurency, l'Agha pense que tu t'associeras volontiers à ses projets.

AÏESCHA

Et quels sont ses projets ?

GIAOUR

Il sait déjà que Laurency va faire partir pour Alger ses deux représentants, chargés d'une lourde somme d'or... Il veut savoir à combien se monte la somme, comment voyageront ces hommes, en caravane, ou en voiture, avec ou sans escorte, quel jour ils partiront... et quelles seront leurs armes...

AÏESCHA, *riant.*

C'est tout ce qu'il tient à savoir ?

GIAOUR

C'est tout.

AÏESCHA, *même jeu.*

Il me prend pour une Bédouine !... Une esclave à qui suffit le plaisir de trahir le maître. Il oublie

que j'ai du sang espagnol. Je ne suis pas si simple qu'il croit. Une vengeance toute sèche n'est pas ce que je désire.

GIAOUR

Tes services te seraient payés; l'Agha est généreux et quelques centaines de douros...

AÏESCHA, *l'interrompant violemment.*

C'est toi, cette fois, Giaour, qui me prends pour une chienne arabe! Tu me jettes l'os de la vengeance avec un peu de viande autour. Je ne le ramasse pas!

GIAOUR, *avec indifférence.*

C'est bien. Mon père se vengera seul. Bonsoir.

AÏESCHA, *le retenant.*

Vous ne partez pas, Sidi... Maintenant, c'est à moi de parler.

GIAOUR

Fais vite. Qu'as-tu à me dire?

AÏESCHA, *avec nonchalance.*

J'ai à vous dire... que cette nuit est bien chaude, Giaour... et que pour sentir la fraîcheur, il n'y a qu'un moyen, c'est de s'étendre, non sur un tapis... mais à même la terre... (*Elle s'étend comme elle dit.*) Vous verrez comme c'est frais. (*Il s'accroupit à l'orientale, à quelque distance.*) J'ai à vous dire encore que vous ne connaissez rien aux femmes, Giaour. Vous autres Arabes, vous épousez des fillettes: vous achetez des poupées; vous

les brisez et vous les rejetez... Mais une femme, vous ne savez pas ce que c'est!... (*Elle rit.*) Peuh! ces petites grenouilles brunes! Ces petites statues de terre! Elles sont inertes. Elles ont peur! Et leur cœur bat sous leur poitrine roide! *Dios*, non, ce n'est pas la femme!... (*Avec volupté.*) Une femme, Giaour, c'est un long serpent de chair qui épouse vos membres... La taille d'une femme... c'est du sable mouvant qui brûle contre vous... Et l'amour d'une femme, Giaour, c'est le vent de feu sur les steppes... (*Elle s'arrête et rit.*) Mais vous ne pouvez pas me comprendre. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme!

GIAOUR, *impassible.*

Apprends ceci, Aïescha: je n'ai jamais regardé une femme au-dessus de dix-huit ans.

AÏESCHA

Une Arabe, vous avez raison. A vingt ans, leurs mamelles sont déjà deux figues séchées... Mais il y a d'autres femmes, Giaour, des femmes qui apprennent lentement l'amour... et qui mûrissent tard, comme les fruits de l'hiver... (*Brusquement.*) Vous ne m'avez jamais regardée?

GIAOUR

La beauté ne suffit pas à m'émouvoir.

AÏESCHA, *avec une ardeur sauvage, se relevant à moitié.*

Je n'ai pas que la beauté. Que sais-tu de mon

cœur ? Pourquoi ne veux-tu pas me comprendre ?... Ah, bien des hommes, Giaour, se sont traînés devant moi, sur une terre pareille à celle-ci ! Et ils me saisissaient la cheville d'une main brûlante ! Et ils pleuraient pour que je les laisse embrasser mes genoux ! *Hombre !* Je ne mens pas ! Et je les frappais du pied sur la tête, en riant !... Ou s'ils me plaisaient, je les rendais fous, je les brisais ! (*Avec une volupté douloureuse.*) Je t'aime, Giaour !... Je n'ai pas de honte. Je dis que je t'aime ! (*Elle lui prend la main.*) Voilà longtemps que tu es en moi... Quand je pense à toi, mon cœur bat plus fort et je te sens entre mes côtes... Si tu savais ce qu'est l'amour d'Aïescha, tu ne le mépriserais pas... Je peux être secrète comme une belle nuit !... *Querido*... Je peux t'aimer si tendrement que tu ne penseras plus que je suis une femme... Et je peux t'adorer si sauvagement que tu ne sauras plus toi-même qui tu es. Nous serons comme le sable rouge qui tourne dans le vent !... Ah, Giaour, je tremble quand tu es là... Je suis prise de désir pour toi... Mes forces m'abandonnent... *Te quiero !... Te quiero !... Te quiero !*

(*Elle pleure.*)

GIAOUR, *se levant.*

Je t'ai appris ce que mon père attend de toi.

AÏESCHA, *avec colère.*

Je ne dirai rien, puisque tu ne m'aimes pas !

Qu'est-ce que ça peut me faire, que l'Agha ruine mon maître, si tu me repousses ?

GIAOUR

La raison ne conduit pas toujours tes paroles, Aïescha.

AÏESCHA

Ah, *Dios!* Comme je t'aiderais à lui faire du mal, si tu m'aimais ! Oui, à nous deux, nous l'aurions bien mis par terre, le bonhomme !

GIAOUR

La vengeance de mon père n'est pas la mienne. Peu m'importe, à moi, ce qu'il adviendra de Laurency.

AÏESCHA

Il ne te répugne donc pas, avec ses yeux morts et ses doigts mous ? Ah, l'âme tremblante ! le suant ! Comme je le déteste !

GIAOUR

Il m'est indifférent... Mais si tu le hais à ce point, je m'étonne que tu ne t'allies pas avec l'Agha pour le perdre.

AÏESCHA

Dis à l'Agha que son moyen ne vaut rien ! L'argent ?... *Hombre!* Il s'en moque comme d'une figue ! Moi, *chico*, j'ai le pouvoir de le faire crever aussi misérable qu'un chien au fond d'un puits !

GIAOUR

Pourquoi n'en uses-tu pas ?

AÏESCHA

J'en userai, certes !... Mais pas encore.

GIAOUR

Pourquoi tarder ?

AÏESCHA

Parce qu'aujourd'hui, la vengeance ne peut pas remplir mon cœur ! Elle ne serait pas bonne sans l'amour.

GIAOUR, *haussant les épaules et se disposant à partir.*

Allons, ceux qui prétendent que tu es insensée ne mentent pas.

AÏESCHA, *se convulsant sur le sol.*

Ay desdichada! Écoute, Giaour ! Quand une femme enfonce ses doigts dans la terre et qu'elle pousse un cri de désir en regardant les étoiles... ce cri-là, Giaour... s'il n'est pas entendu, s'il ne lui est pas répondu... *Ay!* il devient un cri de malédiction ! Prends garde à toi ! *Maldito! Maldito!* (*Elle se lève d'un bond et court vers le fond. Elle s'arrête brusquement près de la porte et désigne avec effroi le sol à ses pieds*:) Là ! Là ! Un scorpion ! Il se débat !

(*Giaour accourt.*)

GIAOUR, *regardant.*

C'est une tortue d'eau.

AÏESCHA

La poussière vole tout autour...

GIAOUR

Elle est renversée : elle cherche à se retourner...

AÏESCHA

Ay! C'est un présage! Le malheur n'est pas loin.

GIAOUR, *poussant la tortue du pied.*

Tu déraisonnes.

AÏESCHA

Madre! Ce présage-là n'a jamais menti. Je ne passerai pas par ici.

(*Elle court à droite et se glisse dans le jardin voisin, à travers la clôture. Giaour la regarde s'éloigner. On entend la petite flûte au loin, dans l'oasis. Giaour va au fond, ouvre la porte et regarde sur le chemin. Il fait un signal à gauche, avec son burnous. On entend des pas furtifs et Clotilde paraît.*)

CLOTILDE, *bas.*

J'ai entendu parler... Vous étiez avec elle ?

GIAOUR, *même jeu.*

Oui... Elle était là... Elle m'a appelé.

(*Ils entrent.*)

CLOTILDE

C'est singulier. A cette heure, elle est toujours rentrée. Elle ne se doute de rien ?

GIAOUR

Je ne crois pas.

CLOTILDE, *avec une nuance de satisfaction naïve.*

Comme nous sommes imprudents, seigneur Giaour !

GIAOUR

Il n'y a plus de danger.

CLOTILDE

Qui sait ? Elle se cache, elle écoute peut-être... Par où est-elle sortie ?

GIAOUR

Par ici.

CLOTILDE

Vous feriez mieux de regarder. (*Il va voir. Clotilde touche du pied la tortue et se penche pour l'examiner.*) Oh, la jolie tortue ! Elle est toute bleue, avec des raies grises... Je vais l'emporter à la maison. (*Elle prend la tortue et la pose sur le tapis.*) Vous ne voyez rien ?

GIAOUR

Non. Elle est partie.

CLOTILDE

Seigneur Giaour ?

GIAOUR

Jeune fille ?

CLOTILDE

Est-ce vrai, ce que vous m'avez dit hier ?

GIAOUR, *grave.*

Je ne suivrais pas tes traces depuis une se-

maine... je ne serais pas cette nuit dans ton jardin, si ce n'était vrai.

CLOTILDE

Mais vous êtes marié déjà... et l'on dit que certaines de vos femmes sont d'une grande beauté... Comment pouvez-vous m'aimer, moi qui ne leur ressemble en rien ?

GIAOUR

Si l'amour que j'ai pour mes femmes s'appelle amour, celui que j'ai pour toi ne s'appelle pas amour... Et pourtant, comment nommer ce qui est dans mon cœur ? J'ai six épouses et j'ai possédé bien des maîtresses, dans mes voyages, non seulement des veuves ou des courtisanes, mais des vierges dont le palanquin était réputé inaccessible... Et toujours j'ai pu désigner ce pour quoi je les aimais. L'une, c'était pour ses cheveux flottants, l'autre pour son regard timide... Mais toi, toi que je n'ai pas dévêtue, toi qu'à peine j'ai serrée dans mes bras, je ne puis dire pourquoi je t'aime.

CLOTILDE

Et moi, je sais très bien pourquoi je vous aime, seigneur Giaour.

GIAOUR

Tu ne peux pas connaître cette souffrance enivrante que j'ignorais moi-même. C'est un mal nouveau que tu as apporté d'Europe... Enfant, ton teint est d'une blancheur ambrée... Ta taille est mince et ronde comme une corde... Et pourtant, ce que je désire en toi n'a ni forme ni couleur... C'est

un trésor que je ne puis te demander, ignorant ce qu'il est... que tu ne peux me donner, ne le connaissant pas... Un trésor que les hommes de ma race ne posséderont sans doute jamais...

CLOTILDE

Pourquoi vous tourmentez-vous?... N'êtes-vous pas heureux d'être ici avec moi?

GIAOUR, *la serrant dans ses bras.*

Tu as raison.

CLOTILDE

Seigneur Giaour.

GIAOUR

Jeune fille?

CLOTILDE

Mettez-vous là. (*Ils prennent place sur le tapis. On entend maintenant une autre musique, des sonorités molles, énervantes, incertaines.*) Vous êtes allé à Bagdad, n'est-ce pas, dans vos voyages?

GIAOUR

Oui.

CLOTILDE

Le jardin où s'asseyaient le jeune prince et la jeune princesse était-il comme celui-ci?

GIAOUR, *souriant.*

Il devait être pareil.

CLOTILDE

Et la musique qu'ils entendaient?

GIAOUR

Pareille, sans doute.

CLOTILDE

Et le prince, était-il habillé comme vous ?

GIAOUR

Oh, bien plus richement !

CLOTILDE

N'avez-vous pas de plus riches vêtements ? Des turbans, avec des pierreries ? Pourquoi ne les portez-vous pas ?... Et vous devez avoir aussi des armes recourbées ? Des lances, des boucliers ?

GIAOUR

J'en ai. Je te les montrerai.

CLOTILDE

Est-ce que vous m'emmènerez un jour en voyage ?

GIAOUR

Certes !

CLOTILDE

Vous m'emporterez dans vos bras ? Au galop de votre cheval ? Je ne serai pas trop lourde ?

GIAOUR, *lui caressant les cheveux.*

Tu seras légère, mon bel oiseau blanc.

CLOTILDE

Et où irons-nous, seigneur Giaour ? Arrive-

rons-nous un jour dans une ville pleine de palais, de terrasses ?

GIAOUR

Qui sait ?

CLOTILDE

Y aura-t-il des esclaves pour nous servir ? Des danseuses dans un pavillon ? Verrons-nous le Khalife se promener dans ses jardins ? Y aura-t-il des bassins, des jets d'eau ?

GIAOUR

Hélas, jeune fille, il n'y a plus de Khalifes, plus de palais... Il y a la poste et le télégraphe !

CLOTILDE

Vous êtes méchant.

GIAOUR

Laisse là ces chimères. C'est moi seul qu'il faut aimer.

CLOTILDE

Mais je vous aime, Giaour.

GIAOUR

Tu aimes une image.

CLOTILDE

De quelle image parlez-vous ?

GIAOUR, *lui touchant le front.*

De celle qui est dessinée là. (*Il l'étreint.*) Ah, fous que nous sommes ! Qu'allons-nous chercher

au delà de nous-mêmes ? Viens... Ne reste pas ainsi toute droite dans l'obscurité... Ne me regarde pas avec ces yeux plaintifs... (*Il la ploie doucement contre sa poitrine et lui prend un baiser. Comme elle se dégage :*) Ne m'éloigne pas de la douceur que l'on prend à tes lèvres.

CLOTILDE, *se défendant faiblement.*

Non, Giaour... Non...

GIAOUR

Ne te défends pas... Laisse-moi te presser entre mes bras, petite grappe vivante... Laisse-moi épuiser le doux fruit de ton corps...

CLOTILDE

Je ne reviendrai plus ici... Je n'aurai plus confiance en vous.

GIAOUR

Tu reviendras. Tu reviendras chaque nuit de l'été... Et si tu crains d'être suivie, nous laisserons traîner derrière nous une étoffe sur le sable, pour effacer la trace de nos pas.

CLOTILDE

Je crains d'être suivie, mais je vous crains plus que tout le reste, Giaour.

GIAOUR

J'aime que tu me craignes... J'aime que tes yeux mouillés me fixent dans l'angoisse, comme ceux d'un malade qui ne peut pas parler.

CLOTILDE

Partons, Giaour, partons !

GIAOUR, *la caressant.*

Tu es plus souple que la branche qui ploie... Tes épaules sont lisses comme le marbre sur lequel on broie les parfums... Et le parfum chaud qui monte de toi m'incendie !

CLOTILDE

Éloignez-vous, Giaour.

GIAOUR

Je veux baiser tes lèvres. Ta bouche est une fleur où perlent des gouttes de rosée !

CLOTILDE

Laissez-moi ! Laissez-moi !

GIAOUR

Je ne te laisse pas !... Et même si j'ouvrais les bras, mon désir te poursuivrait ! O, jeune fille, les dents de l'amour sont enfoncées dans ton cœur et toujours elles le déchireront !... Ne retiens pas tes larmes. Ne lutte pas contre cette ivresse... Elle est meilleure que le vin du matin et que la liqueur d'or !

CLOTILDE, *cherchant à se dégager.*

J'ai peur !... Lâchez-moi !

GIAOUR

Ne cherche pas à fuir !... Ne te replie pas comme une couleuvre entre les herbes !

CLOTILDE, *tressaillant.*

Giaour... Il me semble que j'entends des pas sur le chemin.

GIAOUR

Quelque chacal en maraude. Laisse...

CLOTILDE

Écoute, Giaour ! Écoute ! *(Silence. On entend des pas hésitants qui s'approchent. Elle se lève.)* J'en étais sûre ! Il y a quelqu'un sur le chemin !

GIAOUR

A cette heure... Qui peut...

CLOTILDE

Va voir... Je resterai cachée dans la haie...

(Giaour se glisse souplement, silencieusement vers le fond, regarde et revient à Clotilde qui s'est dissimulée à droite, parmi les verdures.)

GIAOUR, *bas.*

C'est un Européen... On dirait qu'il est ivre...

(Tous deux attendent, cachés dans la haie. Les pas se rapprochent. On distingue sur le chemin le costume blanc d'un Européen. L'homme marche lourdement, en titubant. Il hésite près de la porte du jardin, puis la pousse et entre. On reconnaît Laurency, nu-tête et dans un état de prostration qui lui donne parfois l'apparence de l'ivresse.)

CLOTILDE, *bas.*

C'est mon père !

(Il s'avance pesamment et se laisse tomber à genoux sur le tapis. Il soupire profondément, la tête penchée. D'un geste imprécis, il fouille dans une poche et en tire une photographie qu'il contemple avec un mélange de passion et d'horreur. Il y applique ses lèvres dans un baiser convulsif. Aussitôt après, envahi par la honte, il la jette sur le sol où il s'écroule dans une demi-inconscience. Il revient peu à peu à lui, ramasse la photographie du mouvement rapide d'un coupable qui craint d'être surpris, se relève, traverse le jardin en chancelant misérablement, sort et disparaît à gauche.)

CLOTILDE, *se détachant de la haie.*

Quelle peur, Giaour ! Quelle peur j'ai eue !

GIAOUR

Que venait-il faire ici ? Est-ce qu'il a bu ?

CLOTILDE

Non... C'est son mal... Aïescha m'a expliqué... Partons, Giaour !

GIAOUR, *lui prenant les mains.*

Pas encore.

CLOTILDE

Si... Je veux rentrer à la maison... Il peut avoir

besoin de soins... Je ne l'ai jamais vu comme ce soir.

GIAOUR, *la laissant aller.*

Je ne suis déjà plus dans ta pensée.

CLOTILDE

Je suis inquiète... J'aime mon père... J'ai pitié de lui...

GIAOUR, *après une hésitation.*

Écoute-moi, jeune fille... Je ne connais pas cette pitié dont tu parles. Mais je ne veux pas qu'un être cher à ton cœur soit lésé par ma faute... ou par celle de l'Agha.

CLOTILDE

Lésé ?

GIAOUR

Retiens bien ce que je vais te dire : si tu veux lui éviter de grands malheurs, dissuade-le d'envoyer à Alger ses représentants.

CLOTILDE

Quels malheurs, Giaour ?

GIAOUR

Je ne puis t'en révéler davantage. Qu'il renonce à son projet. Ne dis pas que l'avertissement vient de moi : il n'en tiendrait pas compte. Et pas un mot devant Aïescha !

CLOTILDE

Je suivrai vos conseils. J'ai confiance en vous... Je vous remercie.

GIAOUR

Tu viendras, demain soir ?

CLOTILDE, *craintivement.*

Il ne faut pas, Giaour.

GIAOUR, *la prenant dans ses bras.*

Pourquoi ?

CLOTILDE

Je ne devrais pas vous revoir : je suis trop bien avec vous.

GIAOUR

Je t'aime.

CLOTILDE

Je t'aime aussi.

GIAOUR

Reviens. Que crains-tu ? Qui peut nous découvrir ? Nous serons deux secrets enfouis dans la poitrine des ténèbres...

(Un silence.)

CLOTILDE

Comme l'air est brûlant, tout à coup ! ... Sentez-vous ? ... On dirait du feu !

GIAOUR

Oui... C'est une bouffée de sirocco...

CLOTILDE

Il y a comme une taie blanche sur la lune... *(On entend au loin des grenouilles coasser furieusement, toutes ensemble.)* Entendez-vous les grenouilles, dans l'*oued* ? Qu'est-ce qu'elles ont ?

GIAOUR

C'est l'eau... c'est l'eau qui est trop chaude.

CLOTILDE

On dirait qu'elles aboient. *(Elle écoute.)* Allons-nous-en. J'étouffe ici.

GIAOUR

On étouffera partout, cette nuit.

(Ils se dirigent vers le fond.)

CLOTILDE, *revenant.*

Et ma tortue que j'oubliais !

(Elle prend la tortue sur le tapis. Ils sortent du jardin.)

RIDEAU

ONZIÈME TABLEAU

Une rue de la ville, la nuit. A gauche, l'entrée d'un café maure. Un gamin joue aux osselets, à plat-ventre dans la poussière. A droite, deux prostituées arabes sont assises devant leur porte, immobiles, indifférentes. On entend la musique étouffée d'un mauvais lieu voisin.

Des Arabes passent. La gamine du deuxième tableau passe vivement, en se retournant plusieurs fois, avec inquiétude et coquetterie.

Derrière elle, entrent le Receveur et un jeune Arabe ; quinze ans, l'air vicieux.

LE RECEVEUR

Tu te moques de moi, petite canaille.

LE JEUNE ARABE

Mash' Allah! Je ti dis que c'est ma sœur !

LE RECEVEUR

Allons donc !... Je vous ai vus l'autre soir ensemble, sous un figuier !

LE JEUNE ARABE

Ça, c'est vrai. Mais je ti jure sur le Koran que c'est ma sœur ! Ti veux pas que je ti prête ma

sœur pour vingt sous !... Si c'était ma khousine, je ti la donnerais tout de souite !... Des khousines, j'en ai beseff !... Mais di sœurs, j'en ai qu'une. C'est dix francs !

LE RECEVEUR, *haussant les épaules.*

Macache !

LE JEUNE ARABE

Eh ben, houit francs !

LE RECEVEUR

Je t'ai dit : *macache !*

LE JEUNE ARABE

Six francs, là ! Six francs et ti payeras le *caoua !*

LE RECEVEUR, *le renvoyant.*

Balek !

(Le jeune Arabe sort derrière la fillette. Le receveur qui a rebroussé chemin, se trouve face à face avec le Vérificateur.)

LE VÉRIFICATEUR

Bonsoir. Qu'est-ce que vous faites là ?

LE RECEVEUR, *gêné.*

Mais rien... Je...

LE VÉRIFICATEUR

Allons, venez prendre un café.

LE RECEVEUR

Volontiers.

(Ils prennent place à gauche, sur deux tabourets.)

LE VÉRIFICATEUR, *au gamin, le touchant du pied.*

Deux *caoua. Fissa !*

(Le gamin disparaît à gauche. Le Receveur fouille dans sa poche et avale une pilule.)

LE VÉRIFICATEUR

Qu'est-ce que vous croquez ?

LE RECEVEUR

Quinine, toujours.

LE VÉRIFICATEUR

Pas mauvais... Mais vous guéririez plus vite en menant une autre vie.

LE RECEVEUR *soupire, puis, après un temps.*

Il faut que vous me prêtiez encore dix francs... Je touche mon mois dans une semaine. Je vous rembourserai le tout ensemble.

LE VÉRIFICATEUR, *avec bonté.*

Mon ami, dans votre intérêt, je refuse.

LE RECEVEUR

Je ne sais pas ce que je vais faire.

LE VÉRIFICATEUR

Vous allez rester chez vous le soir, au lieu de courir la ville... en trop jeune compagnie. Il n'y a donc pas moyen de mâter ce vice-là ?

LE RECEVEUR, *accablé.*

Je ne sais pas si c'est un vice... C'est plutôt une espèce de besoin cérébral.

(Le gamin leur apporte du café et s'allonge de nouveau sur le sol).

LE VÉRIFICATEUR

Ce n'est pas par pudibonderie que je vous fais de la morale. Je vis depuis vingt ans avec les Bicots : je suis blasé, vous comprenez. Je sais très bien que n'importe quel Arabe peut épouser légitimement, moyennant quelques louis, des fillettes qui n'ont pas dix ans... Seulement, je m'inquiète de vous voir imiter ces mœurs.

LE RECEVEUR

Il me semble que si je pouvais peindre ces petits démons arabes, cela me suffirait... Mais je ne peux pas !... Alors, je les poursuis toute la nuit. Il y en a une surtout, une petite poupée sombre drapée dans une robe orange et qui sourit diaboliquement sous son fard... Je deviens fou, quand je la vois !

LE VÉRIFICATEUR

Fou ? Vous passeriez pour l'être, aux yeux de bien des gens. Demander le bonheur à des amoureuses de neuf ans !

LE RECEVEUR

Oui. Ce sont des jouets décevants. C'est l'imagination qui les désire et les regrette.

LE VÉRIFICATEUR

Pour moi, vous n'êtes qu'un malheureux dans le genre du Percepteur.

LE RECEVEUR

Comment cela ?

LE VÉRIFICATEUR

Sa passion, à lui, c'est la connaissance des horizons... Vous avez vu avec quelle inquiétude il les pourchasse... Il aura beau s'agiter dans le désert d'un bout de l'année à l'autre, il ne trouvera jamais que des pierres et du sable... Et vous, vous n'obtiendrez jamais de vos marionnettes que des sourires énigmatiques, des baisers maladroits, des étreintes incomplètes...

LE RECEVEUR

Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé. En France, j'avais une maîtresse... J'étais heureux... Je vivais tranquille.

LE VÉRIFICATEUR

Pourquoi vous êtes-vous expatrié ?

LE RECEVEUR

Je n'en sais trop rien... Je crois que c'est l'inconnu qui m'a tenté.

LE VÉRIFICATEUR

Oui... cette terre nous appelle de loin... Le sud, c'est le pays des désirs inapaisables. Pas un, ici, qui, sous des formes différentes, ne soit victime de

cette nostalgie. Pourquoi croyez-vous que Laurency soit resté quinze ans avec une Aïescha ?

LE RECEVEUR

Parce qu'il n'a pas pu s'en débarrasser.

LE VÉRIFICATEUR

Non. Parce qu'il y a, dans l'âme de cette femme, des régions qui lui seront toujours fermées... Il ne la comprendra jamais tout à fait. Voilà le secret de son attachement... Et je soupçonne en lui bien d'autres secrets du même ordre.

LE RECEVEUR

Lesquels ?

LE VÉRIFICATEUR, *évasivement.*

Oh, ce ne sont que des suppositions. Mais regardez Aïescha. Ne voyez-vous pas que son existence même, comme celle de toutes les métisses, est due à l'étrange passion dont nous parlons ?

LE RECEVEUR

Son existence, dites-vous ?

LE VÉRIFICATEUR

Sa mère était une danseuse arabe, et son père un Espagnol, un noble, paraît-il. Pourquoi aurait-il aimé cette femme, sinon pour les distances infranchissables qui la séparaient de lui ? Je sais bien, moi, que je ne comprendrai jamais un Bicot... et je ne peux pas m'empêcher de les observer avec une espèce d'amour inquiet et déçu.

LE RECEVEUR

Eux, du moins, n'essayent pas de nous comprendre ! Ils sont à leur place. Ils ne se tourmentent pas.

LE VÉRIFICATEUR

Croyez-vous ? Derrière leur fausse indifférence, ils nous étudient, nous imitent et nous envient maladivement. L'Agha, chez lui, amasse des choses d'Europe, chromos, phonographes, bronzes d'art ; toute une camelote disparate. Bien plus, malgré sa haine pour Laurency, il voudrait que son fils épousât Clotilde.

LE RECEVEUR

Je sais.

LE VÉRIFICATEUR

Quant à elle, il m'a suffi de la rencontrer au bras de Giaour pour deviner qu'entre ces deux-là aussi, le mystère a tissé sa trame.

LE RECEVEUR, *avec angoisse.*

Qu'y a-t-il, derrière tout cela ? Pourquoi l'homme ne peut-il pas demander le bonheur aux êtres qui lui ressemblent, aux pays faits pour lui ?

LE VÉRIFICATEUR

Il faut croire que ces désordres sont nécessaires.

LE RECEVEUR

A quoi peut-il servir que nous soyons là, à désirer, à imaginer, à souffrir, sans même comprendre pourquoi ?

LE VÉRIFICATEUR

Vous ne savez pas où va l'humanité, par quelles étranges fusions il faut qu'elle se rajeunisse. Nous sommes peut-être, dans le tourment de nos chimères, les plus indispensables instruments de la race future.

LE RECEVEUR, *se levant et prenant de la quinine.*

Ah, je m'en moque un peu, de la race future !

LE VÉRIFICATEUR, *se levant.*

Oh, elle ne sera ni plus heureuse, ni plus définitive que celle-ci... *(Fouillant dans sa poche.)* Allons, prenez tout de même vos dix francs !

LE RECEVEUR, *prenant la pièce qu'on lui tend.*

Si vous saviez comme je me dégoûte !

LE VÉRIFICATEUR, *sortant.*

Il ne faut pas, mon ami... Moi qui ai la prétention de vous comprendre, je vous considère comme un idéaliste : oui, un idéaliste sans le savoir. Seulement, j'aimerais mieux que vous ne fussiez qu'un débauché : vous seriez moins malheureux.

(La gamine et le jeune Arabe repassent. Le Receveur les suit.)

RIDEAU

DOUZIÈME TABLEAU

La chambre du Vérificateur, la nuit.

LE VÉRIFICATEUR *est assis à sa table, sous une carte d'Afrique. Il lit le journal* la Volonté, *les mains appuyées à ses tempes, concentrant sa pensée avec effort. Il lit à voix haute, martelant les syllabes :*

« Restreindre ses désirs. Premier exercice de
« l'entraînement pour l'éducation de la volonté.
« Ne désirer que des objets concrets, tangibles, et
« qu'on pourra, tôt ou tard, posséder. Écarter soi-
« gneusement les désirs irréalisables. »

(Il se lève, va à la fenêtre et aspire longuement. A lui-même.)

L'eau froide, par exemple... La fraîcheur... l'air de la mer...

(Il reprend sa lecture.)

« Éviter de regretter les biens qu'on a possédés
« et qu'on ne possède plus. Éviter de comparer ce
« qu'on possède avec ce qu'on possédait. Cette ha-
« bitude use dangereusement la force morale... »

(On frappe.)

Entrez !

(Laurency paraît. Il reste sur le seuil.)

LE VÉRIFICATEUR, *se levant.*

C'est vous, mon ami?

LAURENCY, *balbutiant.*

Je... je vous dérange, n'est-ce pas... A cette heure...

LE VÉRIFICATEUR

Mais non... Entrez. Asseyez-vous.

LAURENCY, *entrant.*

Il faut que je parle à quelqu'un... Oh, ça ne changera rien à ce qui est... Mais je suis dans un de ces moments où le pire mécréant va trouver un prêtre et se confesse... uniquement pour ne plus être seul à savoir ce qu'il sait...

LE VÉRIFICATEUR, *la main sur son épaule.*

Vous me faites de la peine, mon vieux... Qu'y a-t-il donc ?

LAURENCY, *s'asseyant.*

Je ne vais peut-être pas... pouvoir vous le dire... Enfin, vous m'aiderez... Vous devinerez...

(Il sort de sa poche une photographie qu'il tend au Vérificateur.)

LE VÉRIFICATEUR, *examinant la photographie.*

C'est votre fille ?

LAURENCY, *bas.*

C'est sa mère.

LE VÉRIFICATEUR

Curieux, cette ressemblance !

LAURENCY, *avec un vague soulagement.*

Vous aussi, n'est-ce pas, ça vous frappe ?

LE VÉRIFICATEUR

Évidemment.

LAURENCY, *reprenant la photographie.*

Qu'est-ce que vous éprouveriez, sachant qu'un être est mort, si tout à coup vous le voyiez apparaître ?... Pas un revenant, non... Mais l'être lui-même, vivant, parlant et riant ?

LE VÉRIFICATEUR

Il me semble que j'aurais peur.

LAURENCY

Oui... C'est cela... Quand j'ai été si malade, en Asie Mineure... mon chien hurlait pendant qu'on m'emportait... Il me croyait mort... Et à mon retour, cette bête n'osait pas me reconnaître... Elle filait, mon cher... Elle tremblait d'épouvante... Eh bien, quand j'ai vu Clotilde pour la première fois... j'ai ressenti ce qu'avait ressenti mon chien.

LE VÉRIFICATEUR

Mais depuis un mois... cette impression pénible a dû se dissiper ?

LAURENCY

Pénible ?... Était-elle vraiment pénible ? Voilà... Vous croyez, n'est-ce pas, que ma femme ne m'a pas été chère ?

LE VÉRIFICATEUR

Je ne sais. Vous m'avez rarement parlé d'elle.

LAURENCY

Il est un peu difficile d'afficher ses sentiments pour un être qui vous a trahi... Sachez pourtant ceci, que je n'ai jamais dit à personne : elle a été le seul amour de ma vie... Je n'ai quitté la France que pour l'oublier... Et je n'ai pas pu... Aïescha, mes autres folies... Ah, les pauvres folies ! Combien raisonnables ! Combien calculées ! Et combien inutiles !... Ce n'est pas l'Afrique qui m'a démoli, c'est cette femme... Quand j'ai appris sa mort... j'ai senti que quelque chose devenait malade dans ma poitrine... tombait, se détruisait... Oui, il y a des passions pires que la lèpre... C'était une créature futile et cruelle. Je l'aimais peut-être à cause du mal qu'elle me faisait. Quand elle me tourmentait, je ne la regardais pas... Je pensais seulement à un détail d'elle-même... à sa main d'enfant, presque toujours molle de fièvre, et dont la paume n'était pas plus grande qu'un coquillage... ou bien, à sa petite oreille, plus rose que le reste de son visage, et invisible derrière un rideau de cheveux blonds... Je songeais à ça, et je souffrais moins... J'étais comme anesthésié.

LE VÉRIFICATEUR

Pourquoi vous êtes-vous séparé d'elle ?

LAURENCY

Elle m'avait obligé à quitter la maison, parce qu'elle y faisait venir son amant... Ah, j'ai cru connaître par elle l'extrême de la misère et du désir inapaisable... Je me trompais cependant... car de-

puis quinze jours... je souffre encore plus durement !... Comprenez-moi maintenant, si vous l'osez !

(Un long silence.)

LE VÉRIFICATEUR, *penché au-dessus de lui.*

J'ai compris depuis longtemps.

LAURENCY

Au début, je ne me méfiais pas... Quand je retrouvais en elle une attitude, une inflexion de sa mère, j'étais content... Elle ne me quittait pas... Nous étions gais... heureux... Mais, le jour où l'Agha me l'a demandée en mariage pour son fils, j'ai ressenti un tel bouillonnement, une indignation si excessive, que ça m'a paru suspect... Depuis que je sais, je n'ose plus dire un mot, faire un geste. Je me sauve quand elle arrive... Je me cache derrière le cimetière... là où les Bicots jettent leurs ordures... C'est ma place... Il me semble qu'il y a aussi un charnier dans ma pensée... un tas d'immondices, d'où monte la même puanteur. *(Avec désespoir.)* Dites ! est-ce qu'après vingt ans d'Afrique, on n'a pas le droit de devenir une carcasse indifférente ?... Un bonhomme de chair recuit sous le soleil ?... Non, non, on m'a rendu mon âme... et voilà ce qu'il y a dedans !

LE VÉRIFICATEUR, *avec douceur.*

La nature ne se soucie ni du bien ni du mal que l'homme s'est donné. Elle ne connaît que des attractions et des répulsions.

LAURENCY, *relevant la tête.*

Comprenez-moi; il y a un degré d'ignominie que je suis sûr de ne pas atteindre... Je suis à l'abri de certaines surprises... C'est mon âme seule qui est ivre... Mais c'est bien plus douloureux... Ce sont les mêmes tourments que du temps de ma femme... C'est le même poison... La même grande soif.

LE VÉRIFICATEUR

Une soif que rien ne peut étancher.

LAURENCY

Il y a des moments où je voudrais être une brute.

LE VÉRIFICATEUR

Vous ne seriez jamais qu'une brute imparfaite. Les corps ne peuvent pas être mieux saturés que les âmes. Le feu lui-même ne s'assouvit pas sur l'objet qu'il convoite. Il le brûle et s'éteint.

LAURENCY

Alors, pourquoi le désir ?

LE VÉRIFICATEUR

Il n'y a pas de raison : c'est la loi.

(Grand geste découragé de Laurency. Un silence.)

LAURENCY

Hier, à midi, je marchais dans la chebka... Et ce grand vide altéré, lumineux, était aussi en moi... Je rêvais d'une cave glacée... M'y plonger! N'en

plus sortir !... Je suis passé près d'un puits... Je me suis penché... L'eau est à quarante mètres, en ce moment... Il faisait presque noir, presque frais... Eh bien, un homme un peu courageux aurait tout de même trouvé là-dedans, sinon l'explication de ses tourments, du moins leur fin... Une fin honorable...

LE VÉRIFICATEUR

Une fin, peut-être pas.

LAURENCY, *avec un sourire.*

Ah, non ! Ça ne peut pas continuer de l'autre côté... Vous ne le croyez pas, hein ?

LE VÉRIFICATEUR, *ouvrant les bras.*

Je ne crois rien, mon pauvre vieux, parce que je ne sais rien... Personne ne sait rien...

LAURENCY, *sourdement.*

Alors, comment faites-vous pour vivre ?

LE VÉRIFICATEUR

Je lutte... Je n'ai ni beaucoup de difficulté, ni beaucoup de mérite, parce que mes tentations, à moi, ne sont pas très fortes...

LAURENCY

Enfin, comment luttez-vous ?

LE VÉRIFICATEUR

Oh, d'une façon mécanique... guère intelligente... Quand vous êtes entré, j'apprenais par cœur des

formules... des axiomes... Vous trouveriez cela ridicule.

LAURENCY

Montrez... Montrez tout de même.

LE VÉRIFICATEUR

Eh bien, voici. C'est dans ce journal dont je vous parle toujours *(Lisant)*. « Restreindre ses désirs.
« Premier exercice de l'entraînement pour l'éduca-
« tion de la volonté... Éviter de regretter les biens
« qu'on a possédés et qu'on ne possède plus. »

(Laurency écoute religieusement.)

RIDEAU

TREIZIÈME TABLEAU

Le patio, un soir étouffant de simoun. Des rafales soufflent par intermittence à travers la nuit. Au dehors, le sable et la poussière mènent leur sarabande. Une musique de danse arabe fait rage dans la ville : chocs sourds du tambour et fioritures stridentes de la flûte.

Au lever du rideau, Ali entre de gauche, portant un photophore allumé et précédant Laurency.

Rafales.

ALI, *à pleine voix.*

Sidi... Li vent, li trop fort. Souffler ta chandelle !

LAURENCY, *s'épongeant.*

Tant pis, on étouffe dans la maison.

ALI, *très gai.*

Ah ! Bon simoun, ce soir ! Boune chaleur !... Boune poussière !...

LAURENCY

Tu attacheras soigneusement les volets.

ALI

Bon.

LAURENCY

Et tu fermeras toutes les fenêtres. Autrement, nous mangerons du sable pendant deux jours.

ALI

Bon.

VOIX DE CLOTILDE, *à droite.*

Père... Es-tu là ?

ALI, *répondant.*

Ton père...

LAURENCY, *l'interrompant.*

Tais-toi.

ALI, *surpris.*

Tu réponds pas... à Kalothilde ?

LAURENCY, *nerveux.*

Écoute donc, quand je te donne des ordres !

ALI, *riant.*

Simoun, mauvais pour li Francess... et pour lis Arab' itou. Parce que, quand li Francess fâchés... lis Arab' y-z-écopent... Et à la fin, c'y li bourricots dis Arab' qu'y-z-écopent ! Ha, Ha, Ha !

LAURENCY

Tu as fini ?... Tu regarderas s'il n'y a pas de scorpions dans la maison... Tu sais qu'ils entrent, par ces chaleurs. Tu chercheras sous les nattes, sous les lits, partout. As-tu compris ?

ALI, *dans une explosion de gaîté.*

Je comprends que j'ai compris !... Li scorpions, j'en ai déjà trouvé deux dans ma kisine... Y grimpent dans les tiyaux, ces salauds-là ! Ha, Ha, Ha !

LAURENCY, *les mains sur les oreilles.*

Si tu ne veux pas beugler moins fort, tu ficheras le camp d'ici !

ALI, *s'efforçant de parler bas.*

C'y ma voix, Sidi. Bonne voix pour commander la manœuvre !

LAURENCY

Pas pour l'exécuter ! Tu es assourdissant !

ALI, *même jeu, désignant la ville.*

Eh, c'y pas moi. C'y la mousik !

LAURENCY

Est-ce que ce vacarme va durer toute la nuit ?

ALI

Grande fête, ce soir ! Y a un ditachement di Joyeux qu'est arrivé di Ouargla... Et y a deux nouvelles danseuses qu'est arrivé di Djelfa. *(A pleine voix.)* C'est di belles femmes, ti sais !... Ti veux pas me donner trois francs, qui je m'en paye une ?

LAURENCY, *le renvoyant.*

Balek !...

(Ali se poste près de l'entrée, écoutant la

musique. On entend, à gauche, hurlée par les voix avinées des Joyeux, une chanson :

J'avais juré de vivre sans maîtresse !
Jugez comme on peut se monter le coup :
Hier, je rencontre une vieille négresse
Qui se grattait un bouton sur le cou...

Un Joyeux, paraît à gauche, épuisé et titubant.)

1er JOYEUX

Hé, les mectons ! En v'là une, de porte !... Amenez vos cerises, quoi ?... Va-t-on voir des poules, oui ou non ?

2e JOYEUX, *paraissant.*

Quant' j'ai quat' jours de chameau dans les miches, moi, les poules, je les laisse tomber.

3e JOYEUX, *entrant, au 1er*

Eh ben, de quoi ? Tu nous as encore versés dans un cimetière !... T'as beau faire le mariolle, avec ta gueule en coin de rue, t'es pas foutu de dégotter les gonzesses !

1er JOYEUX

Hé, ferme ton égout. V'là une porte !

3e JOYEUX

Je te dis que c'en est une de cimetière !

1er JOYEUX

Attends voir. *(Avisant Ali.)* Dis donc, grain de beauté, les poules, ouq' c'est qu'elles perchent ?

ALI

Li poules ?

1er JOYEUX

Les gonzesses, quoi ? Zizi panpan ?

ALI, *riant et désignant la droite.*

Y Allah ! Par ici !

1er JOYEUX, *au 3e*

Eh ben ? C'en est-y une de cimetière, à ce coup-ci ?

3e JOYEUX

Charrie pas, quoi !

1er JOYEUX, *au 2e*

Allons, le cossard !

2e JOYEUX, *se remettant péniblement en marche.*

Je te dis que je les laisse tomber !

3e JOYEUX

Fissa ! Fissa !

(Ils disparaissent à droite, chantant :

J'avais juré de vivre sans maîtresse... etc.

Ali sort en riant. Rafales. La musique cesse.)

CLOTILDE, *paraissant à droite, en peignoir.*

Ah, tu es ici, père ?... *(Désignant Ali.)* Qu'est-qu'il a ?

LAURENCY, *haussant les épaules.*

Il est toqué. Le simoun, probablement.

CLOTILDE

J'ai la gorge en feu. Je ne peux pas tenir dans ma chambre.

LAURENCY

Oui, la nuit sera très pénible : il faut bouger le moins possible.

CLOTILDE

As-tu vu le ciel, après le dîner ?... Je suis montée sur la terrasse... C'était effrayant. Des nuées jaunes galopant à ras de terre... Et le soleil ! On aurait dit une poche de sang... Le vent était déjà si furieux que les tentes des nomades volaient en pièces... Y-a-t-il du danger ?...

LAURENCY

Non ; nos murs sont solides... Nous sommes comme les Thalmoudites.

CLOTILDE

Les Thalmoudites ?

LAURENCY

C'est une tribu légendaire. Il est écrit d'eux qu'ils vivaient « dans le roc, à l'abri des tempêtes, livrés à leurs passions ».

(Rafales.)

CLOTILDE

Père, Aïescha prétend que tu laisses partir tes représentants ce soir : est-ce vrai ?

LAURENCY

Oui... Je ne peux pas faire autrement. L'échéance

expire dans sept jours. C'est le temps qu'il leur faut pour gagner la côte.

CLOTILDE

Tu as donc oublié ce que je t'ai dit ?

LAURENCY

Des appréhensions ne sont pas des raisons.

CLOTILDE

Puisqu'on affirme que la route n'est pas sûre.

LAURENCY

Qui ?

CLOTILDE

Des Arabes... des commerçants... l'homme qui m'a vendu mes bracelets, entre autres.

LAURENCY

Ah bien, si tu écoutes les clabaudages des Bicots !

CLOTILDE

Pourtant...

LAURENCY

N'insiste pas. Il n'y a rien à faire. Tiens, les voici qui viennent prendre mes ordres.

(Entrent deux Mozabites accoutrés pour le voyage. Ils sont lourds, trapus ; des faces d'une grande honnêteté ; des yeux bleus paisibles et timorés. Ils portent des sacoches ; revolvers et poignards à la ceinture. Ils saluent sur le seuil.)

LAURENCY

Entrez, mes amis. Eh bien, mon caissier vous a remis la somme ?

1er MOZABITE

Oui, Sidi. Quatre-vingt mille en billets et quarante-cinq mille en pièces d'or. Les sacs sont dans ma cave.

LAURENCY

Vous ne les porterez qu'au dernier moment dans la voiture. Si l'on vous interroge en route, ce sont des produits du M'Zab que je vous ai chargés de présenter à une maison de Boghari.

2e MOZABITE

Bien, Sidi.

LAURENCY

Vous m'enverrez un télégramme dès que la somme sera versée.

1er MOZABITE, *soupirant.*

Inch'Allah !

(Un silence. Ils se regardent, n'osant parler. Rafales.)

LAURENCY

Qu'est-ce qu'il y a ?

1er MOZABITE

Sidi... Sais-tu que le sable a monté de trois mètres dans l'oasis ?

2e MOZABITE

Tu connais la parole du Koran ? « Leurs jardins

submergés et détruits ne produiront plus que des fruits amers et des arbres épineux. » Elle est en train de s'accomplir.

LAURENCY

C'est-à-dire que vous voudriez rester en ville, à contempler les nouvelles danseuses qui arrivent de Djelfa ?

2e MOZABITE

Oh, nous ne songeons pas au plaisir, Sidi. Mais la nuit est si noire qu'un Djinn s'y perdrait !

1er MOZABITE

Il y a des tourbillons de sable ! L'ange de la mort apparaîtrait, que nous ne le verrions pas !

2e MOZABITE

La voix même d'Allah, nous ne l'entendrions pas !

CLOTILDE

Père, je t'assure que tu devrais remettre leur départ !

LAURENCY

Ne t'en mêle pas, je te prie.

1er MOZABITE, *encouragé par l'intervention de Clotilde.*

Ta fille parle raison, Sidi.

LAURENCY, *se levant et marchant de long en large.*

En un mot, vous avez peur ?

2e MOZABITE

Pas pour nous, Sidi.

1er MOZABITE

Nous ne craignons que pour tes biens.

LAURENCY

Enfin, qu'est-ce que vous craignez, armés comme vous l'êtes?... Vous partirez ce soir; avec ou sans courage. J'ai promis que l'argent serait livré avant le 19 ... il doit l'être.

1er MOZABITE

Nous partirons, Sidi.

2e MOZABITE

Nous avons entendu.

LAURENCY

Allons, bon voyage et qu'Allah vous protège.

1er MOZABITE

Qu'il protège tes biens.

2e MOZABITE

Et non tes serviteurs.

(Ils saluent avec résignation et sortent.)

LAURENCY, *à Clotilde.*

Mon enfant, je te prie de ne pas intervenir quand je réprimande mes employés.

CLOTIDE, *très nerveuse.*

Père, si tu voulais m'écouter! Me laisser t'expli-

quer... Il ne faut pas qu'ils partent ce soir... Je suis sûre qu'ils seront attaqués !

LAURENCY

Tu ne supposes tout de même pas que je vais déshonorer ma signature parce que le simoun t'a donné sur les nerfs ?

CLOTILDE

Mais père...

LAURENCY

Ah non, assez ! *(Gagné lui-même par l'énervement.)* D'abord je ne sais pas comment tu oses te montrer à des Arabes dans ce costume : il est inconvenant !

CLOTILDE

J'étouffe, je suis malade.

LAURENCY

Moi aussi. Mais je me tiens correctement. Pour ces gens-là, une femme qui découvre ses épaules ne peut être qu'une prostituée...

CLOTILDE

Père...

LAURENCY, *appuyant.*

Une prostituée ! ... D'ailleurs, leurs prostituées elles-mêmes sont habillées plus chastement que toi !...

CLOTILDE

Comme tu me parles !

LAURENCY, *l'observant avec une acuité involontaire.*

C'est un fait... Elles sont assises sur le pas de leurs portes en robes montantes !... L'idée ne leur viendrait jamais de se dénuder le cou ... comme toi... ni de faire deviner leurs bras... la ligne, la forme de leurs bras... sous une mousseline... comme toi... ni surtout de laisser voir la naissance de leurs seins... comme toi... Car enfin, je t'observais tout à l'heure... quand tu respires... quand tu respires... *(Il se passe la main sur les yeux.)*

CLOTILDE, *inquiète, s'approchant.*

Qu'est-ce que tu as ?

LAURENCY

Laisse-moi ! *(Il se lève.)* Je te prie, à l'avenir, de ne plus paraître devant des étrangers dans une pareille tenue... ni même devant ton père, tu entends ? ni même devant ton père !

(Il sort à gauche. Rafales.)

AÏESCHA, *entrant de droite.*

Qu'est-ce qu'il y a, petite fille ? Il est en colère ?

CLOTILDE

Il me grondait au sujet de mon peignoir... Il s'est emporté... Je ne l'ai jamais vu comme ce soir.

AÏESCHA

C'est ce vent brûlant qui l'énerve. Ne vous inquiétez pas... Allez vous réconcilier avec lui.

CLOTILDE, *craintivement.*

Non. Non.

AÏESCHA, *souriant.*

Est-ce qu'il vous fait peur ?

CLOTIDE, *bas.*

Presque. Il me regardait d'une manière si étrange... Aïescha, vous ne craignez pas pour sa raison ?

AÏESCHA

Non. Il ira mieux quand le simoun sera passé.

CLOTILDE

Que peut-on faire pour le calmer ?

AÏESCHA

Hombre! Il n'y a rien à faire. Pourquoi l'homme ne serait-il pas fou, quand les bêtes, les plantes et les choses sont folles ? Folles ! Folles ! *(Elle se jette brutalement sur la chaise longue.) Ay! Ay!* La nature a le délire et on ne peut pas la calmer, n'est-ce pas ? *(Se relevant.)* Ah, dites-moi, *chica*, où avez-vous trouvé cette jolie tortue que j'ai vue dans votre chambre ?

CLOTILDE, *gênée.*

Dans l'oasis, dans notre jardin.

AÏESCHA

Tiens, quand cela ?

CLOTILDE

Mais... Avant-hier.

AÏESCHA

Le soir ?

CLOTILDE, *vivement.*

Non... L'après-midi.

AÏESCHA

C'est singulier.

CLOTILDE

Pourquoi donc ?

AÏESCHA, *l'observant.*

Parce que, dans la soirée, j'en ai vu une, exactement pareille, au même endroit.

CLOTILDE

C'est possible.

AÏESCHA

Vous savez qu'elle mourra, si vous ne la mettez pas dans l'eau.

(Une rafale plus violente secoue la maison.)

CLOTILDE

Mon Dieu ! Quand cela finira-t-il ?

LAURENCY, *entrant de gauche, un éventail à la main.*

Près de quarante-cinq dans les chambres... c'est intenable.

AÏESCHA

On ne peut pas dormir sur la terrasse : le sable y pleut comme la grêle ; on serait enseveli.

LAURENCY

Je sais, je vais m'étendre ici.

CLOTILDE

Bonsoir, père.

LAURENCY, *l'écartant du geste.*

Bonsoir... Laissez-moi... Je n'en peux plus.

AÏESCHA

Venez, *chica*, vos cheveux sont déjà tout poudrés de sable.

(Elles sortent à droite. Laurency s'étend sur la chaise longue et s'évente. La musique reprend. Les Joyeux reparaissent. Ils sortent de la ville, hurlant et entraînant avec eux des femmes et des musiciens. Le négro les suit. Il veut leur enlever une des prostituées. Mais un des Joyeux le pousse brutalement. Il vient tomber en scène, pendant que la fille crie : « Cache ta gueule ! » Il se met à glapir une espèce de complainte improvisée qu'il accompagne d'un accord cinglant de son violon.)

LE NÉGRO, *chantant.*

Y'Allah !
Sidi commerçant,
Très riche, très grand, tout blanc,
Y'Allah !
Donner sou pauv' négro,
Tout noir, tout petit, pas beau !
Y'Allah !
Bon Sidi Laurency,
Li s'paye di tas d'femmes avec ses sourdi !

Y'Allah !
Mais quand pauv' négro va chez elles,
Li garc' répond : « cache ta gueulh' ! »
Y'Allah !
Pauv' négro toujou amoureux !
Pauv' négro toujou malheureux !
Donne sourdi pauv'négro !

LAURENCY, *le chassant.*

Balek !

(Le négro se contorsionne sauvagement avec des gestes d'imprécation. Il sort à reculons. Il semble, de ses poings levés, vouloir déchaîner en Laurency la fureur des éléments.

Laurency se retourne en gémissant sur la chaise longue.

Une rafale terrible éteint le photophore; obscurité complète. Clotilde entre de droite.)

LAURENCY, *d'une voix rauque.*

Qui est là ?

CLOTILDE

Moi... C'est épouvantable, dans cette chambre !...

LAURENCY, *se levant.*

Viens... *(Il la cherche à tâtons.)* Où es-tu ? Je ne te vois pas.

CLOTILDE

Me voici.

LAURENCY

Prends la chaise longue.

CLOTILDE

Non...

LAURENCY, *allant à elle.*

Étends-toi là... *(D'une voix saccadée, inconsciente.)* Je suis content que tu sois venue. J'ai à te parler, ma petite Yvonne... Ça ne peut pas continuer... Je souffre... J'ai du chagrin... et toi, tu m'évites ! tu me repousses ! *(Il la prend dans ses bras.)* Yvonne !

CLOTILDE, *épouvantée, se dérobant.*

Père !

LAURENCY, *d'un accent furieux et désespéré.*

Ah !... Va-t'en !... Mais va-t'en donc !

AÏESCHA *soulève le rideau et paraît, portant une lanterne à verres rouges. Elle se jette sur le sol, secouée par un rire hystérique.*

Hombre ! Il faut que je rie ! Ha, ha, ha ! Pourquoi vous cachez-vous la figure, petite femelle ? Allons, bas les mains et regardez votre *novio !* Ha, Ha, Ha !

CLOTILDE, *en sanglots.*

Taisez-vous !

AÏESCHA

J'aurais donné dix ans de ma vie pour voir ce que j'ai vu. *(A Laurency.)* C'est encore meilleur que de te voir mort ! Ha, Ha, Ha ! Et l'innocente, là, qui a suivi mes conseils ! qui te caressait, t'embrassait ! Ha, Ha, Ha !

CLOTILDE

Monstre ! Qu'est-ce que je vous ai fait ?

AÏESCHA, *se relevant, dans un paroxysme de passion voisin du délire.*

Dios mio ! Une poupée de trois francs qui m'a volé ma place ! Une tête en cire qui me méprise parce qu'elle est blanche ! *Caramba ! (Elle saisit Clotilde par ses cheveux et la traîne vers la lanterne.)* Je brûlerai tes beaux cheveux ! Et nous rirons, quand tu seras chauve comme une teigneuse ! *(Clotilde se débat et fuit en criant. Aïescha la poursuit.) Ay !* Je me vengerai ! Et pas de toi seulement ! Qui a décidé que je serais belle, jeune, pleine d'ardeur, et que je dessécherais au milieu d'un désert ?... Qui ?... Celui-là, je crache sur lui !... Et si je ne peux pas l'atteindre, je crache sur d'autres ! Je ferai le mal, avant de pourrir ! Je tuerai ! Je détruirai ! *Ay !* Que le sable rouge nous étouffe tous !

(Elle se sauve par le fond. Clotilde, raidie d'horreur, est appuyée au mur, la tête enfouie dans ses mains. Laurency, n'entendant plus Aïescha, lève les yeux et se voit seul avec Clotilde. Une sorte de panique honteuse le saisit. Il se relève et sort par la gauche. Au même instant, Giaour entre du fond.)

GIAOUR, *très agité.*

Jeune fille ! *(Clotilde tressaille et a un mouvement d'effroi.)* Tu es toute tremblante... Qu'y a-t-il ? Sais-tu quelque chose ?

CLOTILDE, *d'une voix faible.*

Laisse-moi. Ne me dis rien. Va-t'en.

GIAOUR

Il faut que tu m'écoutes !

CLOTILDE

Plus tard, je t'en supplie !

GIAOUR

Un grand malheur se prépare, jeune fille, et je ne veux pas que tu puisses m'en accuser. Pourquoi les représentants de ton père sont-ils partis ce soir ? *(Elle se tait.)* N'entends-tu pas ? Réponds !

CLOTILDE

Il ne faut pas me tourmenter.

GIAOUR, *pressant, lui prenant la main.*

Par Allah, tu m'écouteras ! L'Agha va faire assassiner les envoyés de ton père dans un guet-apens ! Une dizaine de nomades sont postés au premier relais, avec l'ordre de tuer les Mozabites et d'emporter l'argent. Comprends-tu ?

CLOTILDE, *lointaine.*

Oui, oui.

GIAOUR

Comme l'Agha se défie de moi, il m'a prévenu trop tard pour rien empêcher. Dans deux heures, le crime sera commis. L'Agha est déjà en fuite. Moi, je prends le désert ce soir. Veux-tu me suivre ?

CLOTILDE

Oui, je pars avec toi.

(Aïescha rôde au dehors. Sa tête apparaît un moment dans l'ouverture de droite. Elle épie la scène sans être vue des jeunes gens, puis disparaît à gauche avant la sortie de Giaour.)

GIAOUR

Je ne te mentirai pas : bientôt, l'or et le sang seront entre nous et les tiens ; tu ne les reverras jamais.

CLOTILDE

Tant mieux !

GIAOUR

Sache que pendant des jours entiers, il faudra se cacher sous les dunes et boire l'eau saumâtre.

CLOTILDE

Tu me dirais que la mort m'attend demain, au lever du jour, je te suivrais quand même.

GIAOUR

Je respecterai le secret d'une âme aussi fière. Mais dois-je comprendre que le désespoir seul te fait quitter cette maison ?

CLOTILDE, *dans ses bras.*

Non. Je t'aime toujours.

GIAOUR, *l'étreignant.*

Viens ! Jene te quitterai pas avant que mon âme ne meure !... Enveloppe-toi d'un burnous et cours

à la porte du Midi. Je t'emporterai, couchée sur ma selle et nous galoperons, nous galoperons sans fin vers le sud !

(Il sort rapidement. Rafales. Clotilde entre vivement dans l'appartement de droite. La scène à peine vide, Aïescha entre de gauche. Elle tient l'éventail-poignard que Giaour lui a donné. Elle l'ouvre, à genoux devant la lanterne, puis va se cacher près de l'entrée du fond. Elle s'étend sur le sol, contre le ballot de marchandises.

Clotilde paraît, un burnous sur le bras. Elle gagne le fond, mais au moment où elle va sortir, le bras d'Aïescha se détend rapidement et le poignard la pique au pied. Elle pousse un cri et s'arrête, interloquée.)

CLOTILDE, *apercevant Aïescha.*

Vous ? Qu'est-ce que ?... *(Voyant le poignard.)* Lâchez cette arme... Donnez-la-moi !

AÏESCHA, *reculant d'un bond et dissimulant l'arme dans sa robe. Elle est accroupie et ramassée pour la fuite. Elle observe Clotilde avec une férocité tranquille. Après un silence.*

Quelle arme, *chica* ? Il n'y a pas d'arme. C'est un scorpion qui a mordu votre petit pied !

CLOTILDE, *gémissant et s'appuyant à la table.*

Oh... Je souffre !... Je souffre !...

AÏESCHA

Pobre ! La morsure est bien douloureuse, je sais !

CLOTILDE

Oh ! Oh ! *(Elle est agitée de convulsions et parle avec une difficulté croissante.)* Oh ! Je vous... Je... Au secours !... Ali !... Je veux... Oh !... De l'eau... J'étouffe... Un peu d'eau... Je... Oh !!...

AÏESCHA

Il ne faut pas appeler, *querida*, il faut courir ! Si tu ne vas pas retrouver ton Giaour, il sera parti. Dépêche-toi. *(Clotilde la fixe avec terreur, et s'effondre devant la table.)* Non... Cette jolie bouche ne parlera plus. Elle ne dira plus de mots d'amour... A présent, c'est Aïescha qui en dira. *(La tête de Clotilde bat le sol. Elle râle. Aïescha lui parle à l'oreille.)* Tu écoutes, petite fille ?... C'est Aïescha qui court à la porte du Midi... C'est Aïescha qu'il emportera, couchée sur son cheval... et s'il ne veut pas d'Aïescha, regarde !... *(Elle prend le poignard et le sort de sa gaine.)* Lui aussi, les présages le menacent... Lui aussi a touché la tortue renversée ! *(Rengainant le poignard.) Adios, querida !* Que Dieu sauve ton âme !

(Elle fait un signe de croix sur Clotilde, se signe elle-même, se glisse rapidement au dehors et disparaît parmi les tourbillons de sable. Clotilde meurt.)

ALI *sort des chambres de droite.*

Ti as crié, maîtresse ? *(Apercevant Clotilde.)* Y' Allah ! Qu'est-ce que ti as ?... Hay !... Du sang sur ton bas ! *(Il retraverse vivement la scène et sort à*

gauche, appelant.) Sidi !... Sidi Laurency ! *(On l'entend crier :)* Viens voir, Sidi !... Viens vite !

LE VÉRIFICATEUR *paraît sur la route. Il entre et appelle en se dirigeant vers la gauche.*

Dites donc, Laurency ! Vous savez ce qui se passe ? L'Agha vient de prendre la fuite... Il est à croire... *(Il se retourne et aperçoit le corps de Clotilde.)* Ho !... Clotilde ! Ma petite Clotilde ! *(Ali et Laurency entrent de gauche.)*

LE VÉRIFICATEUR

Mais qu'est-ce qu'elle a ? Je viens d'entrer... Je me retourne... et je la trouve évanouie.

ALI, *désignant le sang.*

Scorpion !

LE VÉRIFICATEUR

Bon Dieu ! Il faut faire une ligature ! Cautériser la morsure !... Vite ! Faites rougir un couteau !

(Laurency regarde le corps, dans un hébêtement profond.)

ALI *soulève la tête de Clotilde, tâte ses mains, écoute son cœur. Avec épouvante.*

Par Mohammed !... Plus besoin di rien, pauv' maîtresse.

LE VÉRIFICATEUR

Qu'est-ce que tu dis ?

ALI

Respire plus... Cœur bat plus... *(Se relevant.)*

Hay ! Li scorpions tuent pas si vite ! Pauv' maîtresse poisonnée, Sidi !

LE VÉRIFICATEUR

Il a raison. Ça ne fait aucun doute... Qui est entré ? Qui est sorti ? Faites fouiller la maison... la ville ! Envoyez chercher le Cadi...

(Il sort en courant, avec Ali. Laurency contemple toujours le cadavre, mais peu à peu, son expression change. Elle reflète maintenant une espèce de soulagement animal, la détente physique de la bête poursuivie qui se sent hors d'atteinte. Et cela se traduit par trois larges aspirations involontaires, qui soulèvent profondément tout son buste. Au dehors, les rafales se sont apaisées.)

RIDEAU

NOTE

L'interprétation scénique du *Simoun,* dont M. Firmin Gémier anima tous les personnages avec son génie coutumier, est due à M. Gaston Baty. Son trait essentiel est un cadre fixe percé de deux ouvertures interchangeables, derrière lequel s'étagent des *terrains.* En avant du cadre, deux rideaux, l'un ocre, l'autre vert-bleu, sont équipés. Le premier sert de fond aux tableaux I, VI, VIII et XI. Le second, relevé par les côtés, encadre les tableaux de l'oasis ; tombant normalement, il sert de fond au XII[e] tableau. La lumière, dont MM. Gémier et Baty jouent en magiciens, émanant de projecteurs placés au fond de la salle, de herses et de dispositifs spéciaux pour l'éclairage des ciels, répand sur tout le drame la désolation solaire des régions sahariennes. Le décor musical est dû à M. Cadou.

Bien que le système du cadre fixe ne soit pas obligatoire il me paraît offrir de grands avantages, tant au point de vue de la rapidité des changements qu'à ceux de la simplicité des lignes et de l'homogénéité des surfaces. J'ai vu représenter *le Simoun*

à Rome, au Théâtre Quirino, dans de vastes décors de style oriental. Leur complication ne permettait plus de respecter l'ordre ni le nombre des tableaux et d'inacceptables mutilations s'ensuivirent.

Le Simoun, de même que les pièces contenues dans le tome I de mon théâtre, a reçu à Paris et en Europe un accueil chaleureux. Il semble que le public et la critique aient eu à cœur de me faire oublier les années d'indifférence qui suivirent l'apparition de mes premiers drames (*les Possédés, Terres chaudes, Poussière*).

J'ajouterai, pour trancher une question que la presse a soulevée à plusieurs reprises, qu'on ne saurait, en bonne justice, incriminer nos théâtres subventionnés d'ostracisme à mon égard. Ni la Comédie-Française ni l'Odéon n'ont eu à refuser *les Ratés, le Temps est un Songe* ou *le Simoun :* il eût été superflu de leur présenter ces ouvrages.

H.-R. L.

Paris, septembre 1921.

LE MANGEUR DE RÊVES

Tragédie moderne en neuf scènes et un prologue représentée pour la première fois, à Genève, sur la scène du Théâtre Pitoëff, le 11 Janvier 1922

et, à Paris, sur la scène de la Comédie des Champs-Elysées, le 1er Février 1922.

PERSONNAGES

LUC DE BRONTE.	MM.	GEORGES PITOËFF.
BELKAÇEM		DORNEL.
L'OFFICIER.		HORT.
JEANNINE FELSE	MMes	MARIE KALFF.
FEARON.		LOUDMILLA PITOËFF.
LA VIEILLE DAME		REICHEN.

COMPARSES

LA MÉNAGÈRE	Mlle	MANSON.
LA BROWN.	Mlle	MANSON.
LE GARDIEN DU CARAVANSÉRAIL	M.	PERRET.

LE MANGEUR DE RÊVES

PROLOGUE

La scène est partagée en deux parties inégales. La plus grande, qui est à gauche, représente la salle à manger d'un modeste hôtel-pension de la Savoie. Par les deux fenêtres du fond, on voit des pentes boisées qui s'élèvent, abruptes, jusqu'à des sommets noirs. C'est un lieu triste et encaissé. Entre les deux fenêtres, un piano de palissandre aux touches jaunies. Au fond, à droite, un petit canapé. Les tables, au nombre de trois, sont échelonnées du fond gauche au premier plan droite. Deux portes ; celle de droite ouvre dans l'autre partie de la scène, qui, au début, sera masquée par une draperie.

Celle-ci s'écartera au moment voulu, pour laisser voir une chambre dont l'unique porte-fenêtre, à droite, donne directement sur le torrent, que l'on entendra gronder pendant tout le prologue. Un lit à baldaquin grenat, au fond et les meubles habituels d'une chambre de pension. Une malle, dans un coin.

Au lever du rideau, il est sept heures et demie d'une journée pluvieuse de septembre. Le dîner s'achève. La vieille dame est à la table du fond,

Luc à celle du milieu, Jeannine à celle de droite. La vieille dame mange posément ; Luc, distraitement, en lisant un livre dont il coupe une page de temps à autre ; Jeannine, machinalement, les yeux baissés.

Un long silence. Puis, la ménagère, une jeune fille au teint doré, aux cheveux noirs, entre de gauche, portant des plats. Elle change les assiettes des trois pensionnaires, dessert et ressort. La vieille dame se verse de l'eau et attaque un « pudding sauce fruit ». Luc coupe une page de son livre. Jeannine oublie de se servir.

La ménagère rentre pour donner de la lumière, mais, constatant que le jour permet encore de lire, elle renonce à tourner le commutateur.

Luc l'interpelle au moment où elle va sortir.

LUC

Mademoiselle...

(*Elle s'arrête et va à sa table.*)

Pourrais-je consulter l'indicateur ?

LA MÉNAGÈRE

Vous allez nous quitter, Monsieur ?

LUC

Oui. Demain ou après-demain.

LA MÉNAGÈRE

Il n'y a plus que deux trains : 8 heures 20 et 4 heures.

LUC

Je pense que pour être à Grenoble dans la soirée...

LA MÉNAGÈRE

Il faut prendre celui du matin.

LUC

Merci.

(*La ménagère sort. Il coupe une page. La vieille dame termine son entremets. Jeannine a laissé le sien. La ménagère revient. Elle donne la lumière, car il vient de poser son livre. La ménagère dessert, en commençant par Jeannine.*)

LA VIEILLE DAME, *comme la ménagère arrive à sa table.*

Ce sera du tilleul, ce soir, Mademoiselle.

LA MÉNAGÈRE

Bien, Madame. Encore une vilaine journée.

LA VIEILLE DAME

Oui, pas trop froide. Il ne faut pas nous plaindre. Il a neigé, à Chamonix.

(*La ménagère sort. Jeannine se lève et sort par la porte de droite. Ici, la draperie qui masquait cette partie de la scène s'écarte et l'on voit Jeannine pénétrer dans sa chambre envahie par le crépuscule. Elle va devant la glace, s'y regarde un moment, rajuste ses cheveux. Elle prend un roman sur*

la table, s'approche de la fenêtre et commence à lire, aux dernières lueurs du jour. Dans la salle à manger, la ménagère rentre, apportant le tilleul de la vieille dame.)

LA VIEILLE DAME

Merci. (*Désignant du regard la chambre de droite et à voix basse.*) Mme Felse n'est pas bien, aujourd'hui.

LA MÉNAGÈRE

Je l'ai remarqué, Madame.

LA VIEILLE DAME

Je lui ai parlé, après le déjeuner. Je voulais lui tenir un peu compagnie. Elle m'a quittée au bout d'un instant et s'est enfermée dans sa chambre... On n'ose pas insister.

LA MÉNAGÈRE

Il ne faut pas être trop discret avec elle, Madame. Hier, je l'ai trouvée dans le jardin, toujours sur ce banc qui est au bord de l'eau, et je suis restée un bon moment près d'elle. Au début, elle me répondait à peine. Et puis, elle s'est mise à causer gentiment. J'ai senti que je lui faisais du bien.

LA VIEILLE DAME

Pourquoi ne se promène-t-elle pas ? Elle devrait se promener.

LA MÉNAGÈRE

C'est ce que je lui ai dit, Madame. Voilà huit jours qu'elle est ici et elle n'est même pas montée à la ruine.

LA VIEILLE DAME

Elle ferait mieux de s'en aller. Ce n'est pas un endroit pour elle.

LA MÉNAGÈRE

Elle part dans quelques jours.

LA VIEILLE DAME

Elle retourne... là d'où elle vient ?

LA MÉNAGÈRE

Non, Madame. Elle va dans le Midi.

LA VIEILLE DAME

J'ai fini, Mademoiselle.

(*La ménagère dessert et sort. La vieille dame plie sa serviette. Luc en fait autant, se lève et va à la fenêtre. Il prend une cigarette qu'il est sur le point d'allumer, mais, regardant la vieille dame, il se ravise et se dispose à sortir.*)

LA VIEILLE DAME

Vous pouvez fumer, Monsieur.

LUC

Vraiment, Madame ?

LA VIEILLE DAME

La fumée ne me gêne pas, au contraire. J'ai eu un mari qui fumait beaucoup.

(*Il allume sa cigarette. La vieille dame se lève et regarde le temps qu'il fait, à la fenêtre.*)

Nous aurons encore une soirée pluvieuse.

LUC, *avec politesse.*

Il pleut beaucoup, ici.

LA VIEILLE DAME

Il a plu partout, cet été, à la montagne.

LUC

Nous avons eu de belles journées sur les hauteurs.

LA VIEILLE DAME

Vous étiez à Chamonix, Monsieur ?

LUC

Oui, Madame.

(*La ménagère rentre et dessert les trois tables.*)

LA MÉNAGÈRE, *à la vieille dame, en desservant la table de Jeannine.*

Elle n'a pas touché au dessert... Et elle a encore oublié de plier sa serviette.

(*La ménagère substitue des tapis aux nappes et dépose des illustrés sur la table du milieu.*

Dans la chambre, Jeannine, qui est toujours debout, près de la fenêtre, ne peut plus concentrer son attention sur sa lecture. Ses regards sont fréquemment attirés par le torrent.

La vieille dame feuillette des illustrés, à la table du milieu. Luc s'assied sur le canapé, devant la fenêtre et coupe une page de son livre.

La ménagère rentre, portant un plateau.)

LA MÉNAGÈRE, *passant devant la vieille dame.*

Je lui apporte son thé.

LA VIEILLE DAME

Vous pourriez peut-être lui dire que si elle voulait de moi, pour lui tenir un peu compagnie, je ne sortirai pas, ce soir.

LA MÉNAGÈRE

Bien, Madame. (*Elle frappe. Jeannine tressaille, mais ne répond pas. La ménagère passe dans la chambre.*) C'est le thé, madame Felse.

JEANNINE

Merci.

LA MÉNAGÈRE, *posant le thé sur la table.*

Vous n'avez besoin de rien ?

JEANNINE

Non, non.

LA MÉNAGÈRE, *donnant la lumière.*

Madame Dubreuil ne sort pas, ce soir. Si vous voulez qu'elle vous tienne un peu compagnie...

JEANNINE

Non. Je vais me coucher. Remerciez-la.

LA MÉNAGÈRE

Bonsoir, madame Felse. Dormez bien.

JEANNINE

Bonsoir.

(*Elle s'attable et se verse du thé. La ména-*

gère ferme les rideaux et repasse dans la salle à manger.)

LA MÉNAGÈRE, *à la vieille dame.*

Elle vous remercie, madame Dubreuil. Elle va se coucher.

LA VIEILLE DAME

Vous voyez. On ne sait comment lui venir en aide.

LA MÉNAGÈRE, *bas.*

Vers dix heures... je redescendrai voir si elle dort.

LA VIEILLE DAME, *même jeu.*

Oui, vous ferez bien.

(*La ménagère sort. Luc a levé les yeux. Son regard se croise avec celui de la vieille dame.*)

LUC

Est-ce que cette dame est malade ?

LA VIEILLE DAME, *touchant son front.*

Elle l'a été.

LUC *se lève et s'approche de la vieille dame.*

Elle vit seule ? Elle n'est pas mariée ?

LA VIEILLE DAME

Son mari habite l'Algérie. Il paraît que c'est un vieillard.

(*Dans la chambre, Jeannine, qui a achevé sa tasse de thé, se déshabille, passe un peignoir et défait ses cheveux qu'elle commence à brosser.*)

LUC

Que fait-elle ici ?

LA VIEILLE DAME *a un geste d'ignorance, puis :*

Elle sort d'une maison de repos.

LUC

Ah ?

LA VIELLE DAME

La clinique du docteur Mayen. Vous savez, aux environs de Grenoble.

LUC

J'en ai entendu parler.

LA VIEILLE DAME

Elle souffre d'insomnies. Elle prétend que ce bruit régulier du torrent la fait dormir.

LUC

C'est possible.

LA VIEILLE DAME

A mon avis, il y a autre chose.

LUC

Ah ?

LA VIEILLE DAME, *bas.*

Je crois qu'elle est attirée par l'eau.

LUC, *intéressé.*

Tiens ?

LA VIEILLE DAME

Elle passe ses journées dans le jardin... On ne

la rencontre jamais dans la montagne, ni dans les bois...

LUC

Si c'était... ce que vous pensez... on ne l'aurait pas laissée partir de la clinique sans une garde.

LA VIEILLE DAME

On a pu la croire guérie.

LUC

Pauvre femme.

LA VIEILLE DAME, *confidentielle.*

L'autre nuit, elle m'a causé une véritable frayeur. Nos chambres sont contiguës et, avec ces cloisons de sapin, j'entends ce qui se passe chez elle. Eh bien, vers onze heures, elle s'est levée; elle a ouvert ses rideaux, sa fenêtre... (*Jeannine a éteint sa lumière, mais au moment de se mettre au lit, elle traverse la chambre, comme attirée par la fenêtre. Elle ouvre les rideaux, puis la fenêtre.*) Monsieur, j'ai cru qu'un malheur allait arriver. J'ai sauté à bas de mon lit, je suis sortie sur mon balcon. Elle était là, penchée au-dessus de la barre d'appui, ses cheveux dénoués, regardant couler l'eau avec des yeux... oh, des yeux que je n'oublierai jamais.

(*Jeannine s'est penchée au dehors, dans l'attitude que décrit la vieille dame.*)

LUC

Qu'avez-vous fait?

LA VIEILLE DAME

Je lui ai parlé. Elle a rougi, comme une enfant prise en faute et a marmotté je ne sais quoi, à propos de la chaleur, qui l'empêchait de dormir.

LUC

C'était peut-être vrai.

LA VIEILLE DAME

Oh, Monsieur, il faisait encore plus froid, plus humide que ce soir. Une vraie nuit d'automne. Et si vous aviez vu ses yeux, vous auriez su, comme moi, tout de suite, à quoi elle pensait.

LUC

Il faudrait une garde, évidemment.

LA VIEILLE DAME

Ah, j'ai hâte de la voir partir. C'est une angoisse continuelle, pour moi. Je ne lui ai parlé que cinq ou six fois... mais on ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour elle. (*Silence.*) Ce matin, pendant que vous étiez au piano, elle est venue s'asseoir sur le banc qui est près de la fenêtre. Elle vous écoutait... Vous devriez jouer un peu, Monsieur... Peut-être lui feriez-vous du bien...

LUC, *souriant.*

Je crains plutôt de l'empêcher de dormir.

LA VIEILLE DAME

Elle ne doit pas dormir encore... Jouez, Monsieur. Vous me ferez plaisir, à moi aussi.

LUC

Je ne demande pas mieux.

(Il se met au piano et joue la Sérénade de Borodine. Dès les premières mesures, Jeannine se redresse. Puis elle pousse la fenêtre, s'en détache et vient écouter près de la porte. Vers le milieu du morceau, elle pénètre silencieusement dans la salle à manger et se tient immobile, appuyée au mur, la tête baissée, ses longs cheveux pendants. Ni Luc, ni la vieille dame ne la remarquent.)

LA VIEILLE DAME, *quand Luc a fini de jouer.*

Merci, Monsieur. Vous avez un toucher d'une délicatesse !

LUC

Je ne suis pas pianiste.

LA VIEILLE DAME *se retourne et voit Jeannine.*

Tenez, ma voisine est venue vous écouter.

LUC *se retourne vivement sur le tabouret et se lève.*
A Jeannine.

Excusez-moi, Madame. J'ai dû troubler votre repos.

JEANNINE, *avançant.*

Comment s'appelle ce morceau ?

LUC

C'est la sérénade de Borodine.

JEANNINE

C'est un air arabe ?

LUC

Asiatique, plutôt.

JEANNINE

Cela ressemble étrangement... à la musique arabe.

LUC

Toutes les musiques orientales se ressemblent.

JEANNINE

Allez-vous le rejouer ?

LUC

Demain, avec plaisir.

JEANNINE

Ah... demain.

LUC, *souriant.*

Tout de suite, si cela vous est agréable.

JEANNINE

Oui, j'aimerais.

(*Il se remet au piano. La vieille dame lui sourit et se retire à gauche. Jeannine s'est assise sur le canapé du fond et a plongé son visage entre ses bras repliés. Il joue ; au bout de quelques mesures, il s'aperçoit qu'elle est en larmes et s'arrête.*)

LUC

Vous pleurez ?

JEANNINE

Ce n'est rien. Continuez.

LUC

Non. Je vois que cette musique vous rend nerveuse...

JEANNINE

Mais je n'ai pas les nerfs malades, Monsieur.

LUC, *continuant.*

... qu'elle vous trouble, en tout cas.

JEANNINE

Personne n'est plus calme que moi. Est-ce qu'on vous a dit que j'étais une malade nerveuse ?

LUC

Pas précisément.

JEANNINE

On vous a dit que j'étais folle, n'est-ce pas ?

LUC, *protestant.*

Madame !

JEANNINE

Cela n'aurait rien d'étonnant. J'ai passé une année dans la clinique du docteur Mayen... Mais j'aurais pu la quitter depuis longtemps.

LUC

Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

JEANNINE

A quoi bon ? Vivre là ou ailleurs...

LUC

Madame, s'il m'était permis de vous donner un avis, je vous dirais de ne pas rester ici trop longtemps.

JEANNINE

Pourquoi ?

LUC

Nous subissons l'influence de ce lieu encaissé, de ces forêts qui tombent dans la vallée, de toutes ces lignes descendantes. Ici, notre âme roule au bas de sa pente... et elle finit par s'y trouver bien. Elle n'essaye plus de remonter.

JEANNINE

C'est vrai. J'ai quelque peine à m'arracher d'ici.

LUC

C'est bien là qu'est le danger.

JEANNINE

En sortant de la clinique, je suis allée à Chamonix. Mais je n'y dormais pas. Dans quelques jours, je pars pour Nice. De là, j'irai en Afrique.

LUC

Vous aimez l'Afrique ?

JEANNINE

J'y ai passé mon enfance et une partie de ma jeunesse.

LUC

Vous ne m'avez pas répondu.

JEANNINE

Certainement, je l'aime. Je crois aussi que je la redoute. Mais quand j'ai vécu plus d'une année en Europe, quelque chose me pousse à repasser la mer.

LUC

Mme Dubreuil disait tout à l'heure que votre mari habite l'Algérie ?

JEANNINE

Oui, Oran. Mais nous sommes séparés.

LUC

Ah ?

JEANNINE

Oh, ce n'est pas un drame, pas même un roman. Il n'y a pas de romans dans ma vie, Monsieur. On peut se quitter sans crise sentimentale, n'est-ce pas, sans trahisons, sans haines... sans raison, comme on se marie.

LUC, *souriant.*

C'est-à-dire qu'on ignore souvent les raisons qui nous attachent aux êtres et nous en détachent. Elles existent, pourtant.

JEANNINE, *secouant la tête.*

Je ne pourrais dire pourquoi j'ai épousé mon mari, ni pourquoi je l'ai quitté. D'ailleurs, nous sommes restés camarades. Je lui écris, je vais le voir quelquefois. (*Le regardant tout à coup, avec une sorte d'étonnement.*) Mais je me demande pourquoi je vous fais ces confidences ?

LUC

Parce que je vous suis complètement étranger. C'est comme un mur, ou un arbre qui comprendrait.

JEANNINE

Oui, peut-être.

LUC, *souriant.*

Et puis, j'avoue les avoir hypocritement sollicitées.

JEANNINE, *s'apercevant soudain que ses cheveux sont épars.*

Oh, mes cheveux... Étaient-ils défaits, quand je suis entrée dans la salle ?

LUC

Je ne vous ai pas vue entrer.

JEANNINE, *essayant maladroitement de se recoiffer.*

C'est incorrect. Pardonnez-moi.

LUC

Si vous étiez sûre que je partisse demain matin... sûre de ne jamais revoir l'arbre qui écoute, vous me diriez encore beaucoup de choses.

JEANNINE, *sur la défensive.*

Quand partez-vous ?

LUC

Après-demain, seulement. Et je vais à Nice, moi aussi. (*Silence.*) Je savais que vous vous tairiez.

JEANNINE

Pourquoi cherchiez-vous à me faire parler ?

LUC

Par curiosité professionnelle.

JEANNINE

Professionnelle ? Vous n'êtes donc pas musicien ?

LUC

Non, Madame.

JEANNINE

Qu'est-ce que vous êtes ?

LUC

Le mot est presque ridicule. Je suis... ce qu'il faut bien appeler un psychologue.

JEANNINE

Ah ?

LUC

Pas tout à fait le monsieur à gants jaunes qui traverse les comédies un peu surannées, en éclairant les femmes sur leurs sentiments véritables... Pas tout à fait, non plus, l'individu redoutable qui, vers 1890, mesurait les battements de vos artères et pointait la naissance de vos pensées. J'appartiens à l'espèce intermédiaire. J'écris des livres.

JEANNINE, *le regardant.*

Vous vous appelez... monsieur de Bronte, je crois?

LUC

Luc de Bronte.

JEANNINE

Mais alors... vous êtes l'auteur de *l'Ombre du père ?*

LUC

Oui.

JEANNINE

J'en ai beaucoup entendu parler, chez le docteur Mayen. Vous n'êtes pas médecin ?

LUC

Oh, à peine.

JEANNINE

Enfin, vous ne soignez pas les gens ?

LUC

Non, mais je les guéris quelquefois.

JEANNINE, *riant.*

Sans remèdes, j'espère.

LUC

Avec le remède le moins coûteux et le plus dangereux qui soit... avec des paroles.

JEANNINE, *riant.*

Avec des prières ?

LUC

Avec des vérités ignorées d'eux-mêmes. Vous connaissez le vivier qui est dans la cave ? On y garde les truites pêchées dans le torrent. Et l'hôtesse vous prie de choisir vous-même, avec une épuisette, celle que vous mangerez le soir. Eh bien,

ces truites me font penser aux vérités que j'essaye de capturer au creux de l'âme humaine. Les unes et les autres cherchent l'ombre, la profondeur. Et il fait aussi obscur dans l'auge de pierre que dans les consciences.

JEANNINE

Et quand toutes les truites sont mangées ?

LUC

L'eau du vivier devient plus claire.

JEANNINE

Nécessairement ?

LUC

Nécessairement.

JEANNINE

Quel est votre plaisir, manger les truites, ou éclaircir l'eau du vivier ?

LUC

Je ne puis concevoir l'un sans l'autre. (*Elle se lève.*) Vous partez ?

JEANNINE

J'espère vous revoir demain.

LUC

Consentiriez-vous à faire une promenade ?

JEANNINE

Oui, s'il ne pleut pas trop. Laquelle ?

LUC

Il n'y a guère de choix. Nous pourrions monter à la ruine par la forêt.

JEANNINE

En effet, c'est la plus jolie.

LUC

Vous l'avez déjà faite ?

JEANNINE

Mais oui. Souvent.

LUC

Quelle est cette immense montagne carrée qu'on découvre de là-haut ?

JEANNINE, *baissant les yeux.*

Je ne sais pas.

LUC

Vous voyez ce que je veux dire ?

JEANNINE, *rapidement.*

Une grande montagne carrée... Oui, oui. (*Lui tendant la main.*) A demain. (*Souriant.*) Et ne pensez pas capturer de truites, dans la forêt.

LUC, *même jeu.*

J'en tiens une, déjà.

JEANNINE

Une vérité ?

LUC

La petite ombre menteuse qui cherche à la couvrir.

JEANNINE

Je ne comprends pas.

LUC

De la ruine, on ne voit pas de montagne carrée... Rien que les pentes de sapins des deux côtés de la vallée. Vous n'êtes jamais montée là-haut. Vous n'avez pas quitté le bord de l'eau.

JEANNINE, *soupirant.*

C'est vrai.

(*Elle sort.*)

RIDEAU

SCÈNE I

Dans le jardin d'un hôtel, à Nice. A gauche, un banc sous un palmier. Grand soleil sur la mer.

Luc est assis sur le banc. Il fume. Fearon arrive derrière lui et lui touche l'épaule de son ombrelle.

LUC, *tressaille et se retourne.*

Fearon !

FEARON

Chut ! Pas de Fearon, ici. Lady Sullivan, *if you please.*

LUC

Que fais-tu à Nice ?

FEARON

Well, j'exerce ma profession.

LUC

Mais comment m'as-tu découvert ?

FEARON

J'étais à table, au déjeuner. Tu ne m'as pas vue.

LUC

Tu es descendue dans cet hôtel ?

FEARON

Non, Bristol. Ici, j'étudie une princesse égyptienne qui a deux rangs de perles noires.

LUC, *riant.*

Diable ! (*La regardant.*) Je suis content de te retrouver.

FEARON

So am I.

LUC

J'ai souvent pensé à toi, depuis deux ans.

FEARON

So have I... Viens me voir, tantôt.

LUC

Au Bristol ?

FEARON

Non. J'ai plusieurs chambres en ville. Viens 30, rue des Degrés. Au quatrième. Tu sonneras trois fois.

LUC

Bien.

FEARON

Je te quitte.

LUC

Tu es pressée ?

FEARON

Oui. *Business, business.* Et puis, tu attends quelqu'un.

LUC

Comment le sais-tu ?

FEARON *l'inspecte, touche le nœud de sa cravate, lui prend son mouchoir, le flaire et le remet dans sa poche.*

Probablement la dame en vert qui était sous la troisième fenêtre de la salle à manger.

LUC, *riant.*

Tu es surprenante. Sais-tu que le jour où la fantaisie te prendrait de changer de camp, tu rendrais de grands services à la société ?

FEARON, *même jeu.*

J'ai eu pas mal de fantaisies, depuis cinq ans; jamais celle-là. Au revoir.

LUC

A tout à l'heure.

FEARON, *se retournant.*

Si tu me vois dans la rue, ne t'avise pas de m'aborder en me touchant l'épaule.

LUC

Pourquoi ?

FEARON

C'est la seule chose que je ne puisse pas supporter. L'autre soir, sur la Promenade, j'ai senti une main se poser là ; j'ai serré les dents, sorti un billet de cent francs et, sans me retourner, je l'ai tendu derrière moi, au hasard.

LUC

Et alors ?

FEARON

Une voix connue s'est écriée : « Vous évaluez bien bas une vieille amitié ! » Ce n'était pas un policier, c'était un copain avec qui j'ai travaillé en Amérique. (*Il rit.*) Toi aussi, tu as eu peur, quand je t'ai touché l'épaule avec mon ombrelle.

LUC

Moi ?

FEARON

Pip pip !

(*Elle s'en va par la droite. Il se rassied et note son adresse sur un calepin. Jeannine entre de gauche. Robe et ombrelle vertes, grand chapeau de soleil. Elle porte un livre.*)

JEANNINE

Il y a longtemps que vous êtes ici ?

LUC

Un quart d'heure.

JEANNINE

Que faisiez-vous, en m'attendant ?

LUC

Je rêvassais, je regardais le soleil jouer à travers les palmes. Et puis, une femme est venue me surprendre.

JEANNINE

Une amie à vous ?

LUC

Une ancienne amie. Je vous parlerai d'elle, un jour...

JEANNINE, *lui tendant son livre.*

Voici votre livre.

LUC, *surpris.*

Vous l'avez déjà lu ?

JEANNINE

Non.

LUC

Vous ne voulez pas le lire ?

JEANNINE

Je ne peux pas. Je ne peux simplement pas. C'est comme si je parlais avec un autre vous-même. Un vous sans pitié, cruellement interrogateur. Il me semble que vous fouillez dans ma conscience avec des doigts de métal...

LUC

Comme vous êtes sensible.

JEANNINE

Il y a un passage, dans la préface, qui m'a tenue éveillée une partie de la nuit.

LUC

Lequel ?

JEANNINE

Celui où vous dites... (*Se rappelant avec effort.*) que la destinée des êtres... que toute leur vie...

physique et passionnelle est souvent déterminée... par les chocs et les expériences de leur enfance.

LUC

Pourquoi cette phrase vous a-t-elle frappée ?

JEANNINE, *après une hésitation.*

Parce que j'ai subi un grand choc, à l'âge de six ans.

LUC

Un choc moral ?

JEANNINE

J'ai vu tuer ma mère sous mes yeux.
(*Un silence.*)

LUC

En avez-vous conservé le souvenir ?

JEANNINE

Pas un souvenir direct. Je revois la chose à travers une espèce de halo... Il me semble parfois que quelqu'un l'a effacée de ma mémoire...

LUC

La conscience peut oublier, mais jamais au hasard. Elle oublie ce qu'il lui est utile d'oublier. Vous serait-il pénible de me raconter ce drame ?

JEANNINE

Oui, d'une façon générale, il m'est désagréable de parler de mes parents.

LUC

Tiens, pourquoi ?

JEANNINE

Je l'ignore.

LUC

N'aimiez-vous pas vos parents ?

JEANNINE

Oh, si.

LUC

Les aimiez-vous également ?

JEANNINE, *gênée.*

Mais, mon Dieu, je ne sais pas... Je ne me rappelle pas...

LUC, *qui la regarde avec insistance.*

Si, vous le savez.

JEANNINE

Eh bien, j'avais peut-être une légère préférence pour mon père. (*Rapidement.*) Cela provient évidemment de ce que j'ai perdu ma mère tout enfant.

LUC

Et vous ne voulez pas me dire comment elle est morte ?

JEANNINE

Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

LUC

Il est possible que je trouve dans votre récit des éléments capables d'apaiser vos inquiétudes actuelles.

JEANNINE

C'est tout à fait invraisemblable.

LUC

Vous ne diriez plus cela, si vous aviez lu *l'Ombre du père.*

JEANNINE

Je veux bien vous satisfaire, mais...

LUC

Ne croyez pas que je cède à la curiosité.

JEANNINE, *avec effort.*

Eh bien, voici : mon père, qui est mort il y a quelques années, était ingénieur des mines. Il vivait à Oran, mais nous passions nos hivers dans un village du sud appelé *la Source Jaune.* C'est de là qu'il partait pour ses tournées de prospection, à travers les montagnes de la frontière marocaine. (*Cherchant inconsciemment un prétexte pour s'arrêter.*) Je suis sûre que je vous ennuie ?

LUC

Continuez, je vous en prie.

JEANNINE

Quand ces tournées n'étaient pas trop pénibles, il nous emmenait, ma mère et moi, dans un chariot à mules. Il était grand amateur de musique arabe. Et dans tous les douars que nous traversions, il se faisait jouer les airs anciens.

LUC

Oui. Je pressentais déjà que vous aviez entendu de la musique orientale, dans votre enfance.

JEANNINE

Comment cela ?

LUC

Votre émotion, l'autre soir, en écoutant la sérénade de Borodine.

JEANNINE

Pendant un de ces voyages, un *négro* marocain se présenta au campement. C'était un mendiant musicien qui jouait du *rebab*. Vous savez, ce petit violon à deux cordes ? Il prétendit que dans sa tribu, à quelques heures vers l'ouest, on connaissait des symphonies entières du temps des Khalifes. Mon père, très intrigué, résolut de faire ce détour, et vers le soir, dans un pays de montagnes rouges, près d'un endroit qui s'appelait le *Tombeau de la Chrétienne,* nous fûmes attaqués par des pillards. Au bout d'un quart d'heure de combat, il s'enfuirent, battus, avec le *négro*... Mais ma mère était étendue dans le chariot, les tempes traversées par une balle. Nos hommes creusèrent une fosse dans le *Tombeau de la Chrétienne* et il fallut bien la laisser là... Mon père m'a souvent raconté ce malheur. Il a pesé sur toute ma jeunesse. Pendant des années, il m'a valu des rêves affreux.

LUC

Le drame ressuscitait ?

JEANNINE

Pas précisément. Je crois même n'avoir jamais revu la scène de l'attaque.

LUC

Alors ?

JEANNINE

Ce qui revenait toujours, c'était la mort de ma mère.

LUC

Sa mort, telle qu'elle eut lieu en réalité ?

JEANNINE

Non. Et c'est ce qui m'étonne. Elle m'apparaissait dans un cercueil, avec le masque tranquille d'une mort naturelle.

LUC

Ces rêves reviennent-ils encore ?

JEANNINE

Quelquefois. Et ils laissent après eux je ne sais quel sentiment de faute... Un remords incompréhensible.

LUC

Chère Madame, si je vous avais connue plus tôt, je vous aurais sans doute délivrée d'un fardeau bien inutile.

JEANNINE

Que voulez-vous dire ?

LUC

Il est possible que ces rêves n'aient aucune espèce de rapport avec la catastrophe qu'ils ont maintenue présente dans votre âme depuis vingt ans.

JEANNINE

Comment n'y aurait-il pas de rapport entre la mort de ma mère et les rêves qui l'évoquent ?

LUC

Je n'affirme pas. Je n'ai pas lu en vous assez profondément. Mais je prétends que votre mère fût-elle encore en vie, vous auriez pu rêver sa mort dès votre petite enfance. Beaucoup de femmes ont fait ce rêve.

JEANNINE

Que signifie-t-il ?

LUC, *après une hésitation.*

Je préfère ne pas vous le dire.

JEANNINE

Pourquoi ?

LUC

Il serait inutile de vous éclairer prématurément. Si vous le voulez bien, nous recauserons de ceci plus tard.

JEANNINE

Soit.

LUC

Quand vous m'aurez permis de suivre la trame

de votre vie... de remonter jusqu'aux chaînons tout usés de votre enfance... Alors, je parlerai.

(*Un silence. Elle se lève.*)

Vous partez ?

JEANNINE

Oui. J'ai un peu froid.

LUC, *souriant.*

Par ce soleil ?

JEANNINE

J'ai froid.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

Une des chambres de Fearon, à Nice. Le plancher est couvert de chaussures volées. Dans un coin, allongée sur une chaise de pont en toile, la Brown, une Anglaise entre deux âges, somnole. Pas d'autre mobilier que deux chaises. Sur la cheminée, des objets hétéroclites, dérobés dans les magasins.

On frappe. Fearon va ouvrir.

FEARON

Entre. C'est bien ici.

LUC, *entrant.*

Mais tu n'es pas seule ?

FEARON

Ce n'est rien. C'est la Brown.

LUC

Une... associée ?

FEARON, *haussant les épaules.*

Une amie. Une idiote. Une loque.

LUC

En voilà, des bottines !

FEARON

C'est cette stupide. Elle en rapporte chaque jour deux ou trois paires. Elle ne peut pas s'en empêcher. Quand je l'ai connue, elle faisait les bijoux. Elle travaillait sérieusement. A présent, il n'y a plus que les chaussures qui l'intéressent. N'importe quelles chaussures, des galoches, des espadrilles, des savates. Elle les enlève par grappes dans les étalages. On ne peut rien en faire. Qui achèterait tout ce *rubbish?* Et cette folle ne veut même pas les donner aux pauvres... Ça s'entasse. On ne pourra bientôt plus marcher dans la chambre. *Sit down.*

LUC, *riant.*

Pourquoi ne te sépares-tu pas de cette spécialiste?

FEARON

Pitié, probablement.

LUC

Ma bonne Fearon !

FEARON

Non pas bonne, mais forte. (*Désignant la Brown.*) Et c'est pourquoi les faibles s'accrochent à moi. (*Souriant.*) Je lui ai donné un vice, pour avoir la paix. Au moins, quand elle cuve sa morphine, elle ne me parle pas de chaussures.

LUC

Ton *business* marche?

FEARON

Terriblement. Les pianos, les fourrures, les diamants. Je ne sais pas ce qu'ont les gens : on dirait qu'ils trouvent une espèce de plaisir à se laisser dépouiller.

LUC

Et tu revends facilement ?

FEARON

J'ai des acheteurs dans le monde entier.

LUC

Tu voyages ?

FEARON

Presque toute l'année. Quand j'ai des perles trop connues, difficiles à placer, je vais au Japon, dans les pêcheries. Il y a là des hommes à moi qui les ressortent de la mer.

LUC

Très ingénieux.

FEARON

Pour les pianos, rien ne vaut l'Angleterre. Mais j'en ai un peu trop vendu ces temps derniers, à Londres. J'ai dû partir brusquement pour New-York. Là, le faux platine va très fort. J'ai un camarade qui l'imite à la perfection. Quand un vol a été commis, je me procure les coupures des journaux et je me présente chez les recéleurs, en leur disant : « C'est moi, la voleuse. Voici la marchandise. » Ils achètent.

LUC

Tu voles les voleurs !

FEARON

C'est plus excitant. Les honnêtes gens sont trop mous, trop faciles. Ce n'est pas du sport.

LUC

Et tu ne t'ennuies plus jamais ?

FEARON

Presque plus. Si le spleen menace, eh bien, j'organise un petit cambriolage. C'est ça qui vous secoue ! L'autre hiver, au Mexique, j'ai arrêté une diligence, avec deux copains.

LUC

Et maintenant, d'où sors-tu ?

FEARON

Afrique.

LUC

Il y a du travail, par là ?

FEARON

En masse et de toute sorte. Matériel, mental et politique.

LUC

Tiens, la politique t'intéresse, à présent ?

FEARON

Quelquefois. Le mois dernier, j'intriguais dans

le Sahara du nord, avec les marabouts ennemis de la France.

LUC

Quelle charmante, quelle parfaite canaille tu es devenue !

FEARON

Grâce à toi, mon ami. Et *deo volente*, comme disait mon honorable mère.

(*Ici, la Brown qui, depuis un instant, se retourne péniblement sur sa chaise de pont, se met à battre la cloison du revers de sa main.*)

FEARON, *rudement.*

What's the matter with you ?

LA BROWN

I... I... don't know. I have no feeling in my right hand. I... I believe I am paralysed.

FEARON, *même jeu.*

Well, keep quiet, if you are paralysed. Quand elle a pris de la morphine, elle croit toujours qu'elle est paralysée. Alors, elle bat les murs, pour se prouver qu'elle ne l'est pas. (*Riant.*) Oh, la stupide! L'autre matin, elle m'agaçait tellement que je l'ai poussée presque jusqu'au suicide. On lui ferait faire n'importe quoi, en la défiant. Elle jouait à promener son revolver autour de sa bouche. Et moi, je lui disais : « Vous n'auriez pas le courage... Non, jamais... jamais ! » J'ai vu le moment où elle

allait tirer. Je lui ai repris le revolver. Ç'aurait été si ennuyeux, cette femme morte dans ma chambre!

LUC

Tu n'as pas encore tué?

FEARON

Non. Je ne crois pas que ce soit dans ma ligne. J'ai trop besoin de gaîté. Figure-toi que dernièrement, à Londres, j'avais pris un bureau dans la Cité, pour lancer une fausse mine d'or. Oh, quel bureau c'était! Dans la pièce voisine, j'avais une amie qui imitait le bruit de deux machines à écrire, en pianotant sur des assiettes. Le garçon, un ancien jockey chassé du *ring*, venait continuellement annoncer des visites imaginaires et moi, je parlais filons, *settlements*, pépites, assise devant un immense coffre-fort en carton. *Yes, I want some fun.*

LUC

Cette Fearon!

FEARON

Ce petit Luc!

LUC

Avoue que lorsque nous nous sommes rencontrés à Chelsea, tu n'avais aucune idée de ce que tu étais en réalité?

FEARON

J'avoue.

LUC

Aucune idée que ce serait moi qui te révélerais à toi-même?

FEARON

Non. Tu me semblais le pensionnaire banal, le Parisien entreprenant dont il faut se méfier, le soir, dans les corridors.

LUC

Cependant, tu m'as tout de suite fait des confidences.

FEARON

On ne peut pas s'en empêcher.

LUC

Et quand je t'ai appris que derrière tes apparences de demoiselle bien élevée, tu avais une âme de criminelle, tu t'es donnée à moi, sans même te faire prier.

FEARON, *bas.*

Cela va de soi. L'homme qui a arraché d'une femme un secret pareil a pris bien plus que son corps. Qu'est-ce qu'on aurait encore à lui cacher ?

LUC

Au moins, ai-je vu juste ? Ai-je eu raison de te montrer la vérité dernière de ton être et de te pousser à la vivre ?

FEARON, *relevant la tête.*

Certainement, puisque je suis heureuse.

LUC

Moi aussi, je suis heureux, Fearon.

FEARON

Tu as trouvé ta vérité ?

LUC

Ma vérité, à moi, c'est de chercher celle des autres ; de fouiller en eux, jusqu'à ce que j'aie découvert l'être secret, ignoré d'eux-mêmes et pourtant seul réel, qu'ils doivent mettre au jour pour connaître la paix.

FEARON, *riant.*

Oui, tu es un accoucheur pour consciences troubles. Mais tu accouches surtout les jolies femmes, à ce que j'ai remarqué.

LUC, *souriant.*

C'est une ivresse de pénétrer dans une âme par la pensée. Sentir que chaque parole, chaque interrogation fait lever des profondeurs les formes, les fantômes du passé, qui étaient là méconnus, assoupis, savoir que, grâce à vous, ces fantômes vont se mettre à revivre, à parler, à dire de vieux secrets perdus, savoir qu'en réveillant la poussière de l'enfance, on va construire du bonheur présent, servir en même temps la vérité et la vie... c'est une tâche si belle qu'elle m'émerveille toujours, quand j'y pense.

FEARON

J'ai lu ton dernier livre, *l'Ombre du Père*. Je me suis demandé, une fois de plus, pour qui tu travaillais.

LUC

Comment, pour qui ?

FEARON

Pour les autres, ou pour toi ? La première fois que tu t'es assis avec moi dans le fond du jardin de Chelsea, — ce soir de plomb d'il y a dix étés, — quand tu m'as questionnée sur mon enfance, sur mes parents... qu'est-ce que tu cherchais ? Mon bien, ou la satisfaction de ta curiosité ?

LUC

Singulier, comme cette question préoccupe les femmes.

FEARON

Guérir, ou savoir ?

LUC

Les deux. On peut être un psychologue et garder pour l'espèce humaine un cœur humain.

FEARON

J'en ai douté.

LUC

Je t'assure que ni le temps ni l'habitude ne m'ont desséché. Toutes les fois que je me penche sur une âme nouvelle, j'ai le même tremblement intime, le même reflux secret de tendresse ou de pitié.

FEARON

Le chien de chasse tremble aussi, quand il voit débucher un lièvre.

LUC

Et il lui casse les reins, quand il l'attrape.

FEARON, *riant.*

Toi, tu n'as jamais cassé les reins à tes lièvres ?

LUC

Je ne les attrape que pour leur donner la liberté.

FEARON

Et si on ne pouvait les attraper qu'en leur cassant les reins, tu renoncerais à les poursuivre ?

LUC

Quelle drôle de question !

FEARON

Moi, si j'avais ton pouvoir, oh, je leur casserais les reins à tous, pour le plaisir !

LUC

Sauvagesse !

FEARON

Je ne pourrais pas connaître une âme sans la dominer... et je ne pourrais pas la dominer sans la détruire. Malheur aux faibles ! Voilà mon cri de guerre. Sais-tu ce qui m'amuse le plus dans la vie ? Séduire, corrompre une conscience pure. Toi aussi, tu aimes ça.

LUC

Moi ?

FEARON

Tu ne le sais donc pas ?

LUC

Mais je t'assure...

FEARON

Oh ! nous nous ressemblons plus que tu ne penses. Tu te crois un homme de science ? une espèce d'apôtre ? Tu es un artiste. Et un artiste, je n'ai jamais rien vu qui soit plus proche d'une voleuse.

LUC

Comment sais-tu cela ?

FEARON

J'ai appris. Il faut regarder les hommes, avant de retourner leurs poches. Aux Indes, je me suis fait aimer d'un major anglais et je l'ai poussé à soutenir des insurgés. Ah ! c'était meilleur que de cambrioler un musée !

LUC

Meilleur ?

FEARON

Oui. Cela t'étonne ? C'est ainsi. L'action me semble parfois si grossière, si fade, à côté de certain travail moral. Tu m'as dit un jour que je ne trouverais l'apaisement que dans la destruction. Eh bien, voler, ce n'est pas détruire ; c'est changer les choses de place. On ne détruit vraiment que par la pensée.

LUC, *l'observant.*

Je crois maintenant que tu iras jusqu'au meurtre.

FEARON, *faisant claquer ses doigts.*

Nous verrons. En tout cas, je n'aurai pas beaucoup de victimes sur la conscience !

LUC

Pourquoi ?

FEARON

Parce qu'elles seront sur la tienne, *old boy!* Comme y sont déjà les quelques centaines de vols, d'escroqueries et d'abus de confiance que j'ai commis. Cet honnête psychologue ! En bonne justice, tu as deux ou trois siècles de prison sur les épaules ! (*Riant.*) Donne-moi une cigarette, mon cher apôtre.

LUC, *s'exécutant.*

Je supporte les responsabilités.

FEARON, *allumant sa cigarette.*

Oui, par indifférence, pas par force.

LUC

Peu importe. C'est ce qui me permet d'agir, de libérer les êtres.

FEARON

A propos, la dame en vert, c'est encore une libération ?

LUC

Peut-être.

FEARON

Moi, je libérerais volontiers ses boucles d'oreilles. Elles valent dix-huit mille.

LUC, *riant.*

Mais je te défends de penser à ça.

FEARON

Sois tranquille. Si même elle a besoin de chaus-

sures, cette dame... (*Poussant les chaussures du pied.*) Choisis-lui quelque chose. Je ne peux plus voir cette cordonnerie.

LUC

Merci.

FEARON

Qu'en feras-tu, de celle-là ? Une empoisonneuse? Une infanticide ? Ou simplement une prostituée ?

LUC

Un être heureux, simplement.

(*Elle ricane. Il se lève.*)

FEARON

Tu t'en vas ?

LUC

Oui.

FEARON

En somme, qu'es-tu venu faire ici ?

LUC

Contempler mon œuvre. Je me sens un peu comme un sculpteur qui reverrait une de ses statues, après des années... Mais mes statues, à moi, grandissent avec le temps.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

La chambre de Jeannine, à l'hôtel de Nice. Une baie ouvre sur le large. La mer n'est qu'une bande bleu foncé sous le soleil qui décline.

Jeannine est étendue sur la chaise longue, en robe d'intérieur. Luc est assis à l'extrémité de la chaise longue, un livre à la main.

LUC, *lisant.*

TIRÉSIAS

« Ne m'as-tu pas compris tout d'abord, ou veux-tu m'en faire dire davantage ?

ŒDIPE

« Je n'ai pas suffisamment compris : répète ce que tu as dit.

TIRÉSIAS

« Je dis que tu es toi-même l'assassin que tu cherches.

ŒDIPE

« Tu n'auras pas impunément répété le même outrage.

TIRÉSIAS

« Ajouterais-je autre chose, afin de t'irriter davantage ?

ŒDIPE

« A ton aise, car tu parleras en pure perte.

TIRÉSIAS

« Je te dis que, sans le savoir, tu es uni par d'infâmes liens avec ce que tu as de plus cher. » (*Elle rit. Il referme le livre.*) Pourquoi riez-vous ?

JEANNINE

Parce que Tirésias me fait penser à vous. Vous aussi, vous vous jetez sur les gens, armé de gros secrets bien terribles et vous n'avez de cesse que vous ne les en ayez épouvantés. Je vous appellerai Tirésias !

LUC, *souriant.*

Mes secrets, à moi, n'apportent pas l'épouvante, mais la délivrance.

JEANNINE

Ce n'est pas prouvé.

LUC

C'est prouvé. Cette femme que nous avons croisée dans le parc...

JEANNINE

Ah oui, la voleuse.

LUC

Je suis allé la voir. Elle a reconnu qu'elle me devait l'équilibre, la joie de vivre.

JEANNINE

Voilà de riches présents. Et comment avez-vous fait pour les lui donner ?

LUC

Je l'ai révélée à elle-même. Elle ne se connaissait pas. Elle m'a permis, jadis, de lire en elle...

JEANNINE

Et qu'avez-vous lu?

LUC

L'amour du mal, l'instinct de la destruction, le besoin de duper et d'exploiter ses semblables.

JEANNINE

Mais moi, je ne serais pas plus heureuse, si je détroussais les passants.

LUC, *lui prenant la main.*

Je le sais, ma douce, ma pauvre Jeannine... (*Elle retire sa main.*)

JEANNINE

Vous ne chercheriez pas à me connaître davantage, si vous vous doutiez à quel point je suis peu intéressante. Mes misères sont celles de beaucoup de femmes.

LUC

J'en suis persuadé.

JEANNINE

Mais il me semble que si je vous les dévoilais, au lieu de les alléger, vous les aggraveriez... en y attachant trop d'importance.

LUC

N'en parlons plus. Je ne veux pas vous inquiéter. Je ne veux que votre paix.

JEANNINE

Oh, en voilà, un mensonge !

LUC

Un mensonge ?

JEANNINE

Est-ce vouloir ma paix que de m'embrasser, le soir, dans l'escalier ?

LUC

Vous étiez si grande, sur cet escalier... Vos cheveux pendaient si tragiquement... Et vous frôliez le mur d'une main si incertaine... Vous étiez tellement vous-même, enfin... chancelante et malheureuse... C'est cette image soudaine, dépouillée, de votre personne que je n'ai pu me retenir d'enlacer... Et je croyais que vous aviez pardonné.

JEANNINE

A vous, oui. Pas à moi.

LUC

Qu'aviez-vous à vous pardonner ?

JEANNINE, *bas.*

Ma complaisance.

LUC

Jeannine !

JEANNINE

Oh, ne vous méprenez pas... N'imaginez rien de flatteur... Mais c'est si dur d'être privée de caresses ! Il y avait près d'un an qu'un homme ne m'avait serrée dans ses bras.

LUC

Pourquoi vous condamnez-vous à cette vie d'ascète ?

JEANNINE

Il est trop tard pour en changer.

LUC

Quel âge avez-vous ?

JEANNINE

J'ai vingt-huit ans... et quelques siècles.

LUC, *riant.*

Vous ne portez pas les siècles.

JEANNINE

Ils sont là.

LUC

Vous n'avez pas de meilleure raison ?

JEANNINE

J'en ai d'autres.

LUC

Votre mari ?

JEANNINE

Non. Felse m'a rendu ma liberté.

LUC

Alors ?

JEANNINE, *fronçant les sourcils.*

N'insistez pas. Je vous demande simplement de ne plus jamais m'embrasser. Est-ce que nous ne

pouvons pas être amis, tous les deux ? J'aime tant vous avoir près de moi. Vous me faites tant de bien. (*Elle lui prend la main et la pose sur son front.*) Tenez, quand je mets ainsi votre main sur mon front... ou quand vous touchez mes cheveux, comme vous faisiez l'autre jour, je me sens plus calme, presque forte. Quelque chose s'apaise dans mon cerveau.

LUC

Ai-je donc ce pouvoir ?

JEANNINE

Vous l'avez.

(*Silence.*)

LUC

Ne soyez pas votre dupe. (*Il écarte sa main du front de Jeannine.*) C'est une paix trompeuse.

JEANNINE

Pourquoi, trompeuse ?

LUC

Elle n'est que l'enveloppe du désir.

JEANNINE, *naïvement.*

Oh non, je sais bien ce que je ressens auprès de vous. Je n'ai pas peur de moi.

LUC

Ni de moi ?

JEANNINE

Pas en ce moment. Je crois à votre bonté.

LUC

Je ne suis pas toujours bon.

JEANNINE

Je le sais. Vous êtes parfois âprement curieux, penché sur moi comme un chirurgien sur une plaie. Mais vous ne mentez pas, du moins. Vous n'avez pas d'hypocrisie.

LUC

Je mentirais... si je vous taisais que, depuis quelques jours, je ne puis vous approcher sans désir.

JEANNINE, *reculant.*

Comme c'est triste !

LUC

Triste ?

JEANNINE

C'est la fin de notre amitié, la fin de ma confiance. Si vous saviez quelle pauvre amoureuse je fais !

LUC

Je n'ai pas encore parlé d'amour.

JEANNINE

Suis-je désirable ? Ne dites pas que vous me trouvez jolie. Oui, mes yeux seraient beaux, s'ils n'étaient constamment égarés. Vous savez qu'il y a des enfants qui ont peur de moi ? Tant de femmes sont plus jeunes, plus saines et faites pour le plaisir.

LUC

Je sais tout cela.

JEANNINE

Alors ?

LUC

Je ne désire pas ces femmes plus jeunes et plus saines.

JEANNINE

Pourquoi ?

LUC

Parce que le désir, en moi, n'est jamais tout à fait animal. Il est inséparable d'un autre désir, que l'éclat de la jeunesse n'assouvirait pas.

JEANNINE

Un autre désir ?

LUC

Oui... Je suis sûr que si vous ne m'aviez pas dévoilé certains replis de votre âme, je n'aurais pas désiré votre corps. Je sais qu'en le désirant, je tends vers quelque chose que les membres n'étreignent pas. Je cherche à connaître ce que les sens ne perçoivent pas, à posséder ce dont l'esprit seul peut se réjouir.

JEANNINE

Et si je vous disais qu'il n'y a rien, en moi, qu'un noble esprit puisse aimer ou respecter... rien même qui puisse le captiver... rien que de mesquines angoisses et une lassitude mortelle ?

LUC

Je n'espérais pas trouver en vous autre chose.

JEANNINE

Triste aliment, pour une pensée comme la vôtre.

LUC

Ma pensée ne se nourrit ni de force, ni de beauté.

JEANNINE

De quoi se nourrit-elle ?

LUC

Des rêves malsains ou criminels que font les femmes.

JEANNINE

Comme c'est étrange !

LUC, *souriant.*

Je ressemble au *Bakou,* ce démon japonais dont la fonction spéciale est de dévorer les mauvais songes.

JEANNINE

De dévorer les mauvais songes ?

LUC

Oui. Et en les dévorant, d'en délivrer le dormeur. Il change la terreur en joie. C'est un démon bienfaisant. Je suis pareil au bon mangeur de rêves.

JEANNINE

Et vous changez, comme lui, la terreur en joie ?

LUC

N'en doutez pas.

(*Elle réfléchit. Il l'attire vers lui. Elle se*

laisse aller et repose un moment sa tête sur l'épaule de Luc.)

JEANNINE

Allez-vous-en. Vous aviez raison, tout à l'heure, j'étais dupe de moi-même.

LUC

Vous l'êtes encore : vous ne désirez pas que je m'en aille.

JEANNINE

Il le faut, cependant.

LUC

C'est très difficile.

JEANNINE, *avec agitation.*

Ah ! si vous saviez comme je vais payer tout ceci !

LUC

Payer ? Je ne comprends pas.

JEANNINE

Vous ne pouvez pas comprendre. Mais je sais, moi, qu'aucun homme ne doit me serrer dans ses bras. L'amour m'est interdit.

LUC, *souriant.*

Interdit ?

JEANNINE

Pour moi, le désir est un crime... Et un crime qui peut m'attirer la mort.

LUC, *l'observant.*

D'où vous vient cette idée ?

JEANNINE, *tremblante.*

L'an dernier, à la clinique, il y avait un jeune homme qui me faisait la cour... Un soir, je n'ai plus su... ou plus voulu me défendre... Et le lendemain, j'ai essayé de me jeter dans l'Isère.

LUC

Pourquoi vouliez-vous mourir ?

JEANNINE

Je ne pouvais plus supporter mes remords. (*Un silence. Luc sourit.*) Vous souriez ?

LUC

Je suis heureux, Jeannine. Vous venez, sans le savoir, de me livrer votre dernier secret. J'entrevois maintenant la tache qui saigne dans les ténèbres de votre âme... et je vais pouvoir l'effacer... (*Il lui prend les mains.*) Seulement, il faut me croire ! Il faut accepter sans révolte mes éclaircissements !

JEANNINE

Parlez, j'ai confiance en vous.

LUC

La conscience est à la fois scrupuleuse et hypocrite. Elle s'accuse, mais elle fuit devant la vérité, parce qu'elle veut ignorer la cause réelle de ses tourments... L'amour n'est pas le crime que vous vous reprochez. Ce n'est pas le désir qui pro-

voque vos remords. Tout cela vous écrase à la place d'autre chose. C'est un crime ancien et imaginaire qui pèse sur vous.

JEANNINE

Un crime ?

LUC

Envers votre mère. A l'époque mystérieuse où vos parents étaient pour vous des géants, des demi-dieux limitant votre minuscule univers, vous l'avez haïe, vous avez obscurément souhaité sa mort... et vous l'avez tuée dans vos rêves... Aujourd'hui encore, il vous arrive, en dormant, de la mettre au cercueil, car l'âme conserve indéfiniment la trace des désirs disparus.

JEANNINE, *fuyant son regard.*

Mais pourquoi... ces désirs de mort ?

LUC

Jalousie enfantine. Elle se dressait entre vous et l'être à qui vous aviez donné toute la force neuve de votre petit cœur chimérique.

JEANNINE

De qui parlez-vous ?

LUC

De votre père.

JEANNINE, *bouleversée.*

Oh !

LUC

C'est son image que vous recherchiez, quand

vous avez épousé, vous, jeune fille de dix-huit ans, un homme de quarante. Dès l'enfance, la vie de l'amour, en vous, a été faussée, pervertie. Si bien qu'à présent, vous ne pouvez aimer sans vouloir mourir ! Voilà tout le secret de votre maladie. (*Silence.*)

JEANNINE, *fermée, défiante.*

Je comprends, maintenant, cette crainte que j'ai de vous quelquefois. Vous êtes bon, généreux, mais votre intelligence est orientée vers la corruption !

LUC

Et voilà ces beaux yeux qui deviennent hostiles !

JEANNINE

Vous voyez des turpitudes jusque dans les berceaux !

LUC

Je sais, hélas, que dès son berceau, l'enfant est secoué par les orages secrets de la haine et de l'amour.

JEANNINE, *avec dureté.*

Comment le savez-vous ?

LUC

Ces milliers de rêves que j'ai dévorés.

JEANNINE

Eh bien, les rêves mentent, ou vous les déchiffrez mal ! Je sais, moi, qu'à cinq ans, j'étais déjà tourmentée de scrupules et de délicatesses.

LUC

Je n'en suis que trop persuadé.

JEANNINE

Alors ? Je ne pouvais pas être le petit animal coupable que vous dites ! J'ai beau descendre en moi, je n'y trouve, à l'égard de mes parents, que les sentiments les plus purs.

LUC

Il y a deux êtres en vous, deux êtres qui s'ignorent et se fuient. Vous n'en connaissez qu'un.

JEANNINE, *avec violence.*

L'autre n'a jamais existé ! Je n'ai jamais été ce monstre maladif !

LUC, *avec douceur.*

C'est à lui que vous répondez. C'est contre lui que vous vous débattez. Vous ne guérirez qu'à condition de le connaître et de l'absoudre.

JEANNINE, *se levant.*

Guérir ! Si j'étais sûre d'avoir souhaité la mort de ma mère, j'irais m'en punir de ce pas !

LUC

Ma pauvre Jeannine, voilà des années que vous vous punissez de vos crimes enfantins... Œdipe lui-même sort acquitté du tribunal de la conscience.

JEANNINE

Œdipe ?

LUC

C'est l'humanité, obsédée sans le savoir par le meurtre et l'inceste. (*Silence. Elle réfléchit.*) Croyez-moi, ce sont des remords fantômes qui pèsent sur vous... des brouillards si lointains que l'amour et la haine y ont encore le goût du lait. (*Il esquisse un geste d'effacement sur le front de Jeannine. Elle ferme les yeux.*) Je vous acquitte... Je vous acquitte.

(*La nuit est venue.*)

SCÈNE IV

Le jardin. Midi. Un dur mistral herse la mer et ébouriffe les palmiers.

Luc cause avec Fearon.

LUC

Pourquoi t'en vas-tu ?

FEARON

D'abord, le coup est manqué. Les perles de l'Egyptienne sont fausses. Et puis, je ne peux plus supporter la Brown. Si je la garde près de moi, je la tuerai certainement. Et puis, j'ai besoin d'espace. Comment peux-tu rester des mois collé à la même motte de terre ? Ce mistral me pousse au large.

LUC

Où vas-tu ?

FEARON

Je m'embarque ce soir pour la Corse. Ha, j'espère sauter, demain matin, en vue des côtes... Ensuite, je retourne en Afrique. Je descends chez mes amis, les pillards. Six jours de piste à travers les steppes. Voilà du sport, *my boy*. Et je les trouve dans leurs villages de troglodytes, ou bien sous

leurs tentes noires, quelque part entre des couloirs de pierre rouge. Je leur rachète les bijoux volés qu'ils ne peuvent pas écouler. Il y a là du butin qui moisit depuis plus de cinquante ans. Ah ! ils en sortiront de leurs bissacs, des chaînes de montres, des bagues, des boussoles et des épingles de cravates. Je vais faire une rafle magnifique !

LUC

Qu'as-tu, aujourd'hui? On dirait que tu as bu.

FEARON, *lui montrant son réticule.*

Look at this ! Comment le trouves-tu ? Je m'ennuyais, en sortant de chez moi. Je l'ai enlevé chez un bijoutier. Voilà un apéritif !

LUC

Tu as certainement bu.

FEARON

J'ai bu le vent bleu qui tombe des montagnes. Les choses sont ce qu'elles sont, dans une lumière pareille. Regarde les lettres d'or sur le toit des hôtels. Le *Palace* est le *Palace* et le *Grand* n'est pas le *Majestic.* Les gens non plus ne peuvent pas tricher avec eux-mêmes. Un psychologue est un psychologue et une canaille, une canaille... Sais-tu ce que j'ai fait du traître qui m'avait dénoncée à la police anglaise, l'été dernier ? *Shangayed, my boy*. Rencontré dans China-Town, attiré dans un bar, au bord de la Tamise et drogué. Vendu au capitaine du *Cachalot*, un baleinier américain en

partance pour les mers du Sud. Je l'ai vu charger à bord comme un cadavre. Et toi, *Herr Professor*, es-tu capable d'agir, ou seulement de parler ?

LUC

Je crois que je puis agir.

FEARON

Moi pas. Tu peux faire des voleurs et des assassins, oui. Mais tu ne chiperais pas un gâteau dans une pâtisserie. Tu ne tordrais pas le cou à une volaille.

(*On entend sonner une cloche d'hôtel.*)

LUC, *tirant sa montre.*

Midi et demi.

FEARON

Lunch time ! J'ai faim. Je me sens comme les mouettes, qui se tiennent debout dans la fureur de l'air et qui crient de famine dans le bleu. (*Imitant le cri des mouettes.*) Rao ! rao ! *Good by !*

(Elle s'en va.)

SCÈNE V

Le jardin, au coucher du soleil, Luc et Jeannine sont enlacés.

JEANNINE

Embrasse-moi. Embrasse-moi encore... C'est étrange, il y a seulement quinze jours, quand tu m'approchais, il me semblait toujours que quelqu'un se dressait entre nous... A présent, il n'y a plus personne pour nous séparer. C'est comme un rival dont tu te serais débarrassé.

LUC

J'ai tué le mauvais rêve... le monstre de fumée qui t'empêchait de respirer.

(*Silence.*)

JEANNINE

Je crois que je t'ai aimé dès que je t'ai vu.

LUC

J'ai eu pitié de toi, avant même de te connaître... et dès que tu m'as parlé... non, ce n'était pas le désir, ce n'était pas la sympathie qu'éveille en moi toute créature souffrante. C'était l'amour.

JEANNINE

Pourquoi s'est-il glissé en nous sous de faux noms ?

LUC

Parce qu'il a besoin de joie pour s'épanouir. Il lui fallait attendre, pour se faire reconnaître, que tu fusses heureuse et guérie.

JEANNINE

Jamais je ne me suis sentie aussi légère, aussi libre.

LUC

Et tu te croyais trop vieille pour aimer !

JEANNINE

Il me semble qu'une main très douce m'a transportée de dix années en arrière, et m'a déposée sur le seuil d'argent où s'ouvre la jeunesse.

LUC

Oui, moi aussi, j'ai le sentiment que la vie recommence.

JEANNINE

Tu es encore jeune, mon amour.

LUC

Sans toi, je toucherais à la vieillesse.

(Silence.)

JEANNINE

J'ai fait un joli rêve, cette nuit. Je m'élançais hors de la mer, à l'endroit où se reflétait le soleil. Quel désir cela peut-il cacher ?

LUC

Voir la lumière une seconde fois. Renaître.

JEANNINE

Tu m'as fait renaître, en vérité. Tu m'as sortie du gouffre obscur où je me débattais sans espoir. (*Étirant ses bras vers le soleil.*) Je trouve à chaque chose un goût nouveau. Moi qui étais toujours fatiguée, sais-tu ce que j'ai fait, ce matin? Je me suis levée, pendant que tu dormais et je suis montée jusqu'au vieux fort.

LUC, *désignant un point de l'espace.*

Tout là-haut? Où tourne cette brume rose?

JEANNINE

Tout là-haut. Une fillette regardait se lever le soleil, et sur sa nuque bleuâtre, fraîchement poudrée, il y avait comme un duvet de clair de lune. J'avais faim de pain mal cuit et d'oursins encore mouillés.

LUC

Oui, ce pays rajeunit les sens.

JEANNINE, *avec élan.*

J'ai parfois une telle envie de voyager!

LUC

Toutes les routes de la terre sont libres, ma chérie.

JEANNINE

Tu consentirais à partir avec moi?

LUC

Demain, si tu veux.

JEANNINE

Mais ton travail ?

LUC

Ah ! j'ai soif de bonheur, à mon tour. Je ne veux pas vivre et mourir en esclave.

JEANNINE

Sais-tu ce qui me ferait le plus de plaisir ?

LUC

Dis-le.

JEANNINE

Revoir l'Afrique, le Sud, la *Source Jaune*. C'est ce village, tu sais, où mes parents passaient leurs hivers.

LUC

Oui. Je me rappelle.

JEANNINE

C'est un petit monde si étrange, avec ses maisons roses, sa poussière rose qui danse devant la dune de cuivre... On y devient comme ensorcelé. Il y a de vieux mendiants arabes qui parlent seuls au coin des rues. J'avais peur d'eux. Maman me prenait toujours dans ses bras, quand nous les dépassions. Papa disait qu'ils étaient devenus fous d'ennui.

LUC

Comme tu as changé ! Il y a quelque temps, tu ne pouvais nommer tes parents sans rougir.

JEANNINE

Oh, maintenant, je pense à eux avec douceur.

LUC

Nous irons là-bas, ma chérie. Plus loin encore, si tu veux.

JEANNINE

Je suis contente.

LUC

Se perdre avec toi dans l'espace, dans le bleu, il ne peut rien y avoir de meilleur sur cette terre !

SCÈNE VI

L'intérieur d'une tente arabe. Belkaçem, un grand vieillard au profil de rapace est assis. Fearon, à genoux, fouille avec sa cravache dans un coffret plein de bijoux.

FEARON, *sortant des chaînes de montres.*

Look here, Belkaçem, si tu me retrouves les montres qui étaient au bout de ces chaînes, j'offre deux mille douros pour le lot.

BELKAÇEM

Les montres, voilà des années que je ne les ai plus. Données à mes guerriers en récompense, dispersées dans les tribus.

FEARON

Alors, tout le *rubbish* ne vaut pas mille douros. Des boutons d'uniforme, des pommeaux de cannes, un éperon d'argent, six bagues, dont une en plomb, des *khalkalls* de Kabylie...

BELKAÇEM

Un collier de perles.

FEARON

Fausses ! Fausses ! Fausses ! Et tu peux me croire.

Je m'y connais. J'en fabriquais, dans le temps, à Chicago... Ça vaut neuf cents douros... même pas : huit cents douros. Si tu refuses... (*elle ferme le coffret et se lève*) l'affaire est manquée. Je repars... Pourquoi ris-tu, vieux chacal ?

BELKAÇEM

Je ris de te voir si avide. Comme tu dois aimer la vie, pour courir ainsi les pistes de nos montagnes, dans le seul espoir du gain !

FEARON

J'aime les affaires... pourvu qu'elles soient malhonnêtes. Mais aujourd'hui, tu peux garder tes vieilleries ! (*Tapant du pied.*) Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir détroussé les gens pendant trente ans, pour un pareil résultat. Le plus misérable recéleur de la grande ville de Londres aurait mieux à m'offrir.

BELKAÇEM, *riant.*

Tu remues les bras, comme font les femmes, sur le théâtre, à Oran. Mais tu sais très bien, petit cœur plein de ruse, qu'il y a là pour dix mille francs d'or et d'argent, sans compter les pierreries.

FEARON

Dix mille francs ? Pas cinq cents. Pas trois cents.

BELKAÇEM

Bien. Parlons de l'autre affaire. Où sont mes fusils ?

FEARON

Dans des caisses, en gare de la *Source Jaune.*

BELKAÇEM

Quand peux-tu me les livrer ?

FEARON

Laisse-moi réfléchir. Cinq et cinq dix... et cinq quinze...

BELKAÇEM

L'insurrection commence dans un mois.

FEARON

Dans quinze jours, je serai au caravansérail du *Tombeau de la Chrétienne*, avec tes fusils.

BELKAÇEM

Et mes amis les Français, comment tromperas-tu leur surveillance ?

FEARON

Les officiers ? Ces bons jeunes gens qui me font tous la cour ? Ils me donneront des chevaux pour transporter mes caisses. Est-ce qu'une lady n'a pas le droit de tirer le sanglier, dans les montagnes ?

BELKAÇEM

Il y a du feu dans ton âme. J'aimerais t'avoir pour fille.

FEARON, *mutine, revenant au coffre.*

Si j'étais ta fille, est-ce que tu me vendrais cette friperie pour huit cents douros ?

BELKAÇEM

Peut-être. Voilà des années que la soif des douros m'a quitté.

FEARON

Eh bien, imagine que je suis ta fille. Et j'emporte le lot.

BELKAÇEM

A huit cents douros ?

FEARON

Pas un de plus. Et c'est pour t'obliger, pour t'en débarrasser.

BELKAÇEM

Prends-le, petite sangsue juive. Pieuvre de ghetto.

FEARON, *enchantée.*

Je te signe un *cheq ?*

BELKAÇEM

Que ferais-je d'un chèque, probablement faux, à dix jours de la banque la plus proche ?

FEARON

Je n'ai pas d'argent comptant.

BELKAÇEM

Peu importe. Je retiendrai les douros sur le prix des fusils.

FEARON

Right.

BELKAÇEM

Et n'essaye pas de tricher. J'ai le bras long, dans ce pays. Si tu n'es pas au rendez-vous dans quinze jours, tu ne verras pas la fin du mois, parole de Belkaçem.

FEARON

J'y serai. Parole de Fearon !

(Elle sort, emportant le coffret.)

SCÈNE VII

A la Source Jaune. Une chambre d'auberge, badigeonnée de vert. Lit et lavabo de fer. Nuit. Contre les volets clos, un vent de sable souffle par rafales.

Jeannine est couchée. Luc entre.

LUC

Tu ne dors pas encore ?

JEANNINE

Comment veux-tu, avec ce vent ? Tu entends pleuvoir le sable sur le toit ?

LUC

Oui, demain, il y en aura dix centimètres devant l'auberge. (*Il s'approche d'elle.*) T'es-tu sentie mieux, aujourd'hui ?

JEANNINE

Non. La vieille histoire, toujours... Si je veux lire, quelque chose me pousse à sortir. Si je me promène, ce quelque chose me ramène à la maison. Et à peine rentrée, il faut que je m'agite, que je tourne en rond, que je ressorte. Nulle part, je ne

suis à ma place. Ma conscience est un torrent sans digues, un tourbillonnement continuel de pensées absurdes et mesquines. Ah ! je voudrais être crieuse d'oursins sur le Vieux-Port de Marseille ! Je voudrais être seule, toute seule !

LUC

Pourquoi seule ?

JEANNINE, *bas, hochant la tête, tournée contre le mur.*

C'est dans tes bras que je suis le plus malheureuse. Chacune de nos caresses, chacun de nos baisers laisse en moi comme une trace de péché... L'autre nuit, je suis restée un quart d'heure la face dans les draps, tremblante de honte et d'effroi...

(*Silence. Rafales.*)

LUC

Que les hommes sont aveugles et les femmes dissimulées !... Dire qu'à ce moment-là, je me félicitais secrètement de t'avoir rendu la joie de vivre !

JEANNINE

Tu m'as délivrée du remords pour un temps, mais tu n'as pas pu l'empêcher de reparaître. Et ces rêves qui m'effrayaient, tu ne les as pas chassés non plus. Avant toi, je rêvais que ma mère était morte. Depuis toi, je rêve que je la tue.

LUC

Cette nuit encore ?

JEANNINE

Je me voyais tout enfant, près d'une ouverture de rocher. Le vent du soir agitait mon châle vert. Maman était près de moi... Et elle tombait sans que je l'eusse touchée... Elle mourait d'un de mes regards. Tu es comme un montreur de lanterne magique. Tu ne sais que faire passer les cauchemars devant la lampe. C'est ton instinct de fouilleur de berceaux qui a fait lever en moi ces fantômes.

LUC, *vivement.*

Des fantômes, tu dis bien, d'inoffensifs, de puérils fantômes.

JEANNINE, *à elle-même.*

Ne sont-ce que des fantômes ? Je me le demande, quelquefois.

LUC

Que veux-tu dire ?

JEANNINE

Si je n'avais à me reprocher que des désirs enfantins, des souhaits de mort inconscients, je ne serais pas torturée comme je le suis. Je n'aurais pas essayé de mourir... Je ne suis pas de ces folles qui se tuent sans motif. Mon esprit est sain, si ma conscience est malade. Et ma conscience est malade parce qu'elle souffre d'une faute obscure, d'un crime impuni.

LUC

Les âmes trop faibles s'accusent à tort, tu le sais. On peut vouloir mourir pour des crimes imaginaires.

JEANNINE, *bas.*

D'où me vient, alors, cette idée qu'il y a dans mon passé quelque chose de réel, d'oublié, qui crie vengeance ? Pourquoi certaines de mes nuits sentent-elles le meurtre et la trahison ? (*Silence. Rafales.*) Ces désirs de mort, qui étaient en moi, jadis...

LUC

Eh bien ?

JEANNINE

Qui sait s'ils n'ont pas contribué à faire périr ma mère ?... Qui sait ce que peut le désir ?

LUC

Les faits sont là. Ta pauvre mère a trouvé la mort dans un guet-apens. Une balle ! Tu me l'as raconté toi-même.

JEANNINE

Je suis une machine faussée. J'ai pu oublier... Transformer... (*Silence. Rafales plus faibles.*) Hier, je regardais une carte. Ici, à la *Source Jaune*, nous ne sommes qu'à cent cinquante lieues du *Tombeau de la Chrétienne*... J'aimerais retourner là-bas.

LUC

Pourquoi ?

JEANNINE

Il me semble, parfois, qu'elle m'appelle, du fond de son trou de sable.

LUC, *lui caressant les cheveux.*

Ma pauvre Jeannine... Je traverserais l'Afrique

pour te donner la paix... Mais si tu espères arracher aux pierres et aux sables un secret que nous n'avons pas déchiffré ensemble, autant retourner en Europe. La cause de tes tourments est en toi seule. Et je finirai bien par la découvrir. A partir de demain, tu noteras tes rêves.

JEANNINE

Cesse donc de me disséquer vivante !

LUC, *lui prenant la tête entre ses mains.*

J'arriverai jusqu'à la bête qui est cachée là et qui ronge ta vie !

JEANNINE, *se dégageant.*

Où est ton assurance d'autrefois ? Tu te croyais le démon bienfaisant qui dévore les mauvais songes. Aujourd'hui, le *Bakou* ne sait plus que grimacer devant moi.

LUC

Tu désespères trop vite. Attends.

JEANNINE

Que toutes les truites soient mangées, n'est-ce pas ?

LUC

Laisse-moi chercher encore.

JEANNINE, *les yeux mi-clos, avec une nuance de mépris.*

Crois-tu vraiment qu'en ramassant les miettes

de mon âme, tu connaîtras la vérité? Crois-tu qu'en portant la lumière dans le dédale de ma conscience, tu me guériras? La pleine lumière, oui, ce serait peut-être la guérison... La demi-lumière est plus dangereuse que l'obscurité... Elle réveille les furies qui dormaient... Et tu ne pourras jamais faire dans les êtres qu'une demi-lumière. L'homme le plus intelligent ne comprend qu'à moitié.

LUC

Qu'en sais-tu?

JEANNINE

J'ai réfléchi, depuis un mois. Je t'ai regardé... (*Avec douleur.*) J'ai vu l'affreuse passion de connaître, la curiosité, froide et brillante comme un couteau bien aiguisé.

LUC, *tremblant.*

Ne dis pas que je ne t'ai pas aimée.

JEANNINE

Tu aimes l'énigme irritante qui se cache dans le dernier repli des consciences.

LUC, *à genoux devant elle.*

Non. Non. C'est bien toi que j'aime... et non pas seulement cette part de toi-même qui m'échappe... Quand je te revois dans le petit jardin au bord du torrent, par ces soirs enfermés d'automne, toute pensive et repliée sur ton triste secret... j'éprouve un tremblement intérieur... une douceur qu'aucun souvenir n'a jamais éveillé en moi.

JEANNINE

Tu te connais si mal, mon chéri... Tu prends tes émotions d'artiste pour de l'amour.

LUC

Je sais bien que je t'aime.

JEANNINE

Et je sais, moi, que du jour où tu auras déchiffré le mot que je porte, tu cesseras de m'aimer. L'amour, pour toi, ce n'est qu'un moyen de forcer les âmes... Tes yeux brûlent toutes les femmes, mais tu es un homme éteint... Un homme cruel, aussi.

LUC

Suis-je devenu cruel ?

JEANNINE

J'ai reçu de toi des baisers pénibles comme des expériences.

LUC

Je suis un homme attelé à une tâche rude, décevante. Arrêter les gens comme au passage et arracher la première écorce de leurs mensonges, découvrir les amours incestueuses, les plaies cachées sous l'ouate, les envies bestiales et, ces tares mises à nu, soulever l'un après l'autre les voiles de dissimulations inconscientes ; creuser toujours plus avant, comme un ver dans l'humus, à travers des couches immatérielles de souvenirs tronqués, de rêveries hypocrites, de désirs ignorés... des mains trop douces ne viendraient pas à bout d'un pareil travail.

JEANNINE

Il est inutile.

LUC

Qu'est-ce que tu dis ?

JEANNINE

On n'apprend rien que par l'amour. On ne peut savoir qu'en se donnant.

LUC

Qui t'a soufflé cette leçon ?

JEANNINE

Personne.

LUC

Ainsi, tu te défies de moi ? Tu résistes sourdement à ma pensée ? Voilà pourquoi je n'ai pas déchiffré ton énigme.

JEANNINE

Je me dis parfois que si tu étais venu à moi d'un cœur plus simple, ah ! tu aurais tout deviné, tout compris sans paroles. Et si tu m'avais prise avec l'ardeur aveugle des vrais amants, mon mal se serait dissous à cette flamme. Hélas, ta passion la plus profonde est étrangère à l'amour ! Tu ne peux te donner sans réserve.

LUC

C'est vrai, mais cette passion de connaître que tu crois stérile et glacée, elle a sa source dans l'amour, comme toute passion. J'aime. J'aime l'innocence qui est au fond des crimes. Et je me suis donné. A

une chimère, peut-être, mais je me suis donné. Regarde ma vie. Je me semble un termite enfoncé dans ses galeries souterraines. Jamais de repos, jamais d'air libre. Je ne peux plus approcher un être sans être obsédé par le signe indéchiffrable qui est gravé en lui. Je ne connais pas le bonheur. Où est la femme que j'ai pu chérir en paix ? Un homme éteint ? Non pas. Un homme altéré de plénitude et que son démon oblige à passer de l'une à l'autre, dans une ardeur pleine de tristesse. Un faux don Juan, qui se refuse à l'amour, pour l'amour d'autre chose... Des baisers pénibles comme des expériences ?... J'en connais, moi, de plus répugnants. Si je te disais que j'ai vécu six mois avec une ivrognesse ? Et l'amitié aussi m'est empoisonnée. J'ai fait mon compagnon d'un criminel. J'ai risqué l'infamie et la prison.

JEANNINE, *avec pitié.*

Pourquoi me l'avoir caché ?

LUC

Ce sont des confidences inutiles. Je n'ai besoin de l'absolution de personne.

JEANNINE, *même jeu.*

La prison ?

LUC

J'écrivais les premiers chapitres de *l'Ombre du père*. Je ne savais pas encore tout le parti qu'on peut tirer des rêves d'adultes. Et au risque de salir, d'inquiéter, d'éclairer prématurément les en-

fants, j'en interrogeais le plus grand nombre possible.

JEANNINE

J'ai toujours pensé que tu l'avais fait.

LUC

A cette époque, Fearon, la voleuse, qui habitait Chelsea, avait pour voisins une famille d'ouvriers : le père, la mère, un garçon de six ans et une petite fille de huit. Un soir, en l'absence des parents, les enfants jouaient seuls dans le bas du jardin. On entend des cris : le gamin était tombé dans la rivière. Le lendemain, j'entrai chez ces gens. Le père était ivre, suivant son habitude et la fillette, blottie dans ses bras, le regardait sans une larme, avec une expression cruelle et presque triomphale. En observant cette sauvagesse aux vastes yeux luisants de passion précoce, j'eus l'intuition soudaine que c'était elle qui avait jeté son petit frère dans la Tamise. Je voulus savoir. Je l'apprivoisai facilement, avec des poupées. Ce fut une étrange idylle. Elle était coquette et rouée comme une femme ; je lui faisais ma cour, comme à une femme. Elle me confiait des secrets qui n'étaient pas tous innocents. Mais le seul que je voulusse lui arracher, elle le gardait avec obstination. Cette amoureuse de huit ans s'est jouée de moi comme une vieille criminelle... Un jour qu'elle était sur mes genoux, dans le jardin de Fearon, la mère survint. Tu devines ce que cette femme s'imagina. Elle m'invectiva, me menaça de la police... Je n'espérais pas me faire comprendre d'elle. Je partis sans dire un

mot... J'ai supporté d'être pris pour un de ces individus qu'on trouve en trop jeune compagnie dans les terrains vagues...

JEANNINE, *frissonnant.*

Tu me fais peur... *(Silence.)* Est-ce qu'une enfant, une enfant de huit ans peut volontairement commettre un crime?

LUC

Certes.

JEANNINE

Et trouves-tu qu'elle en soit responsable?

LUC

On est toujours poussé à cet âge par des sentiments inconscients. Ma petite diablesse devait être jalouse de son frère. Et de cela, non, elle n'était pas responsable.

(*Silence.*)

JEANNINE

On dirait que le vent est tombé.

LUC

Oui. Il faut dormir, ma chérie.

JEANNINE

Oh, dormir!

LUC

Je resterai dans la chambre.

(*Il dispose une chaise en toile.*)

JEANNINE

Eh bien, bonne nuit.

LUC

Bonne nuit. *(Il l'embrasse et souffle la bougie.)* Et ne crains rien. Cette fois, le bon mangeur de rêves, l'honnête *Bakou* veille à tes côtés.

JEANNINE

Mais ses cauchemars, à lui, qui les dévorera ?

SCÈNE VIII

Sous une arcade, devant un hôtel-entrepôt de l'extrême Sud-Oranais. L'arche blanche ouvre sur une route bordée de masures arabes, entre lesquelles on découvre la perspective d'un steppe rocailleux. Le soleil du matin pénètre sous l'arcade et inonde de jaune les petites tables où sont disposées des bouteilles entourées de chiffons humides.

Luc est assis devant une table. Il fume en lisant une carte. Un officier entre du dehors.

LUC, *se levant.*

Entrez, mon capitaine, je suis vraiment confus...

L'OFFICIER

Pas du tout.

LUC

J'aurais dû passer moi-même au bureau arabe...

L'OFFICIER

Inutile. Madame s'est-elle reposée ?

LUC

La journée d'hier l'a beaucoup fatiguée. La len-

teur de ces petits trains est désespérante. Et il y avait une telle réverbération sur les pierres...

L'OFFICIER

Vous avez l'intention, me disiez-vous, de pousser plus loin ?

LUC

Nous voudrions faire un tour dans les montagnes.

L'OFFICIER

La chasse ?

LUC

Non. Nous sommes de simples promeneurs.

L'OFFICIER

Je vous donnerai deux *mokhazeni,* pour vous escorter.

LUC

La région est tranquille ?

L'OFFICIER

Tout à fait. Naturellement, vous ne devez pas franchir la grande barrière rocheuse, à cinq étapes d'ici.

LUC

Nous ne dépasserons pas le *Tombeau de la Chrétienne*.

L'OFFICIER

Vous avez trois journées de cheval, des abris à chaque étape et là-bas, vous trouverez un caravansérail.

LUC

Le tombeau existe-t-il encore ?

L'OFFICIER

On vous montrera un tumulus, à gauche de la piste. Est-ce un tombeau, j'en doute.

LUC

Il paraît, cependant, qu'une Française y est ensevelie.

L'OFFICIER, *souriant.*

N'en croyez rien.

LUC

Pourquoi ?

L'OFFICIER

Si jamais une Européenne eut la fantaisie de se faire enterrer là, soyez sûre qu'elle n'y a pas fait de vieux os.

LUC

Ah ?

L'OFFICIER

Les Berbères, pour les vêtements... les bijoux... et aussi le plaisir de profaner une sépulture chrétienne. Jusqu'à ces dernières années, la région fut infestée de pillards.

LUC

Et que sont-ils devenus ?

L'OFFICIER

Les uns ont fait leur soumission. Les autres ont émigré de l'autre côté des montagnes, avec les tri-

bus rebelles. Mais je ne pense pas que leur résistance doive s'éterniser. Nous sommes en rapports avec Belkaçem, leur chef... Un vieux bandit qui finira sans doute chevalier de la Légion d'honneur. Que voulez-vous ? Les temps sont révolus.

LUC

Heureusement.

L'OFFICIER, *se levant.*

Je vais m'occuper de votre escorte... J'espère que vous me ferez l'honneur de venir prendre le thé au bureau arabe.

LUC, *même jeu.*

Avec plaisir.

L'OFFICIER

Ah, j'y pense : je serai sans doute obligé de vous donner une compagne de route... une dame anglaise qui est depuis quelque temps dans la région. Elle part demain pour la chasse.

LUC

Comment s'appelle-t-elle ?

L'OFFICIER

Lady Sullivan.

LUC

J'en ai entendu parler.

L'OFFICIER, *prenant congé.*

A tantôt.

LUC

Au revoir, mon capitaine.

(Il se rassied. Jeannine entre de l'intérieur.)

JEANNINE

Avec qui causais-tu ?

LUC

L'officier du bureau arabe. Il paraît que Fearon est ici.

JEANNINE

Ta voleuse ?

LUC

Oui. Je la savais dans le Sud. Nous ferons route avec elle. Cela ne te contrarie pas ?

JEANNINE

Non. Je suis curieuse de la connaître.

LUC

Tu es reposée ?

JEANNINE

Oui, tout à fait... Tu sais que je reconnais parfaitement l'endroit ? L'auberge existait déjà, quand nous y sommes passés. Mes parents ont pris leur thé, là où tu étais assis. Cela sentait le musc et l'huile frite... comme à présent... Le même soleil jaune sur la table... Le même petit souffle d'air, à la même heure...

(Ici, Fearon entre du dehors, en amazone de coutil.)

FEARON

Hulloa, my boy! Le capitaine vient de me dire... Mais présente-moi cette dame.

LUC, *présentant.*

Madame Felse... Lady Sullivan.

FEARON, *secouant énergiquement la main de Jeannine.*

Glad to meet you! Je vous ai déjà vue, à Nice.

JEANNINE

En effet. Et monsieur de Bronte m'avait parlé de vous.

FEARON

Oh! il m'a parlé de vous aussi. Oui, c'est un honnête râcleur de consciences. De peur que sa récolte ne soit perdue, il en fait part tout de suite à ses amis. Donc, si vous savez que j'ai vendu un peu plus de bijoux que je n'en ai acheté, je sais, moi, que votre système nerveux n'est pas tout à fait en ordre. Alors, il n'a pas encore suffisamment étrillé votre petite âme? Le traitement n'a pas réussi?... Que diable êtes-vous venus chercher dans ce pays de brigands?

LUC, *à Jeannine, très gêné.*

Excusez-la. Elle se trompe. Je ne lui ai jamais parlé de vous.

FEARON, *s'amusant.*

Oh, sorry, awfully sorry! Je croyais que vous

étiez la dame aux visions. Celle qui a un vieux mari, du côté d'Oran !

LUC, *exaspéré.*

Fearon !

FEARON

Il ne ment pas, vous savez ? Il dit toujours la vérité. (*Lui touchant les cheveux.) There's a good boy.*

LUC

Je crois que vous êtes ivre.

FEARON

Jamais avant midi.

JEANNINE

Madame, ne croyez pas embarrasser M. de Bronte en lui rappelant devant moi ce qu'il a pu vous confier à mon sujet. De sa part, ces indiscrétions sont toutes naturelles ; je ne lui en veux pas.

FEARON

Voilà une aimable personne... et qui doit te rendre la vie bien agréable. *My word!* On dirait deux jeunes mariés en voyage de noce !

LUC, *sévère.*

Fearon, si tu désires que cette conversation continue, je te prie de changer de ton.

FEARON, *dansant de gaîté.*

Quoi ? On ne peut plus être gaie ? Mais la vie est en or, aujourd'hui. Nous étouffions depuis trente

heures dans un vent de sable. Un brouillard comme à Chelsea et les pierres plus chaudes que les bouillottes de Great Eastern. C'est un matin à tirer Dieu le Père par la barbe. J'aimerais décoiffer les Bicots à coups de carabine. Crois-tu qu'on mettrait en prison ? Dis ?

LUC

Tu as certainement bu.

FEARON

Silly boy!

JEANNINE

Je remonte un instant dans ma chambre (*A Fearon.)* Vous m'excusez ?

FEARON

Faites, ma bonne dame. Nous nous reverrons.

(Jeannine est sortie.)

LUC, *d'un ton de reproche.*

Je ne comprends vraiment pas...

FEARON

Come and kiss me.

LUC

Je dis que je ne comprends pas.

FEARON

Kiss me.

LUC, *s'exécutant.*

Voilà. Maintenant...

FEARON

Maintenant, tu vas m'expliquer ce que tu fais ici, avec cette bourgeoise au voile couleur d'espérance.

LUC

Je ne supporterai pas de t'entendre parler ainsi de Mme Felse.

FEARON, *riant*

Oh ! Oh ? C'est l'amour ?... C'est l'amour ! Il a proprement desossé sa perdrix ; il a gratté la carcasse ; il a vidé l'intérieur et tout au fond, à la place du sale petit secret habituel, il a trouvé l'amour ! Couché en rond, avec des ailes en sucre et des boucles en berlingots. Ah ! ah ! ah ! C'est une très bonne farce ! Seulement, tu n'es pas pris. Je l'ai vu du premier coup d'œil. Tu en as même assez, de promener la belle dame. Déjà deux mois, depuis Nice ! La cure est plus courte, en général.

LUC

Pense de moi ce qu'il te plaira.

FEARON

Je pense que tu penses : « Ah, que c'est contrariant de ne pas pouvoir aimer ! » Et elle ? Est-ce qu'elle t'aime ? Elle doit commencer à te connaître, hein ? Pourquoi diable êtes-vous encore ensemble ?

LUC

Autre chose que l'amour est entré dans ma vie.

FEARON

Quoi ? L'alcool ?

LUC

Non. Une chose qui dégrise. Le sentiment de la responsabilité.

FEARON

Hulloa! Voilà du nouveau.

LUC

Depuis quelque temps, je vois augmenter ses souffrances... et la cause m'en demeure inconnue. Il y a un point de départ, un choc initial, que je n'arrive pas à découvrir. Au lieu de ralentir sa déchéance, je l'aurai peut-être précipitée.

FEARON, *se moquant de lui.*

Tiens? La théorie n'est donc pas infaillible?

LUC

J'ai pu me tromper.

FEARON, *même jeu.*

Mon dieu, les vrais médecins, les criminels patentés se trompent aussi quelquefois. Bah, qu'on l'enferme et tu en seras débarrassé!

LUC

Es-tu tellement endurcie que tu ne puisses plus comprendre...

FEARON, *pirouettant.*

Oh! excuse me. J'avais oublié l'amour. Mais pourquoi cette promenade dans l'Ouest?

LUC

Nous allons au *Tombeau de la Chrétienne*. C'est là que sa mère a été tuée, jadis, dans un guet-apens. Elle désire s'agenouiller sur ce point de l'espace où elle croit la morte présente, en poussière comme en esprit... Elle ne sait pas que la tombe est vide.

FEARON, *ricanant*.

Conduire une dame sur un sépulcre, au milieu du désert, ce n'est pas une occupation très scientifique, sais-tu ?

LUC, *soupirant*.

Je sais.

FEARON

Quelle est son idée fixe ?

LUC

Elle veut se tuer, en expiation d'un crime imaginaire.

FEARON

Imaginaire ? Tu en es sûr ? Peuh ! Elle finira bien par se tuer.

LUC

On dirait que tu le souhaites.

FEARON

Dear no ! Mais c'est si ennuyeux à traîner dans ses bagages, une femme malade ! Quel joli voyage, si je t'avais rencontré seul ! (*Bas.*) Je vais vendre des armes aux pillards.

LUC

Pourquoi faire ?

FEARON

Insurrection.

LUC, *haussant les épaules.*

Ça t'amuse donc de conspirer avec les Bicots ?

FEARON, *bas.*

Immensely... Tous les grands chefs trahissent la France. Belkaçem, tu sais, Belkaçem, des tribus montagnardes ?

LUC

Oui. On m'a parlé de lui.

FEARON

Il m'a commandé cinquante fusils. J'ai rendez-vous avec lui dans trois jours. (*Un silence. Luc réfléchit.*) A quoi penses-tu ?

LUC

Ces pillards des montagnes, ce sont les mêmes qui opéraient, il y a vingt ans, dans la région ?

FEARON

Yes, dear, and what of it ?

LUC

Il doit y en avoir, parmi eux, qui ont pris part au combat où la mère de Mme Felse a trouvé la mort ?

FEARON

Il y en a peut-être.

LUC

J'aimerais entendre de leur bouche le récit du drame.

FEARON

Elle ne t'en a pas suffisamment rebattu les oreilles ?

LUC

Je voudrais le contrôler.

FEARON

Soit, j'en parlerai à Belkaçem... J'ai soif. *I want a coktail !*

LUC

Je vais le commander.

FEARON

Ici ? Pouah ! Ils mettent du pétrole dedans. Viens chez moi.

LUC, *hésitant.*

Je préfère... ne pas sortir.

FEARON, *riant.*

Elle t'a domestiqué ? Toi ? Ha, que c'est drôle ! Mais ça ne peut pas durer... Le toutou cassera sa laisse. Et il ira s'amuser avec les chiennes. *Good by !*

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX

Le caravansérail du Tombeau de la Chrétienne. Une espèce de dortoir, une pièce longue et basse aux murs de pierre rouge. Deux fenêtres et une porte ouvrant sur un chaos de grès rouges, dans une vallée rocheuse. A gauche, porte conduisant à une chambre réservée. A droite, la porte de la cuisine. Contre les murs, trois ou quatre lits de camp. Au premier plan, table et escabeau. Il est sept heures du soir.

Luc, Jeannine et Fearon viennent d'arriver. Jeannine est assise sur un lit de sangles, les mains sur les yeux. Luc est à ses côtés. Belkaçem se tient sur le seuil. Fearon donne des ordres au gardien du caravansérail, qui porte une caisse sur ses épaules.

FEARON, *désignant la gauche.*

Par ici, avec les autres. (*Désignant Jeannine.*) Puis, tu donneras de l'eau fraîche à la dame. *Go on.*

LE GARDIEN, *traversant.*

Elles sont un peu lourdes, tes boîtes. Mais si c'est des pierres que tu nous apportes, sois la bienvenue. Nous allions justement en manquer !

BELKAÇEM, *rit silencieusement, puis, à Fearon.*

Elle est prévoyante et courageuse, notre amie anglaise qui transporte des caisses de pierres à travers le steppe.

FEARON

N'est-ce pas, Belkaçem ? Mais je ne suis pas la seule à qui tu doives des remerciements. Hier, en passant les dunes, le vent s'est élevé, le sable s'est mis à danser, le chevaux se couchaient... et sans les cavaliers du capitaine, tes caisses ne seraient pas ici.

BELKAÇEM, *souriant.*

Les cavaliers du capitaine et le capitaine lui-même seront remerciés comme il convient.

(*Le gardien traverse, sort à droite et rentre un moment après, avec un verre d'eau qu'il porte à Jeannine.*)

FEARON, *à Belkaçem.*

J'ai à te parler, Belkaçem. Veux-tu m'attendre devant ta tente ? J'y serai dans un instant.

BELKAÇEM

Viens. Nous prendrons le café avec tes amis.

FEARON

Non. Mes amis vont se reposer. (*Il sort. Au gardien qui sort à droite.*) Toi, du whisky ! (*à Jeannine qui boit son verre d'eau.*) Eh bien, Mrs. Felse, nous allons mieux ?

JEANNINE

Un peu.

FEARON

But, my dear, enlevez donc ce casque. Quelle idée de s'entourer la tête de bouchons, quand, depuis deux heures déjà, le soleil n'a pas plus de force que le sermon d'un *clergyman !*

(*Le gardien rentre, apportant du whisky.*)

JEANNINE

J'ai encore soif.

FEARON

Have some of this ?

JEANNINE

Non, non.

FEARON, *au gardien qui sort.*

Alors, *agua, wasser, iguid !* (*Buvant.*) Moi, dans ce pays, je trouve que ce n'est pas assez d'avoir du feu dans les yeux, sur les mains et sur les épaules. J'aime aussi le sentir à l'intérieur... (*Elle repose son verre auprès de la bouteille.*) Maintenant, je vais parler d'affaires avec Belkaçem. Je vous laisse. (*Désignant la chambre de gauche.*) Il y a là quelque chose qui ressemble à des lits. C'est là que nous dormirons toutes les deux, Mrs Felse. (*Près de la porte.*) Ah, j'oubliais : dans un quart d'heure, le *clergyman* va se coucher. Oui, le soleil. Il faut voir ça ! *It' s wonderful !* Parce qu'ici, le *clergyman* couche en enfer. (*Elle rit.*) Tout devient rouge, depuis les dernières échines de granit, à l'horizon,

jusqu'aux pierres de la *hamada* qui sonnent le cristal. Et celles de l'*oued* à sec, qui sont plates et ridées comme l'eau, et les escaliers de grès, debout contre le ciel, et les glaciers de sable qui bombent entre deux rocs : tout flambe ! *You must see that.* N'y manquez pas.

(*Elle sort.*)

JEANNINE

Elle parle... elle parle... Est-ce qu'elle est encore ivre ?

LUC

Elle le sera bientôt.

JEANNINE

Je n'ai pas envie de partager cette chambre avec elle.

LUC

Elle te la cédera. Je m'en charge.

JEANNINE

Ni d'aller voir coucher le soleil.

LUC

Repose-toi.

JEANNINE

Oui. Je vais m'étendre un peu.

(*Elle va pour sortir, puis revient à lui.*)

LUC

Qu'y a-t-il ?

JEANNINE, *bas.*

Ce pays me fait peur. Hier, pendant que nous traversions cette plaine de pierres noires, vers la fin de la journée... Tu sais ? Ces pierres striées, plissées, comme des cervelles d'animaux ?

LUC

Eh bien ?

JEANNINE

Elles se sont mises à briller soudain et il m'a semblé qu'elles sécrétaient des milliers de pensées méchantes... Et quand nous nous sommes promenés, au crépuscule...

LUC

Oui.

JEANNINE

Cette femme au bras nu qui s'abritait les yeux en interrogeant l'espace, dans un calme de granit...

LUC

Je l'ai remarquée.

JEANNINE

Elle avait l'air d'attendre une réponse qui allait accourir du fond du steppe noir. Je me sentais comme elle.

LUC

Je crains plutôt que ce monde mort n'ait rien, absolument rien à te dire.

JEANNINE

Il m'a déjà parlé.

LUC

Comment cela ?

JEANNINE, *à la fenêtre.*

Depuis ce matin, il y a comme un voile qui se lève lentement. Je reconnais les montagnes. Mais pourquoi chaque profil de falaise, chaque couloir de roches et cette couleur saumon, qui est partout ici, enfoncent-ils en moi un sentiment de faute, d'irrémissible péché ?

LUC, *l'écartant de la fenêtre.*

Cette analyse continuelle te ronge comme la rouille. Elle n'est peut-être pas tout ton mal. Elle est certainement une partie de ton mal.

JEANNINE, *avec douceur.*

Luc, c'est un mal que tu m'as donné.

LUC

Je le sais. Et je voudrais t'en guérir. Je voudrais t'obliger à ne plus penser...

JEANNINE

Trop tard.

LUC

... à ne plus creuser vainement ce sillon qui ne finit pas.

JEANNINE

La fin n'est peut-être pas si loin que tu crois.

LUC

Que veux-tu dire ?

JEANNINE

Tout à l'heure, au tournant de la piste, quand le *Tombeau de la Chrétienne* m'est apparu, il m'a semblé que je mourais.

LUC

Je t'ai vue pâlir sur ton cheval.

JEANNINE

S'il suffisait, pour en finir, d'aller sur le tombeau, de m'y coucher et d'attendre, j'irais de ce pas.

LUC, *suppliant.*

Jeannine !

JEANNINE

Mais une mort aussi facile, ce serait un bienfait auquel je n'ai pas droit.

LUC

Cesse de me torturer !

JEANNINE

Tu crois souffrir ? Mon pauvre petit ! Si tu endurais un quart d'heure ce que j'endure des jours entiers, tu te frapperais la tête contre ces murs en criant !... Chaque étoile de la nuit laisse tomber sur moi sa gouttelette de poison. Je t'ai dit, ce matin : « Empêche donc ton cheval d'écraser ces chardons secs, qui craquent sur les roches comme des squelettes d'oiseaux. »

LUC

Oui. Pourquoi ?

JEANNINE

J'avais la sensation que nous écrasions des cadavres... Les femmes qui ont tué ne souffrent pas plus que moi. (*Luc l'enlace.*) Ne me touche pas. (*Il s'écarte.*) Encore un peu de patience. Tu seras bientôt libre.

LUC

Jeannine !

JEANNINE

Je suis une lourde chaîne. Une femme qu'on ne peut guérir en la caressant... ce n'est pas une compagne agréable...

LUC, *vivement, comme se défendant contre une pensée.*

Je t'aime comme tu es. Je n'ai d'autre désir que d'être avec toi... de...

JEANNINE

Il vaudrait mieux que je fusse folle.

LUC

Tais-toi.

JEANNINE

Si cette pensée t'est déjà venue, n'en aie pas honte. (*Il soupire et se tait. Elle retourne à la fenêtre. Le jour baisse, depuis un instant. La teinte rouge des rochers s'accentue.*) Le mieux, vois-tu, ce serait un accident... J'ai rêvé cette nuit que mon cheval galopait vers un précipice. Je n'avais aucune peur. C'était une délivrance... Tiens, voici le jour qui baisse. Va voir coucher le soleil.

LUC

Je préfère... ne pas te quitter.

JEANNINE

Va donc. Fearon avait raison. C'est un spectacle extraordinaire, ici.

LUC

Comment le sais-tu?

JEANNINE

Je me le rappelle... depuis un instant... Va.

LUC, *hésitant.*

Mais que feras-tu ?

JEANNINE

Je me poserai sur un lit. Je t'attendrai.

(*Il sort. Jeannine va dans la chambre de gauche. On l'entend remuer des objets. Le jour baisse rapidement et une lueur d'un rouge intense se répand sur les roches. On entend au dehors le faible crincrin d'un violon arabe. Jeannine apparaît et va écouter, près d'une des fenêtres. Fearon entre vivement du dehors et regarde Jeannine avec un mélange de curiosité et de cruauté.*)

JEANNINE

Quelle est cette musique ?

FEARON, *l'observant toujours.*

C'est un mendiant qui joue dans la cour.

JEANNINE

Un mendiant noir ?

FEARON, *brusque.*

Noir, gris, jaune, je n'en sais rien. Un mendiant couleur de mendiant. Qu'est-ce que ça vous fait ?

JEANNINE, *allant vers la porte.*

Il faut que je voie cet homme.

FEARON, *lui barrant la route.*

Tout à l'heure, Mrs Felse.

JEANNINE, *étonnée.*

Mais laissez-moi passer.

FEARON

Dans un petit moment.

JEANNINE

Pourquoi m'empêchez-vous de sortir ?

FEARON

J'ai quelqu'un à vous présenter.

JEANNINE

Qui ?

FEARON

Un témoin... Ne tournez pas autour de cette porte. Asseyez-vous. Dans dix minutes, vous serez libre. (*Elle obéit.*) Votre amant, qui est un homme plein de sagesse, m'a chargée de faire une petite enquête sur les circonstances réelles de la mort de votre mère.

JEANNINE, *effrayée.*

Comment cela ?

FEARON

Me renseigner auprès des pillards sur ce qui s'est vé-ri-ta-ble-ment passé.

JEANNINE

Eh bien ?

FEARON

Well! J'ai eu la main assez heureuse. D'abord, je suis fâchée de détruire une de vos illusions. Dans le *Tombeau de la Chrétienne*, il n'y a pas de chrétienne.

JEANNINE, *se levant.*

Oh !

FEARON

Il n'y en a jamais eu. Cette tombe est vide comme une coquille d'œuf... Maintenant... (*Elle fait un signe à la fenêtre. La porte s'ouvre et Belkaçem paraît.*) Reconnaissez-vous ce *gentleman ?*

JEANNINE

Il me semble... Il était là tout à l'heure...

FEARON

Vous l'avez vu auparavant.

JEANNINE

Je ne crois pas.

FEARON

Vingt-deux ans auparavant. *(Jeannine et Belka-*

çem se regardent.) Mais j'ai oublié de vous *introduire. Excuse me. (Présentant avec une aisance mondaine.)* Mister Belkaçem, Mrs. Felse.

JEANNINE

Qui êtes-vous ?

BELKAÇEM

Ne demande pas qui je suis, demande qui j'étais.

JEANNINE

Qui étiez-vous ?

BELKAÇEM, *souriant.*

Un homme de poudre.

JEANNINE, *à Fearon, avec horreur.*

Est-ce lui qui a tué ma mère ?

FEARON

Plût à Dieu ! Ce serait un soulagement pour vous, ma chère.

JEANNINE

Un soulagement ?

FEARON

Vous auriez, du moins, la preuve que vous ne l'avez pas tuée vous-même.

BELKAÇEM

Aucun des nôtres n'a tué ta mère, ce jour-là.

JEANNINE, *touchant son front.*

Elle a reçu la balle ici.

BELKAÇEM

La mémoire des enfants est comme la terre du potier ; on y dessine les figures qu'on veut.

JEANNINE

Elle est morte à côté de moi, dans le chariot.

BELKAÇEM

Tu as oublié. On t'a fait oublier. Mais moi, je me souviens de tout, je revois la fissure du roc où nous attendions, depuis midi. Je vois s'agiter la couleur verte qui était celle de tes vêtements.

JEANNINE, *réfléchissant.*

Verte ? Oui, c'est possible.

BELKAÇEM

Je te vois ramper sur les grès, hors de la cachette.

JEANNINE, *inquiète.*

Quelle cachette ?

BELKAÇEM

La caverne, près de la grande roche carrée. L'ouverture basse où l'on n'entre qu'à genoux... Et dedans, le sable rose.

JEANNINE

Du sable ?... Continuez.

BELKAÇEM

Dès le premier coup de feu, les tiens vous avaient mises en lieu sûr, ta mère et toi. Mais nous autres

nous ne le savions pas. Nous combattions en avant, pour le chariot vide...

(Elle va à la fenêtre et s'y absorbe un instant, la tête dans ses mains.)

JEANNINE, *à Fearon.*

Cette musique déchire quelque chose en moi. *(A Belkaçem.)* Qui est-ce qui joue ?

BELKAÇEM

Un négro de la tribu.

JEANNINE, *revenant à lui.*

Vous dites que nous n'étions plus dans le chariot ?

BELKAÇEM

Vous étiez cachées toutes les deux dans la caverne. Et sais-tu ce que nous vîmes soudain ? Une joyeuse petite fille, une enfant de six ans, qui se glissait au dehors et nous faisait des signes avec son châle.

JEANNINE, *terrifiée.*

Non ! Non !

BELKAÇEM

Tu nous appelais. Tu nous montrais l'entrée de la caverne. Mes hommes t'aperçurent, firent le tour par les rochers, surprirent ta mère au fond de l'abri et l'emportèrent sous les balles.

(Jeannine a poussé un cri sourd. Elle s'abat sur les genoux et paraît envahie par une espèce de somnolence. Elle parle avec des intonations et des mots enfantins. Fearon l'observe avec satisfaction.)

JEANNINE

Oui... oui... Jeannine se rappelle... La caverne... le châle vert... le sable rose... et maman n'était plus là... Et pauvre papa mentait... pour que Jeannine oublie... ce qu'elle avait fait... Ah, papa, papa chéri!... Fallait tuer... méchante Jeannine... pas pardonner... pas oublier... Tuer! Tuer!

FEARON, *lui cinglant les reins d'un coup de cravache.*

Voyons, Mrs. Felse, est-ce qu'une enfant de six ans est responsable de ses actes? Maintenant que vous savez la vérité, j'espère que vous serez raisonnable et que vous cesserez de vous tourmenter.

JEANNINE, *revient à elle et se relève, en proie à l'épouvante.*

Oh! Oh! Oh! j'ai livré ma mère à des assassins! (*S'accrochant aux vêtements de Belkaçem.*) Dites, qu'est-elle devenue, ma pauvre maman? Où l'avez-vous achevée?

BELKAÇEM

On tue rarement les femmes, dans nos tribus.

JEANNINE

Qu'a-t-on fait d'elle? Répondez.

BELKAÇEM

J'ai dit ce que je savais.

JEANNINE, *à Fearon.*

Il ne veut pas parler. Oh! je vous en supplie, forcez-le à tout me dire!

FEARON

Mais calmez-vous, ma chère. Pourquoi voulez-vous qu'il en sache davantage ? Il y a dix mille hommes dans les tribus, et on y perd aussi facilement la trace d'une captive que celle d'une sauterelle.

JEANNINE, *se tordant les mains.*

Une captive !

FEARON, *avec une froideur féroce.*

Et après ? Tous les pillards ne sont pas des bourreaux. Ils ne prennent pas tous plaisir à déchiqueter leurs esclaves avec des ciseaux. Il y en a qui préfèrent s'amuser avec elles. Ce sont des amants pleins de vigueur, vous savez ? A part la vermine et la syphilis, il n'y a vraiment rien à leur reprocher.

(Elle rit bruyamment. La musique s'est tue au dehors. Jeannine se précipite vers le fond, dans une terreur intense.)

FEARON

Où allez-vous, Mrs. Felse ?

JEANNINE, *à la porte.*

Laissez-moi !

FEARON

Soyez prudente. Il fait tout à fait nuit. Ne sortez pas sans arme. (*Elle lui glisse un revolver dans la main et lui ouvre la porte. Jeannine sort en courant dans l'obscurité. Fearon revient à Belkaçem. Elle se verse à boire, dans une exaltation qu'elle réprime de moins en moins.*) C'est une question de savoir

s'il est meilleur de tuer avec des paroles ou avec un couteau. Qu'en penses-tu, vieux connaisseur?

BELKAÇEM

Chacun tire son plaisir de l'instrument dont il joue le mieux. Mais le fusil est plus sûr que tout. Les paroles sont comme le couteau : bonnes pour achever.

FEARON

Bonnes aussi pour commencer... Si un homme, avec des mots, n'avait pas rouvert dans cette âme une profonde blessure, ceux que tu viens de prononcer n'auraient pas élargi la plaie. (*Elle lui verse à boire.*) *Have a drink*, Belkaçem !

BELKAÇEM, *buvant.*

Voilà quarante ans que l'alcool a perdu pour moi le goût du péché.

(*Elle écoute un moment, avec délices, le silence de la nuit qui s'étoile.*)

FEARON

Vide ce verre et tu y trouveras le goût du meurtre.

BELKAÇEM

Je ne sais plus le goût qu'il a.

FEARON, *qui vient de boire.*

Moi, je le sais, à présent.

BELKAÇEM

Je parle de la mort qu'on donne en risquant sa

vie. Tes crimes faciles sont fades comme l'eau des puits... Sais-tu pourquoi je prépare la révolte ? Ce n'est pas pour la liberté, pas même pour le butin. C'est pour retrouver une saveur perdue... une odeur dont on ne peut plus se passer, une fois qu'on l'a connue. Celle qui vient de sortir fuit devant sa jeunesse. Moi, je cours après la mienne. Qui est le plus fou ?

(*La nuit est tout à fait tombée. Le gardien entre, portant une bougie fichée dans une bouteille. Il la pose sur la table et disparaît. La musique reprend au dehors. Belkaçem se dirige vers le fond.*)

FEARON

A demain, Belkaçem. Et pour le prix des caisses, je ne te réclame rien de plus. Je suis assez payée.

BELKAÇEM, *sortant.*

Toi non plus, tu n'as pas pris la sagesse pour guide.

(Elle retourne à la table et boit. Luc entre par le fond.)

FEARON, *avec une expression de triomphe contenu.*

Well, darling, était-ce beau ?

LUC, *traversant rapidement vers la gauche.*

Splendide, en effet.

FEARON

Où vas-tu ? laisse-la dormir,

LUC, *s'arrêtant.*

Elle dort ?

FEARON

J'ai entr'ouvert la porte, en rentrant. Elle dormait.

LUC, *descendant.*

C'est bien.

FEARON

Have a drink with me ?

LUC

Merci, je ne bois pas. (*Elle s'assied sur la table et le regarde.)* Pourquoi me regardes-tu ?

FEARON

Je te juge.

LUC

Tu me juges ?

FEARON, *riant.*

Je fais ton diagnostic.

LUC, *souriant.*

Suis-je malade ?

FEARON, *hochant la tête.*

Tu as passé ta vie à observer les autres : pas eu le temps de t'observer toi-même.

LUC

Eh bien ?

FEARON, *les yeux mi-clos.*

Tu ne cherches pas la vérité; tu cherches la volupté, en palpant lentement des confidences honteuses. Elles te sont des aubaines meilleures que les plus beaux corps. Elles t'apportent l'assouvissement maladif que les étreintes réelles ne peuvent plus te procurer. Ces secrets étalés te remplacent l'amour. La science n'est qu'un écran avec lequel tu veux te cacher ta folie. Tu n'es plus un homme, puisque la vie des sens ne suffit plus à ta joie.

LUC, *ricanant.*

Voilà un diagnostic plein de subtilité...

FEARON

Ne ris pas, *darling*, quand tu as envie de pleurer.

LUC

... Mais je n'y souscris aucunement.

FEARON

Tu deviendras, dans la poursuite de ton étrange plaisir, aussi acharné que la brute la plus impulsive. A présent, il te suffit de souiller la conscience d'une petite fille, en lui faisant conter ses fautes. Quand tu seras vieux, il te faudra souiller son corps.

LUC

Diable ! Voilà qui promet !

FEARON

Don't laugh, I say! Je te vois, à soixante ans,

l'œil sale, rasé comme un prêtre... *(Elle lui touche la joue.)* marqué de cet affreux pli, et si triste, et si bassement misérable... que je t'adorerai encore !

LUC, *stupéfait.*

Tu m'adoreras ?

(Coup de feu dans le lointain. Elle va à la table et boit. Il écoute.) Tu as entendu ?

FEARON

Yes, dear.

LUC

Qu'est-ce que cela peut être ?

FEARON

Well, c'est un coup de feu.

LUC, *allant brusquement à elle.*

Fearon, regarde-moi. Où est-elle ?

FEARON, *ricanant.*

Cherche.

LUC

Ha ! *(Il court à gauche et entre dans la chambre. On l'entend allumer une bougie et prononcer des paroles indistinctes. Il reparaît aussitôt.)* Personne ! Pourquoi m'as-tu menti ?

FEARON

Mais remercie-moi donc, imbécile. Te voilà débarrassé !

LUC

Tu dis ?

FEARON

Je dis débarrassé. Délivré de ta folle aux coudes pointus ! Elle vient d'en finir avec sa sotte existence. C'est mon browning qui aboyait tout à l'heure !

LUC, *tremblant d'émotion.*

Jeannine, Jeannine...

FEARON

Voyez-moi cette demoiselle ! Il va se trouver mal, *my word !* Bois donc un coup.

(Elle lui tend son verre. Il boit machinalement.)

LUC, *se reprenant et voulant sortir.*

Vite, viens avec moi...

FEARON, *devant la porte.*

No use, my boy.

LUC

Laisse-moi passer.

FEARON, *lui barrant le passage.*

Non. Ni toi, ni moi. Quand on a tué quelqu'un, on ne va pas pleurnicher sur son corps ; c'est indécent.

(Il veut l'écarter de force. Courte lutte. Il est le plus faible et finit par tomber à genoux devant elle.)

LUC, *pleurant.*

Jeannine ! Jeannine !

FEARON *ferme la porte et met la clé dans sa poche ; revenant à lui.*

Fille !

LUC, *se relevant.*

Qu'est-ce que tu as machiné ? Quels mensonges as-tu pu lui faire, dis ?

FEARON

Je l'ai mise en face de la vérité.

LUC, *criant.*

Quelle vérité ?

FEARON

Celle que tu cherches depuis six mois. Elle a livré sa mère aux Bicots ! Belkaçem l'a vue, jadis, leur désigner le coin de roche où la dame se cachait.

LUC, *même jeu.*

Elle a fait cela ?

FERAON

Elle l'a fait ! Et elle meurt aujourd'hui de s'en être souvenue.

LUC, *dans une exaltation maladive.*

Enfin, je sais ! Enfin, je tiens son secret !

FEARON

Oui, un beau secret empoisonné ! Plus lourd et plus réel que tu ne pensais, n'est-ce-pas ?

LUC

Les rêves ne mentaient pas. Elle haïssait sa mère ! J'avais vu juste !

FEARON

Juste... et faux, mon pauvre homme ! Car tu croyais ne trouver en elle que des désirs obscurs, — et c'est une action qui pesait sur son âme. Un geste innocent, le mouvement d'un petit bras dans la lumière du soir... Un geste meurtrier, qui a perdu sa mère ! Tu croyais la guérir en l'éclairant, — et le premier rayon qui a percé sa mémoire l'a tuée ! Les choses humaines sont doubles : les êtres sont à la fois inconscients et responsables, pleins de scrupules et de cruauté, de sagesse et d'incohérence, de logique et de folie. Tu ne le savais pas ?... Pour nous qui l'avons achevée...

LUC, *l'interrompant avec violence.*

Ne dis pas *nous !* Tu es seule coupable !

FEARON, *dans une soudaine colère.*

Stop it ! Qui tisonne depuis des mois dans son passé ? Qui fouille ses amours et ses haines d'enfant ? Qui a rouvert l'abcès ! Petit rongeur orgueilleux et tracassier, j'ai honte de ta sottise !

LUC

Tu sais bien que je voulais la sauver !

FEARON

Pas d'hypocrisie ! Quelque chose, en toi, la vou-

lait morte. C'est toi qui l'as conduite ici. C'est toi qui as réveillé le souvenir.

LUC

Je l'aimais ! Je l'aimais !

FEARON

Oui... Et tu la haïssais. Moi aussi, tu m'as aimée et haïe ! Tu aimes et tu hais toutes les femmes que tu approches. Tu es aussi malade que tes victimes. Tu portes, comme elles, des énigmes non résolues, des rêves non dévorés. Apprends enfin quelque chose sur toi-même, ô expert en consciences chargées !

LUC

Tu peux m'accabler. Sans toi, elle vivrait ! Tu l'as achevée sans raison.

FEARON, *riant aux éclats.*

Sans raison ? Ah ! Ah ! Ah ! Qui sait ? Peut-être qu'elle m'agaçait, avec ses voiles verts et ses ongles rongés !

LUC

Tu n'étais même pas ivre. Tu as agi pour le plaisir du mal, par cruauté intelligente.

FEARON *va à lui, le prend par le cou et l'embrasse.*

Darling, est-ce que tu sais que tu n'es pas très intelligent, toi ?

LUC, *la repoussant.*

Ne me touche pas.

FEARON

I'm in love with a fool.

LUC

Tais-toi. Ne dis pas que tu m'aimes.

FEARON

Il ne s'en est même pas douté, le psychologue ! Tu es avec moi depuis six mois. Ta folle, j'étais jalouse d'elle. Je souhaitais sa mort. Quand tu l'as remise entre mes mains, toute chaude et les pattes liées, comme une poule qu'on va saigner, ah, je t'aurais sauté au cou, de plaisir !

(Elle boit.)

LUC

J'ai honte et dégoût de moi, de l'univers entier. Je voudrais me perdre dans le désert des pierres. Ouvre cette porte, je ne peux plus te supporter.

FEARON, *riant, un peu ivre.*

Tu ne sais donc pas que nous allons nous marier ?

LUC

Je ne te reverrai jamais.

FEARON

Avant trois mois, je serai ta femme. *Yes, old boy*, tu m'épouseras ! J'ai besoin de *respectability*. Trop bibeloté, ces temps derniers, dans ta vieille France. *(Elle boit.)* Je bois à notre heureuse union !

LUC

Tu déraisonnes.

FEARON

Voilà celui qui trouve raisonnable d'épucer les consciences et déraisonnable de parler d'amour !

LUC

Tu me fais horreur !

FEARON, *avec une violence sauvage.*

J'ai assez de passion pour transformer ton horreur en désir, assez pour faire fleurir le steppe et jaillir les eaux de la montagne !

LUC

Tu n'as pas de prise sur moi... puisque je ne t'aime pas.

FEARON

Les cœurs froids ne font pas les hommes forts. Ne te crois pas fort, *darling*.

LUC

Je dis que je suis libre et que...

FEARON, *lui saisissant le bras et lui parlant à l'oreille.*

Libre ? N'oublie pas que nous sommes attachés au même cadavre, mon cher. C'est un fardeau que tu ne peux pas traîner sans moi. *(Il se tait, atterré.)* Combien de fois lui as-tu dit : « Je suis un mangeur de rêves, Madame ? » Au mangeur d'être mangé !

(Un silence.)

LUC, *dans une révolte impuissante.*

Oh, qui t'a donné cette puissance ?

FEARON

Toi-même. Et ce n'est pas le moins comique. Tu es faible comme un adolescent, mais tu as le pouvoir de déchaîner les forces. Ne crois pas qu'elles se perdent. Non, elles se retournent toujours contre l'imprudent qui les a libérées. (*Elle l'a fait asseoir sur un escabeau et s'est blottie entre ses genoux. Elle le serre dans ses bras.*) Je n'étais peut-être qu'une jeune fille comme les autres. Tu as fait de moi une voleuse et une criminelle. Tu seras étouffé par les mauvais génies que tu as délivrés...

LUC, *cherchant à se dégager, mais plus faiblement que tout à l'heure.*

Je te hais.

FEARON, *avec tendresse.*

I love you! Et tu m'aideras, tu sais ? Je t'apprendrai le métier. Tu deviendras un filou très passable (*Bas.*) On m'a indiqué un coup superbe, à Manchester...

(*On entend, au loin, une sorte de rire saccadé.*)

LUC

Écoute...

FEARON, *se relevant.*

J'ai entendu.

LUC

Qu'est-ce que c'est...

FEARON, *triomphante.*

Ton successeur, la hyène. Elle flaire, elle aussi, sa pâture de loin... Et elle dépèce les corps bien plus parfaitement que toi les âmes. Après elle, la place est vraiment nette. *(Le poussant du pied.)* Va, maintenant. Rapporte-la ici. Et demain, le *Tombeau de la Chrétienne* cessera d'être vide. Va... *(Il pleure. Elle se penche au-desus de lui. Avec douceur.)* Tu oublieras... Tu oublieras ce cauchemar sans amour. Moi aussi, je mange les rêves.

RIDEAU

NOTE

—

De même que *les Ratés* et *le Temps est un songe*, *le Mangeur de Rêves* fut représenté à Genève, au théâtre Pitoëff, avant de l'être à Paris, sur la scène que dirige M. Jacques Hébertot.

Dans sa réalisation, M. Georges Pitoëff a renoncé délibérément au décor figuratif en faveur du décor idéologique. Toute la pièce se déroule dans un vaste cadre èn velours noir, que traversent des bandes d'étoffe ou des baguettes de couleur. Dans la position de ces baguettes qui, tantôt s'inclinent transversalement, tantôt forment un triangle assis sur sa base ou équilibré sur sa pointe, M. Georges Pitoëff cherche un commentaire symbolique du texte. Le public m'a paru docile aux suggestions du metteur en scène et sensible à la beauté de ces constructions géométriques, striant de vert, de jaune ou de pourpre le désert noir du velours. La pièce, ainsi montée, prend un caractère irréel parfaitement justifiable : *le Mangeur de Rêves* peut être interprété comme un long rêve de curiosité, de destruction, de responsabilité, d'amour meurtrier.

Mais les metteurs en scène qui auront à s'occuper de cet ouvrage commettraient une erreur en cherchant à reproduire les conceptions du grand artiste russe : ils devront essayer de réaliser une succession d'images de plus en plus colorées.

Le rapide enchaînement des tableaux et la simplification harmonieuse du décor devront, comme dans toutes mes pièces, demeurer leur préoccupation essentielle.

H.-R. L.

Paris, mars 1922.

TABLE

—

5115.— Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie

